


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

351.

DW.

G Bromley 1800

LE

CHEVALIER ROBERT,

OUVRAGE POSTHUME

DU COMTE DE TRESSAN,

DÉDIÉ, AVEC PERMISSION,

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,
GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE
ST. JEAN DE JERUSALEM.

De l'Imprimerie d'A. Dulau et Co. et L. Nardini,
N° 15, Poland Street.



A. Borel del. Jas. Fittler Sculp.

HISTOIRE

DE ROBERT,

SURNOMMÉ LE BRAVE,

Ouvrage posthume de LOUIS-ELISABETH DE LAVERGNE, comte de Tressan, chevalier de l'Ordre royal et militaire de St. Louis, commandeur de l'Ordre de St. Lazare, lieutenant général des armées du roi, commandant du comté de Bitche et Lorraine Allemande, l'un des quarante de l'Académie Françoise, associé libre de celle des Sciences de Paris; de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, d'Edimbourg, de Nancy, de Montpellier, de Rouen, &c.

Dès l'âge de quinze ans je ne fus plus à moi;
Elevé dans la cour de mon auguste maître,
L'aimer et le servir fut ma suprême loi;
Tout François se doit moins qu'il ne doit à son Roi.

Epitre du comte de Tressan à Voltaire.

A LONDRES,

CHEZ A. DULAU ET Co. SOHO SQUARE.

M. DCCC.

A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,
GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE
St. JEAN DE JERUSALEM.

SIRE,

ACCORDER un asile aux rois malheureux, faire trembler le crime jusqu'au milieu de ses plus étonnans succès, donner sans cesse l'exemple de tous les sentimens généreux, et relever avec une puissance qui n'a de supérieure à elle que celle du ciel, les étendards sacrés de ces illustres chevaliers dont sept siecles de gloire attestent la vaillance; telles sont les actions de VOTRE

MAJESTÉ IMPÉRIALE, *dont l'Histoire saura consacrer le souvenir.*

Un Roi de France a dit avec sublimité: si la bonne foi paroissoit bannie de la terre, on la retrouveroit dans le cœur des Rois, *et tout ce qui est fidele à la Religion, à l'honneur et à son Souverain, s'écrie avec une noble confiance: c'est dans le cœur de PAUL PREMIER, que toutes les vertus chevaleresques trouvent un appui vraiment digne d'elles.*

SIRE, voilà mes titres, pour oser solliciter l'auguste protection de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *en faveur du dernier ouvrage de mon pere.*

Il savoit à la fois écrire et combattre. Après avoir montré dans ses divers tableaux tout ce que peut le courage guidé par les sentimens les plus nobles, après avoir prouvé que l'honneur et la loyauté n'ont jamais d'inconstances, il a voulu se rendre encore utile, en employant ses derniers efforts, pour rappeller et faire aimer cet antique esprit

de chevalerie qui a toujours pris le ciel à témoin de toutes ses pensées, et qui ne s'est jamais cru le droit de composer avec ses devoirs.

Il a trouvé dans un titre d'une famille alliée de la sienne, une anecdote qui prouve que dans tous les temps, les véritables vertus ont suffi, pour élever jusqu'aux premiers rangs. Il n'a pu que l'écrire; il m'a laissé le soin de la publier; et j'assure à sa mémoire le plus grand honneur qu'elle puisse obtenir, en plaçant à la tête de son dernier ouvrage, le nom auguste du plus puissant Souverain et du premier chevalier de l'univers.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

Le très-humble, très-obéissant
et très-respectueux Serviteur,
L'ABBÉ DE TRESSAN.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le droit de louer ou de critiquer cet ouvrage ne peut appartenir à l'éditeur: il se bornera donc à dire les motifs qui l'ont fait écrire.

Le comte de Tressan, après avoir dépeint dans ses écrits les cérémonies en usage pour armer les chevaliers, desiroit aussi faire connoître comment on parvenoit au rang et aux honneurs de la chevalerie, lorsqu'on n'y étoit pas en quelque sorte appellé par droit d'héritage. Il vouloit prouver que dans tous les temps, le vrai mérite et les belles actions ont suffi pour illustrer; et qu'en conséquence, les déclamations de l'obscurité médiocre et jalouse, sont aussi méprisables qu'elles sont injustes.

Il cherchoit un plan qui pût convenir à son but, lorsque le succès de ses extraits de chevalerie réveilla l'attention de l'un de ses parens, et lui rappella qu'il possédoit un titre de famille, que son langage très-ancien rendoit trop difficile à entendre. Ce fut en parcourant ce monument précieux, que le comte de Tressan trouva les évenemens et les tableaux dont il avoit besoin. Il obtint la permission de remplacer par son style, celui très-simple, très-énergique, mais très-suranné du manuscrit. Il lui fut permis de le faire imprimer à la suite de ses œuvres, avec la condition expresse de laisser les noms inconnus. Fidele à sa parole, il n'a pas même indiqué les lettres initiales des principales familles qui paroissent dans cette anecdote; et l'éditeur regarde comme un devoir sacré d'imiter son silence.

Le comte de Tressan n'a jamais cessé d'employer la grace, la fraîcheur, et les ressources de son imagination, pour rap-

peller et faire aimer l'antique esprit de chevalerie. Vers la fin de sa carriere, il prévit avec une douleur extrême, qu'une véritable dégradation, et les malheurs les plus affreux, seroient les suites nécessaires de l'audace avec laquelle on attaquoit les principes les plus sacrés de la Religion et de l'honneur. Il s'effrayoit toujours, en voyant l'imbécille et funeste légereté avec laquelle on tournoit en dérision les vertus à la fois si pures, si franches et si naïves de nos peres. C'est en se rappellant ses efforts, ses vœux et ses craintes, que l'on cessera de s'étonner, en le voyant préférer à son ancienne maniere d'écrire, un style presque aussi grave que celui de l'histoire. Il croyoit à l'existence de tous les sentimens chevaleresques: il est même juste de dire qu'il les éprouvoit, lorsqu'il joignoit à leur peinture les tableaux les plus rians et les plus aimables, des amours d'Amadis, de Galaor, de petit Jéhan de Saintré et d'Ursino. Mais dans son der-

nier ouvrage, il sent le besoin de s'appuyer sur des faits historiques, pour faire encore aimer et pour rappeller des leçons qui malheureusement ne sont devenues que trop nécessaires.

ÉLOGE

DU COMTE DE TRESSAN,

Par le Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences. *

LOUIS-ÉLIZABETH DE LAVERGNE, comte de Tressan, lieutenant général des armées du roi, gouverneur du comté de Bitche et Lorraine allemande, comman-deur de l'ordre de St. Lazare, &c. l'un

(*) Cet éloge, extrait des mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, dans lequel l'auteur attache le plus grand prix à la fidélité pour ses souverains, reconnoît que les distinctions et prérogatives de la noblesse, sont un véritable patrimoine, dont les héritiers d'un nom doivent jouir; et dans lequel il s'éleve contre le fanatisme populaire, a été écrit par ce même

des quarante de l'Académie françoise, associé libre de celle des sciences de Paris; de la Société royale de Londres; des Académies d'Edimbourg, de Berlin, de Nancy, de Rouen, &c. &c. naquit au Mans, le 4 Novembre 1705, de François de Lavergne Tressan et de Magdelaine Brulart de Genlis.

La maison de Lavergne étoit établie en Languedoc, lorsque Simon de Monfort, à la tête d'une troupe de brigands, que l'amour du pillage et le fanatisme rassembloient sous sa banniere, vint ravager cette belle province.

Les Lavergne fideles à leur prince Raimond, comte de Toulouse, prirent avec

marquis de Condorcet, qui dès le commencement de la révolution, s'est déshonoré par tous les crimes. Exemple mémorable de l'inconséquence absurde et perfide, à laquelle les prétendus philosophes ont eu recours, lorsqu'ils ont voulu établir leurs systêmes destructeurs de toute religion, de toute gloire et de toute propriété. *Note de l'Editeur.*

lui la défense de son peuple; mais la férocité l'emporta sur le courage: des scélérats profiterent de cette occasion pour semer le trouble et la division, et plus de trois cents mille habitans furent la proie des soldats et des bourreaux, tandis que les biens de ceux qui avoient voulu les défendre, ainsi que leurs titres, devinrent la récompense de leurs assassins.

Les Lavergne abandonnerent leurs possessions et leur patrie. Un siecle après, un cardinal de Lavergne répara les maux faits à sa famille, et acheta les terres de Tressan et de Montbazin, dont deux branches ont depuis ce temps porté le nom.

Au seizieme siecle, la branche de Tressan embrassa la religion réformée; et d'Aubigné rapporte qu'à la bataille de Jarnac, Lavergne, suivi de cinquante gentilshommes, dont vingt-cinq étoient ses neveux, défendit long-temps le prince de Condé blessé et abandonné de son armée. Quinze de ces beaux chevaliers y périrent,

la plupart des autres furent blessés et faits prisonniers.

Lavergne, ami de Coligni, le suivit au mariage de Henri IV; mais plus défiant que l'amiral, parce qu'on employoit moins d'artifice pour le tromper, il prévit la trahison que l'on tramoit contre son parti, il rassembla les gentilshommes qui l'avoient suivi à la guerre, arma ses domestiques, se précautionna contre une surprise, et au premier bruit du massacre, il fit monter sa troupe à cheval, chargea celle de ses meurtriers qui entouroient déjà sa maison, les dispersa et courut se réfugier dans ses terres.

Ainsi, par sa prudence et sa valeur, il sut échapper à cet attentat, dont on ne sauroit trop rappeller la mémoire, pour avertir les rois et les peuples qu'ils seront toujours menacés par les plus grands malheurs, lorsqu'ils n'auront pas la sagesse d'étouffer les premiers cris du fanatisme sous le poids du mépris et de la risée publique.

Le fils de Lavergne, digne de son pere, commanda l'infanterie de l'aile droite à la bataille d'Ivry, et y reçut trois blessures. Il eut pour fils François de Lavergne, bisayeul de celui dont nous faisons l'éloge. Louise de Monteynard sa femme, étoit dans Beziers, lorsque le duc de Montmorency son parent y fut assiégé. Elle demanda au commandant de l'armée du roi, ou plutôt du cardinal de Richelieu, la permission de sortir de la ville, l'obtint et emmena, avec elle dans sa voiture, le duc de Montmorency, caché sous son vertugadin. Le cardinal ne put s'empêcher de louer hautement cette action qui lui enlevoit cependant une victime, à la vérité pour bien peu de temps.

Elle eut vingt-deux enfans, dont dix-neuf vécurent plus de soixante et dix ans. Une des filles qui étoit mere du dernier maréchal de la Mottehoudancourt, mourut à quatre-vingt dix-neuf ans et neuf mois.

Ces détails généalogiques paroîtront peut-être étrangers à l'éloge d'un académicien; mais ce sont les actions de ses ancêtres, et non leurs titres que nous venons de rapporter, et ces actions sont une partie du patrimoine de leurs descendans.

Mr. le comte de Tressan fut élevé chez l'évêque du Mans son grand oncle; car sa famille avoit quitté la religion réformée, elle avoit même produit un missionnaire célebre, qui, sous le regne de Louis XIV, convertit beaucoup de protestans, et n'en fut pas moins persécuté comme janséniste. L'évêque du Mans avoit quitté la cour de bonne heure, pour se retirer volontairement dans son diocèse avec un évêque anglois son ami. Ils vécurent ensemble pendant quarante-deux ans, et eurent le bonheur de mourir le même jour. Mr. de Tressan fut alors élevé par son oncle, archevêque de Rouen et premier aumônier du duc d'Orléans, régent du royaume.

L'archevêque de Rouen fit venir son

neveu à la cour; école bien dangereuse pour un jeune homme de treize ans; mais il ne s'y borna ni aux leçons qu'il y pouvoit recevoir, ni aux sociétés qu'il y trouva. Il se lia dès sa premiere jeunesse avec Fontenelle et Voltaire, eut l'avantage de leur plaire, et le mérite de sentir le prix de leur amitié; ils lui inspirerent le goût des lettres et du respect pour les hommes illustres dans les sciences, ou dans la littérature, avantage plus grand que l'on ne pense; car on a vu souvent les gens du monde, loin de trouver des plaisirs, ou un remede contre l'ennui dans la culture des beaux arts, devenir la victime de cet amour-propre malheureux, qui accompagne les demi talens, et haïr les hommes célebres dont la gloire humilioit leur orgueil.

Mr. de Tressan, quoiqu'occupé au moins autant qu'aucun autre homme de la cour, des plaisirs, ou de ce qui en a le nom, réservoit tous les jours quelques

heures qu'il consacroit au travail. Il s'instruisoit par le commerce des savans, dont il avoit su se concilier la bienveillance, et se préparoit des ressources pour le temps de sa vieillesse, et des consolations contre les malheurs de l'ambition et de la fortune.

Il fit, dans la guerre de 1741, toutes les campagnes de Flandres, avec le roi Louis XV, dont il étoit aide de camp, à la bataille de Fontenoy, la premiere qu'un roi de France eût gagnée contre les Anglois, depuis celle de Taillebourg, gagnée par St. Louis.

En 1750, il entra dans l'Académie, comme associé libre. Il s'étoit déclaré physicien, peu de temps auparavant, par un mémoire sur l'électricité, matiere alors très-nouvelle, et très-peu connue. Dans cet ouvrage, il s'étoit un peu livré à son imagination; mais elle l'avoit bien servi, puisqu'il y a prédit une grande partie des découvertes qui ont été faites depuis. Ces recherches annoncent une étendue de

connoissances qu'on est étonné que Mr. le comte de Tressan ait eu le temps d'acquérir, et montrent une sagacité qu'on regrette de n'avoir pas été plus constamment employée : elles donnent même lieu de croire qu'il auroit fait les plus grands progrès dans la physique, s'il avoit pu s'en occuper uniquement.

Vers le même temps, il composa pour l'Encyclopédie, plusieurs articles presque tous sur l'art militaire. Il eut soin d'y faire entrer quelques leçons de justice et d'humanité, que malheureusement on ne peut pas encore regarder comme inutiles.

Mr. le comte de Tressan passa de la cour de France à celle de Lorraine, où il fut grand maréchal du roi de Pologne Stanislas, et successivement commandant du Toulois et de la Lorraine allemande.

Il fut celui qui contribua le plus à l'établissement de l'Académie de Nancy, dont il peut être regardé comme le fondateur; il y lut plusieurs discours, et y prononça

souvent l'éloge des hommes célebres qu'il y avoit fait associer.

Le roi de Pologne qui aimoit les lettres et les cultivoit, avoit pris le goût le plus vif pour Mr. le comte de Tressan. La mort de ce prince, celle de la reine de France sa fille, et celle de Mgr. le dauphin son petit-fils, firent perdre à Mr. de Tressan toutes les personnes augustes, dont les bontés pouvoient nourrir en lui des restes d'ambition. C'est en général, pour les hommes, la derniere de leurs passions; et surtout elle ne quitte jamais absolument ceux qui ont vécu dans les cours. Ce fut alors qu'il sentit le prix de l'habitude qu'il avoit prise de cultiver son esprit, et par la lecture, et par la composition de quelques ouvrages. Le premier fruit de sa retraite fut consacré à ses enfans; mais après avoir rempli ce devoir sacré, par un livre sérieux, intitulé *Réflexions sur l'esprit*, il renonça aux recherches philosophiques, abrégea les Amadis,

traduisit l'Arioste, et fit des romans de chevalerie.

Il trouvoit dans sa famille les noms de la belle Laure, de Diane de Châteaumorand, de la Fayette, noms célebres dans les romans ; mais ce dernier pouvoit l'exposer à une comparaison dangereuse, aussi eut-il la galanterie, ou la prudence de ne pas s'exposer au parallele.

Il crut qu'un chevalier ne devoit point parler d'amour comme une femme tendre et sensible. Il substitua une gaieté piquante, mais modeste, des images vives et voluptueuses, mais toujours enveloppées du voile de la décence, une liberté qui amuse, qui séduit, mais sans alarmer la pudeur; à cette douce sensibilité, à cette délicatesse, à cette pureté de sentimens qui caractérisent les ouvrages de Madame de la Fayette: tous deux semblent avoir conservé le caractere de leur sexe, dans leur maniere de peindre l'amour, et l'on y apperçoit à peu près la même différence

que, parmi les gens du monde, on peut observer dans la maniere de le sentir.

Il n'appartient pas à l'Académie des sciences de fixer la place que mérite Mr. le comte de Tressan, dans un genre moins frivole qu'on ne croit, puisque la plupart des hommes, et surtout des femmes, ont pris dans les romans qu'ils ont lus, une partie de leurs préjugés, et peut-être de leurs principes; mais nous nous bornerons à observer, qu'il n'est aucun romancier, ni même aucun poëte, qui ne puisse envier le tableau si naïf, si original et si touchant de l'éducation d'Ursino.

C'est à l'âge de 73 ans, qu'on vit Mr. de Tressan se livrer à ces ouvrages dans lesquels on trouve toute la fraîcheur, toute la gaieté d'une imagination jeune et riante. C'est à cet âge, qu'il montra pour l'étude une ardeur telle qu'un jeune homme peut l'avoir au commencement de sa carriere.

Au milieu des douleurs de la goutte, il dictoit un conte, rempli des peintures

les plus animées; il sembloit que son corps et ses sens eussent vieilli seuls, et que l'âge et les infirmités eussent respecté son imagination et son esprit.

Si l'on regarde ces ouvrages comme ceux d'un vieillard, combien ne doit-on pas regretter que dans sa jeunesse, il n'ait pas suivi la carriere des lettres avec la même ardeur? Mais peut-être aussi que son esprit, qu'il avoit exercé toujours, sans le fatiguer jamais, avoit conservé toute sa force, et que la dépendance où l'ame est de nos organes, n'est ni si absolue, ni assujettie à des loix si régulieres, qu'une observation superficielle nous porte à le croire.

Il desira vivement être de l'Académie françoise, et obtint à l'âge de 75 ans, un titre, dont il ne devoit pas jouir longtemps, mais dont il jouit avec toute la vivacité, toute la sensibilité d'un jeune homme, qui l'auroit obtenu pour prix d'un premier succès.

Le dernier ouvrage connu de Mr. de Tressan doit intéresser particulierement l'Académie des sciences. C'est un éloge de Fontenelle, de cet homme qu'elle regrettera long-temps, à qui, sans doute, elle doit une partie de sa gloire, et ce qui est encore plus précieux, de cet esprit philosophique, qui lui fait tolérer toutes les hypotheses, sans en adopter aucune, résister aux opinions nouvelles, mais encourager les découvertes, en conservant l'esprit de doute dans les justes bornes que prescrit la sagesse, être à la fois un appui utile pour les véritables inventeurs, et une barriere contre le charlatanisme. Mr. de Tressan avoit beaucoup vécu avec Fontenelle; il l'avoit vu contribuer au progrès des sciences, autant peut-être qu'aucun homme de génie, sans cependant les avoir enrichies d'une seule découverte, et cacher avec autant de soin la profondeur de ses vues philosophiques, que d'autres mettent de prétentions à en montrer, ne

voulant pas que les hommes apprissent trop tôt, tout le bien que la raison pouvoit leur faire, ne disant les vérités qu'à mesure qu'il les croyoit utiles, mais ayant soin de faire entendre celles qu'il ne disoit pas, pour qu'elles ne fussent point perdues, et qu'on pût les retrouver quand il en seroit temps. Mr. de Tressan avoit vu Fontenelle pendant le cours d'une si longue vie, rendre les sciences respectables par ses mœurs, en inspirer le goût et en faire sentir l'utilité par ses ouvrages, sans jamais leur attirer d'ennemis, sans jamais en abuser, sans blesser l'amour-propre des ignorans, sans les éblouir par trop d'éclat, ou les effrayer en attaquant trop de préjugés à la fois. Modeste, réservé dans son zele pour la vérité, comme dans sa conduite, il exerçoit ainsi sur les esprits de son siecle une influence d'autant plus grande, qu'elle se faisoit moins sentir, et qu'on profitoit de la lumiere qu'il avoit répandue, sans voir de quel

point elle étoit partie. C'étoit à lui que Mr. de Tressan devoit en grande partie le bonheur que la culture des lettres avoit répandu sur les dernieres années de sa vie; et c'est à lui qu'il voulut consacrer les derniers fruits de sa vieillesse. Dans la préface de cet éloge, Mr. de Tressan semble prévoir sa fin prochaine, et céder sans regret à la force qui l'entraînoit dans le tombeau, pourvu qu'elle lui permît de s'arrêter encore un moment, pour rendre un dernier hommage à une mémoire chérie.

Des attaques de goutte répétées avoient épuisé ses forces, il succomba le 31 Octobre 1783, laissant deux fils, l'un colonel, l'autre grand-vicaire de Rouen, et une fille, mariée à Mr. le marquis de Maupeou.

EXTRAIT de l'éloge du comte de Tressan, par Mr. de Couronne, secrétaire de l'Académie de Rouen, dans lequel il est rendu compte de l'ouvrage de Mr. de Tressan sur l'électricité.

DÈS 1748, le comte de Tressan avoit deviné nombre de découvertes singulieres, que d'illustres savans ont complettement démontrées, mais bien postérieurement. En effet, le mémoire intitulé, *Essai sur la nature et les effets du fluide électrique, considéré comme agent universel,* fut présenté vers la fin de l'année 1748, à l'Académie royale des sciences de Paris. MM. de Reaumur, de la Condamine, Morand pere et l'abbé Nollet, nommés commissaires, en rendirent, après un examen de six mois, le témoignage le plus honorable, tant par rapport au corps de l'ouvrage, que par rapport à la multiplicité de connoissances en tout genre qu'il renfermoit. Leur rapport se trouve inscrit

sur les registres de l'Académie, à la date du 14 Mars 1749. Depuis cette époque, divers savans ont eu sous les yeux ce traité du comte de Tressan. Il fut lu dès 1750, à Paris, par Mr. d'Alembert; à Nancy, par Mr. de Saint Lambert; et dans le mercure de Février 1750, on trouve diverses réflexions, relatives à cet ouvrage. J'observe enfin, que quelques académiciens d'Edimbourg, lui ayant demandé des éclaircissemens sur la nature de la lumiere et sur son analogie avec le fluide électrique, la réponse qu'il fit à ces académiciens, fut traduite en anglois. C'est à dessein que j'appuie sur ces dates, elles ne sont rien moins qu'inutiles, pour assurer à notre confrere l'antériorité de ses étonnantes découvertes.

Quoiqu'il soit difficile d'extraire l'ouvrage de Monsieur le comte de Tressan, sur l'électricité, j'espere qu'on me pardonnera d'en présenter un apperçu, autant qu'il me sera possible; je vais prendre

les expressions mêmes de Monsieur de Tressan.

Les anciens n'ont connu dans l'électricité que son attraction; ils ne regardent même cette attraction, que comme très-inférieure à celle de l'aimant; ils la crurent (ainsi que l'a depuis cru Musschembroch) d'une nature absolument différente. La répulsion mutuelle des deux atmospheres leur avoit échappé; ils n'ont eu, par exemple, aucune idée, non plus de la substance ni de l'équilibre qui s'établit dans le point, où deux puissances opposées deviennent égales, ou du moins n'ont plus que des oscillations respectives.

Il est juste d'observer, que c'est dans l'excellent mémoire, que Mr. de Secondat, fils de l'illustre président de Montesquieu, donna à l'Académie de Bordeaux, en 1748, qu'on peut trouver une histoire instructive des progrès des expériences sur l'électricité, depuis Gilbert, médecin anglois, homme doué d'un esprit observa-

teur et d'un beau génie, commença à les varier et à les multiplier.

Un homme, comme Mr. le comte de Tressan, ne pouvoit ignorer ce qui se passoit dans le monde savant; aussi vit-il, avec le plus grand intérêt, les premieres expériences, que firent en 1743, MM. Dufay et l'abbé Nollet. Elles développerent, dès lors en lui, la premiere idée positive de cet agent universel; il résolut de s'en occuper; mais, trois campagnes fort vives le détournerent, pour le moment, des expériences suivies qu'exigeoient ses nouvelles idées. Ce ne fut qu'en 1746, au mois de Juin, qu'il put y revenir.

Il commandoit alors comme maréchal de camp dans la Picardie et le Boulonnois. Son séjour, l'approchant de l'Angleterre, où il avoit pour ami le duc de Richemont, le lord Norton et Mr. Folker, il eut par eux tous les instrumens nécessaires, et il établit, à cette occasion, une correspondance intime avec Mr. Valson,

que la Société royale de Londres avoit chargé du même travail. Dès le commencement de 1748, ils se communiquerent ce qu'ils avoient fait. Mr. Valson fit imprimer, cette même année, le recueil de ses expériences. Quant à Mr. le comte de Tressan, plus téméraire, comme il le dit lui-même, il osa tirer des conséquences plus étendues de ses propres lumieres. Il fut le premier qui rangea les faits dans un ordre philosophique, et ce fut lui qui le premier donna une théorie sur le fluide électrique.

Si je dis que cet écrit est le premier, où l'électricité, cet agent actif et accélérateur, ait été saisi en grand, c'est qu'en effet, (il ne faut pas oublier les époques que j'ai citées précédemment) c'est le premier ouvrage, où, par exemple, on ait essayé de prouver, que les étoiles fixes soient autant de foyers d'activité du fluide électrique, plus ou moins étendu, où l'on ait essayé de prouver, que c'est la force

jaillissante de *l'électricité terrestre*, qui en le variant, agit dans tous les corps attachés à sa surface, et où l'on ait dit que cette *électricité terrestre* le fait reconnoître dans les aurores boréales, comme dans tous les météores ordinaires, ainsi que dans ceux que leur rareté fait encore traiter de phénomenes.

On sent quel est le développement d'un pareil principe. Aussi, je l'avoue, je n'ai lu, qu'avec un véritable enthousiasme, la maniere, dont l'appliquant au fluide magnétique, Mr. de Tressan en détermine, en démontre l'analogie avec le fluide électrique; il en fait la même application à la végétation, à l'économie animale, aux phosphores naturels et factices, aux volcans, au feu, à la lumiere, au flux et reflux, aux vents périodiques et réguliers.

On sait que les anciens philosophes et les modernes avoient admis différentes puissances motrices, pour donner de la vraisemblance à l'idée qu'ils s'étoient faite

d'un agent ou d'une force primitive, capable de varier sans cesse la texture extérieure et intérieure des masses. Ce sont ces différentes puissances imaginées par eux, qu'on a successivement appellées *éther, matiere subtile, feu élémentaire, attraction*....

Hélas! il est difficile de saisir la vérité; et une des principales sources de nos erreurs, c'est que trop fréquemment, les grandes idées métaphysiques sont mal entendues par ceux qui n'ont pas en eux tout ce qui seroit nécessaire, pour les bien discuter. Plus mal encore le sont-elles par ceux qui ont intérêt à leur donner un tout autre sens. Combien, par exemple, n'étoit-il pas aisé de se tromper sur les raisonnemens subtils de Platon, d'Alcymon et de tant d'autres! Mais, dit Mr. de Tressan, si par hasard, il est possible de concilier, de rapprocher les idées principales et les théories des philosophes les plus estimés, pourquoi voudroit-on négliger un

pareil travail? Pourquoi se refuseroit-on à l'examen de leurs résultats différens, dans la vue d'approfondir et de prouver que, selon *Descartes*, il existe, en effet, une matiere subtile dans l'univers; que, selon *Boherave*, il existe de même un feu élémentaire, dont tous les corps sont plus ou moins imprimés, et dans lesquels ils sont tous immergés, et que, selon le chevalier Newton, les corps sont attirés, repoussés et suspendus par une force agissante, d'après une loi qui se trouve d'accord avec *la loi inverse du quarré des distances?*

Si dans un pareil essai qu'on feroit, de rapporter à une puissance unique et primitive, ce que les plus grands philosophes ont cru de plus décisif pour l'économie et l'harmonie universelle des êtres, on parvenoit à établir que cette puissance, non seulement meut, soutient et régit tous les corps célestes dans leurs ordres; mais que cette même puissance se manifeste sous des formes perceptibles aux sens,

quand elle est suffisamment condensée; que cet être enfin, a toute la ténuité de la matiere subtile, toute la vélocité du feu élémentaire, toute la rapidité de l'émission des rayons solaires,.... ce seroit alors le vrai point de réunion entre ces différentes théories, et il faudroit s'en applaudir.

Tel a été le point de vue, sous lequel Mr. le comte de Tressan a dirigé ses expériences et son travail.

Il n'y a, dit-il, qu'une division, dans la matiere générale de l'univers; *matiere vive et active, matiere morte et inerte....* Considérons l'univers comme un grand tout. En ce cas, cette matiere active, à laquelle Dieu imprime le mouvement, a pu suffire, (au premier instant où les temps ont commencé) pour mouvoir la matiere inerte, pour en rassembler les masses, les pénétrer, les modifier, et pour les mettre en équilibre, selon les desseins du créateur. Ce fut l'acte simple de sa

volonté qui tira du néant ces deux matieres, tandis que ce mouvement qu'il imprima à l'une d'elles, la matiere active a suffi, depuis cette premiere existence pour tout entretenir selon l'ordre immuable et selon l'enchaînement de ses décrets.

Ainsi donc la nature est bien plus uniforme dans ses moyens d'agir, que quelques physiciens ne l'ont pensé. Tout s'y tient, tout s'enchaîne l'un à l'autre; rien de ce qui est en action n'est absolument isolé ; et cela est tellement vrai, que les plus grands phénomenes, les plus redoutables, rentrent dans l'ordre des effets naturels, pour celui qui sait observer en grand, sur-tout, lorsque sans être trop frappé du merveilleux apparent de quelques faits qu'il ne connoît pas encore, il a la constance, le courage, la sagacité de remonter jusqu'au point de subdivision de la chaîne générale à laquelle ces faits sont liés. Or cette chaîne, ce lien général de

tous les êtres, quel est-il? sinon le mouvement, c'est-à-dire, le produit de la matiere vive et son action sur la matiere passive et inerte.

Je ne puis donner que cette idée générale de cet intéressant ouvrage du comte de Tressan; idée bien foible et bien peu approchante de ce qu'elle sera pour celui qui le lira. Je regrette de ne pouvoir m'arrêter aux détails de quelques-uns des chapitres particuliers, et sur-tout les présenter avec la rapidité du style du comte de Tressan: on y appercevroit alors la trace de beaucoup de découvertes que, par d'heureuses expériences, sagement suivies, d'autres savans ont pu rendre enfin certaines et constantes. Par exemple, quand il considere les effets de *l'électricité* sur *la végétation*, sur *l'économie animale*, on ne peut se dissimuler qu'il avoit prévu une partie des découvertes des plus célebres physiciens de nos jours; celle de Mr. Bertholon, notre associé, dans son

excellent traité de *l'électricité des végétaux*; celle du ministre genevois *Jean Sennebier*, dans ses curieux mémoires *physicochimiques, sur l'influence de la lumiere solaire, pour modifier les trois regnes de la nature;* celles de l'étonnant Jean *Jugey Houz*, anglois, dans son livre intitulé, *Expériences sur les végétaux:* de même, quand il parle des effets *du fluide électrique dans le feu*, ce n'est qu'avec surprise et admiration qu'on l'écoute, soutenant que le feu matériel *d'ustion, n'est point un élément*, dans le sens, où jusqu'alors, le plus grand nombre des physiciens l'ont conçu. Immédiatement après, en parlant de cette même *électricité sur l'eau*, il a encore osé dire le premier; *l'eau n'est pas un élément*. Plus loin, il ajoute ces expressions, qui sont singulierement remarquables: où seroit donc l'impossibilité, que l'eau puisse *s'altérer et devenir un corps solide*, puisque les diamans, les pierres précieuses et les cristaux de roche, ne sont autre chose

qu'une eau condensée par des sels? Enfin, il termine ce chapitre par dire: *Je suis bien éloigné de croire, que mon hypothèse, sur la nature de l'eau soit suffisamment prouvée; mais je persiste à dire, qu'il ne peut y avoir qu'une seule matiere dans la nature, et que cette matiere n'a qu'une division; la raison n'admettra jamais d'autres élémens que* la matiere morte, *mue par* la matiere vive. C'est ainsi que le génie sait prévoir l'avenir. &c. &c.

HISTOIRE

DE ROBERT,

SURNOMMÉ LE BRAVE,

Créé chevalier, par Raimond, comte de St. Gilles, de Rouergue, de Provence, &c. et comte de Toulouse, après la mort de Guillaume IV, son frere.

NOTICE HISTORIQUE ET PRÉLIMINAIRE,

PAR LE COMTE DE TRESSAN.

L'HISTOIRE du Languedoc, dit le meilleur historien de cette province, *est aussi seche et aussi stérile, que l'est celle de la France, depuis le commencement du dixieme siecle, jusque vers la fin du on-*

zieme ; pendant ce long intervalle, on ne distingue aucun historien célebre. Les chartes sont les seuls monumens que l'on puisse consulter, la plupart n'étoient point datées, et, comme les noms des familles n'étoient pas encore alors bien établis, *il n'est pas étonnant que l'on marche à tâtons, dans le récit des évenemens qui eurent lieu pendant ces deux siecles.*

Cependant, dit le même historien, *la tradition des beaux faits d'armes se conservoit si soigneusement dans les familles, qu'elle pouvoit, en quelque sorte, suppléer à l'histoire.*

Pendant le cours du onzieme siecle, sous le regne du roi de France Philippe premier, l'esprit de chevalerie animoit toute l'Europe : les fils de Tancrede de Hauteville, Roger et Guiscard, tranquilles possesseurs de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre, prouvoient que rien n'avoit été impossible au courage, et que ses efforts suffisoient pour conserver des con-

quêtes. Cet exemple séduisoit, et si tous les gentilshommes n'espéroient point, à leur exemple, parer leur front d'un diadême, ils s'attachoient du moins à rendre leurs possessions indépendantes, et souvent ils arrivoient jusqu'au point de se rendre redoutables ou nécessaires aux plus puissans souverains.

Dans ces temps où l'on savoit à peine lire et écrire, la noblesse, jalouse d'éterniser son souvenir et de le transmettre à ses descendans, cherchoit à remplir ce but, en amassant et en conservant des monumens qui lui paroissoient aussi solides qu'ils étoient glorieux.

Chaque chef de famille avoit soin de faire ranger par ordre de succession, dans les salles et les galeries de son château, les armes, les bannieres, les devises, les trophées et les noms de ses ayeux. Les peres élevoient le courage de leurs enfans, et les formoient à l'héroïsme, en leur montrant ces nobles héritages. Des boucliers

rompus, des tronçons de lances, des armes fracassées; telles étoient les richesses que l'on déposoit dans les salles les plus intérieures des châteaux; c'étoit pour défendre ces dépouilles honorables, qu'on environnoit son manoir de fortes murailles et de larges fossés; c'étoit pour empêcher qu'elles ne fussent conquises, que l'on se seroit exposé mille fois à la mort.

La tradition des exploits passoit d'âge en âge: chaque trophée étoit l'objet d'une longue histoire de famille; le pere la racontoit d'une maniere solemnelle, pendant que les enfans, pénétrés d'un saint respect, et de la plus vive admiration, regardoient ces armes, soulevoient leurs débris, s'étonnoient de leur pesanteur, et brûloient d'impatience d'arriver à l'âge où leur force leur donneroit la possibilité de combattre à leur tour et d'ajouter à ces précieux trésors.

Auprès de ces trophées, on voyoit aussi les tributs offerts par la reconnoissance.

Dès qu'il survenoit une guerre, le plus cher et le premier devoir du seigneur, étoit de voler là où le danger étoit le plus grand. Sa valeur, sa force, son adresse servoient en quelque sorte de bouclier à ses vassaux. De même, lorsque la rigueur des saisons faisoit éprouver la disette, ses greniers, généreusement ouverts, devenoient le patrimoine de tous. *Combattre jusqu'à la mort, donner avec noblesse,* tels étoient les préceptes et les exemples que les gentilshommes recevoient de leurs peres. Mais aussi, lorsque l'abondance et la paix renaissoient, les vassaux s'acquittoient envers leurs seigneurs; et, jaloux de leur donner de l'éclat, souvent ils joignoient, à la restitution des biens qu'ils avoient reçus, des armes brillantes, des boucliers ornés d'emblêmes, des cuirasses recouvertes d'or, et des équipages de cheval; les seigneurs, après s'en être servi dans les batailles, en faisoient les ornemens de leurs châteaux.

Chaque génération avoit son histoire, ses devises et ses trophées. Heureuses les familles, dont les salles resplendissantes de gloire, présentoient aux regards une longue suite d'ayeux, sans qu'elle fût jamais interrompue par un *intervalle obscur!* Mais quelquefois, en parcourant ces salles, on y appercevoit des vuides, au milieu desquels étoient de *simples chiffres numéraires,* que recouvroient en partie *des voiles funebres.* Cette marque lugubre du plus grand deuil, signifioit deux choses à la fois. Le chiffre numéraire, dépouillé d'ornemens, avouoit que rien n'avoit illustré la mémoire de celui qu'il rappelloit, et le voile avertissoit que l'on doit respecter la cendre des morts. On rougissoit toujours, en passant devant ces tristes monumens; et les peres ne rappelloient ces noms flétris, que lorsqu'ils croyoient nécessaire de donner une leçon terrible à leurs enfans; ils ne les arrachoient à leur obscurité, que pour effrayer ceux qui

faisoient craindre, qu'un jour ils n'en augmentassent le nombre.

On conservoit, avec un égal soin, les noms, les devises et les emblêmes des dames; on y joignoit sur-tout les marques distinctives qui prouvoient leur haute naissance.

On peut juger combien de pareils usages étoient puissans, pour entretenir la valeur et l'amour de la gloire, parmi les descendans des chevaliers; on doit sentir aussi, combien ils devoient se montrer difficiles, dans le choix de leurs alliances. Ils éprouvoient trop bien par eux-mêmes, toute la puissance qu'avoit sur eux les exemples de leurs peres, pour vouloir interrompre ces générations glorieuses, en s'unissant à des noms ternis par quelque tache, ou que ne relevoit aucune illustration.

Aussitôt que par sa naissance et ses exploits, on étoit parvenu au grade des chevaliers, on partageoit tous les honneurs et

toutes les prérogatives attachées à la plus illustre noblesse; mais il étoit bien difficile de s'élever jusqu'à ce haut rang, lorsqu'on n'y étoit pas en quelque sorte placé par ses ayeux. Les faits d'armes avoient le pouvoir d'illustrer, mais comment parvenir à se faire distinguer, dans un temps où l'on avoit presque sans cesse les armes à la main? dans un temps où le courage étoit tellement universel, que, loin d'en faire un éloge, on le regardoit comme le plus naturel et le plus indispensable des devoirs. D'ailleurs, il eût été difficile de devancer les chevaliers que leurs droits et leur valeur plaçoient toujours à la tête des combattans. Il résultoit de là, qu'une foule d'actions héroïques restoient inconnues.

Les défis dans les champs clos, et les joûtes dans les tournois, donnoient des moyens de faire remarquer sa force, son adresse, et même son courage; mais la lice ne s'ouvroit que pour les chevaliers. Il étoit donc très-difficile de trouver les

occasions de se signaler: et ce ne fut que sous le regne de Philippe IV, dit le Bel, que s'introduisit l'usage d'accorder des lettres d'ennoblissement.

L'enthousiasme des croisades ayant fait disparoître un grand nombre de familles illustres, Philippe IV, qui regardoit avec justice la noblesse comme le plus bel ornement et le plus ferme soutien du trône, crut devoir réparer ses pertes nombreuses et la multiplier, en accordant des lettres de noblesse à tous ceux qui paroissoient les mériter par leur courage, leurs belles actions et de grandes vertus. Malheureusement il ne se borna pas à cette sage mesure; l'amour-propre et l'ambition, ces deux passions si naturelles à l'homme, voulurent bientôt rivaliser avec le mérite. Le riche qui n'eut ni le courage, ni l'énergie, ni les vertus nécessaires pour s'élever jusqu'au premier rang, offrit de payer la noblesse à prix d'or; et Philippe, en acceptant cette honteuse ressource qui répa-

roit foiblement le désordre de ses finances épuisées, altéra cette sorte de vénération que l'on accordoit à une longue suite d'ayeux illustres. La classe la plus nombreuse du peuple, qui connoît si peu les récits de l'histoire, ne crut pas devoir les mêmes hommages à cette foule de nobles qu'elle voyoit sortir de son sein; dès lors, les privileges de la noblesse lui parurent une espèce d'usurpation contre laquelle il lui paroissoit juste d'élever ses réclamations et ses plaintes.

Quoiqu'il fût difficile de s'élever au-dessus de l'état où le hazard avoit fait naître, les faits d'armes et les grandes actions avoient cependant bien réellement le pouvoir d'illustrer; et si les premiers temps de la chevalerie n'en présentent pas un très-grand nombre d'exemples, on cessera de s'en étonner, en se rappellant combien les grands hommes sont rares.

L'histoire que je vais rapporter, et dont tous les faits sont tirés d'un titre authen-

tique de famille, prouvera ce que peuvent l'honneur et le courage, lorsqu'ils sont les premiers mobiles de nos actions. On ne s'étonnera pas, sans doute, en voyant l'amour et l'amitié s'allier à eux, et redoubler leur énergie.

J'ai scrupuleusement conservé tous les faits, je me suis seulement permis de changer le style, parce que notre ancien langage ne peut plus être compris que par un petit nombre de lecteurs.

Le parent dont la confiance et l'amitié m'ont rendu le dépositaire de cet intéressant manuscrit, m'a fait promettre d'éviter avec soin tout ce qui pourroit désigner les noms de sa famille: je serai fidele à ma promesse. Il se proposoit de faire lui-même les changemens nécessaires à cet ouvrage; mais des services utiles à sa patrie, ayant employé tous ses momens, il n'a pu réaliser son projet, et il a bien voulu me le confier.

L'époque de cette anecdote chevale-

resque remonte au temps de Raimond, comte de St. Gilles, et marquis de Provence. Ce prince étoit le second fils de Raimond de Pons, comte de Toulouse et d'Almodis de la Marche. A la mort de Raimond de Pons, Guillaume, son fils aîné, hérita du comté de Toulouse, et fut le quatrieme comte de ce nom. Guillaume, après avoir perdu ses deux fils, n'ayant plus pour héritiere que sa fille Philippe, qui par la suite fut mariée au duc d'Aquitaine, appella Raimond de St. Gilles, son frere, à lui succéder dans ses états, et lui céda, dès son vivant, le comté de Toulouse. Aussitôt après cette cession, Raimond se qualifia comte de Toulouse. On trouve qu'en 1088, il prenoit déjà cette qualité. Ce prince, pendant sa vie, étendit sa domination sur la haute et basse Provence; la haute devint par la suite le partage d'Alphonse, l'un de ses fils, et conserva le titre de marquisat; et la basse Provence, ou comté d'Arles,

que l'on nomma comté de Provence, fut possédée par les comtes de Barcelonne, héritiers des descendans de Guillaume premier, comte de Provence.

Je crois devoir faire remarquer, que dans le courant de l'année 1088, Raimond, ayant fait un voyage de dévotion, à l'abbaye de St. André, près d'Avignon, accorda des libéralités considérables à ce monastere. Les actes qui confirment ces donations et qui subsistent encore, sont souscrits par Guillaume et Gibellin de Sabran, dont les descendans furent connétables héréditaires des comtes de Toulouse. Ils sont aussi souscrits par Rostaing de Posquieres, par Ribert de Caderousse et par plusieurs autres seigneurs. On voit pendre au bas de ces actes *le sceau* de Raimond, il est en plomb: un côté le représente à cheval, armé d'une épée et d'un bouclier; le second côté représente *la croix de Toulouse*. Ce titre encore subsistant prouve qu'il existoit quelques armoiries,

même avant les premieres croisades, quoique la plupart des critiques paroissent persuadés que ce fut là qu'elles commencerent à être introduites. Je trouve aussi dans le titre, d'où je tire cette anecdote, que le comte de Toulouse, au moment d'élever le brave Robert à l'ordre de chevalerie, lui recommanda de faire le choix de ses couleurs, de ses devises et de ses marques distinctives, afin de les perpétuer.

Presque tout le Languedoc étoit soumis à la domination médiate, ou immédiate de Guillaume, comte de Toulouse, et de Raimond de Saint Gilles, son frere. Ils eurent souvent des démêlés ensemble; car on trouve une lettre du pape Grégoire VII, en date du 2 Janvier 1079, adressée à Bérenger, évêque de Gironne, à l'abbé de Saint Pons, et à quelques autres prélats, pour les prier de s'employer à rétablir l'accord entre les deux freres.

Après ces deux princes, les plus grands

possesseurs de domaines dans le Languedoc, étoient Raimond et Bérenger, comtes de Carcassone, de Barcelone, de Razez et de Lauraguais. Bernard, comte de Bezalu, le comte de Melgueil ou Substantion, les comtes d'Auvergne, qui possédoient le comté particulier de Velai, Roger second, comte de Foix, qui occupoit une partie du Toulousain, sous la suzeraineté des comtes de Toulouse, les comtes de Vienne, de Valence, de Cominges, &c. Parmi les vicomtes, Bernard Aton avoit les domaines les plus étendus; tels que les vicomtés d'Albi, de Nîmes, de Beziers, d'Agde, de Carcassone et de Razez: Bérenger II, vicomte de Milhau et de Carlat, jouissoit des vicomtés de Gevaudan et de Lodeve: venoient ensuite les vicomtes de Toulouse, de Narbonne, de Polignac, de Lautrec, de Fénouilledes, de Minervois, de Gimoez, &c. et parmi les simples seigneurs, les plus distingués étoient ceux de Montpellier, d'Uzez, d'Anduse, de Sauve, de l'Isle

Jourdain, de Pierre Pertuse, de Termes, &c. &c. *

Je n'entreprendrai pas de donner dans une préface l'histoire de Raimond de St. Gilles, l'un des plus grands princes de son siecle; elle mérite d'être lue toute entiere: je me bornerai à rappeller que ce fut ce prince, qui, après des travaux infinis et mille actions héroïques, refusa deux fois la couronne de Jérusalem, quoiqu'on lui fût principalement redevable de cette brillante conquête. Cent mille hommes qu'il avoit amenés de ses états, ses immenses richesses, son dévouement, son courage, et sur-tout la constance de ses efforts, triompherent de tous les obstacles, malgré les perfidies et les intrigues ambitieuses qui ne cesserent jamais de l'environner. Assez grand par lui-même, et satisfait des récompenses qu'il espéroit du ciel, il aima mieux donner un sceptre

(*) Je ne prétends pas donner une liste complette des familles les plus illustres du Languedoc, on pourra recourir à l'histoire de cette province pour les connoître.

que l'accepter. Il ne voulut conquérir que pour dispenser des bienfaits. Grand et sublime exemple qui se renouvelle rarement sur la terre! Aussi, tous les historiens se sont-ils réunis, pour payer à cet illustre prince le tribut d'hommage qu'il a si bien mérité; et près de huit siecles écoulés depuis ce temps, n'ont pu altérer l'admiration que sa mémoire inspire à tous les cœurs généreux.

Les deux principaux personnages cités dans cette anecdote, Roger et Robert, suivirent Raimond dans son expédition pour la Terre-Sainte. Ce prince mourut le 28 de Février de l'année 1105, âgé d'environ 64 ans, dans la ville qu'il avoit fondée devant Tripoli, et qu'il avoit nommée *Montpélerin*. Après sa mort, ces deux amis se réunirent à Bertrand, fils aîné de Raimond, et son successeur au comté de Toulouse. Ce prince eut besoin de leur courage, pour reconquérir ses états, dont le duc d'Aquitaine s'étoit em-

paré, pendant que Raimond de St. Gilles combattoit à la Terre-Sainte.

Il m'a semblé que cette anecdote historique étoit très-intéressante à faire connoître, dans un siecle où l'on cherche souvent à calculer les honneurs et les dignités attachés à l'ordre de la noblesse, comme on pourroit calculer des avantages pécuniaires. Il n'est devenu que trop commun d'entendre les hommes les plus obscurs, et les plus faits pour l'être, se plaire à répéter que souvent le vrai mérite et les belles actions demeurent sans récompense, tandis que tous les monumens et toutes les histoires démentent ces déclamations, en prouvant sans cesse, que les véritables grands hommes ont su rendre leurs noms immortels, et s'assurer la reconnoissance des siecles qui les ont suivis.

On ne peut trop s'attacher à démontrer que ce n'est pas *à de vains et foibles préjugés*, que les hommes de tous les pays et de tous les siecles, ont consenti à rendre

des hommages. Il a fallu forcer à la reconnoissance, par de grands services, avant qu'il fût possible d'obtenir de l'orgueil, un aussi grand tribut. Les hommes n'ont accordé cette constante admiration qu'aux vertus et à l'héroïsme; ce seroit méconnoître et dégrader la noblesse, que de lui supposer une autre origine. L'envie et la rivalité qui ne meurent jamais dans le cœur humain, auroient fait disparoître, depuis long-temps, les respects accordés à la naissance, si des services perpétués de génération en génération, n'avoient fait sentir combien il est utile d'éterniser les récompenses et les distinctions de rang, en faveur de ceux qu'un mérite réel fait sortir de l'obscurité. Un grand homme n'est jamais jaloux de la gloire de ses émules, il ne s'occupe qu'à les surpasser, autant qu'il le peut. Celui qui essayeroit de détruire de pareils principes, ne seroit qu'un ennemi de toute gloire et de la société.

Le titre que j'ai sous les yeux, conserve fidelement les dates, les preuves, les noms, les détails des combats, les descriptions des lieux. Enfin il a tous les caracteres qui font croire à la vérité de ce qu'il contient; mais l'engagement que j'ai pris d'éviter tout ce qui pourra désigner à quelle famille ce manuscrit appartient, me forcera d'écrire d'une maniere générale; les tableaux en seront plus rapides, et j'espere que mes lecteurs me sauront gré de supprimer tout ce qui ne pourroit ajouter à l'intérêt.

Je les préviens aussi qu'en écrivant cette anecdote, j'ai cru devoir prendre un style plus grave que celui dont je me suis servi pour extraire des romans de chevalerie.

ROBERT LE BRAVE,

Créé chevalier, par Raimond, comte de St. Gilles et de Toulouse.

VERS la fin du onzieme siecle, le comte de L... chef de l'une des plus puissantes et des plus illustres maisons du Languedoc, desirant que le comte Roger, son fils unique, ne laissât point dégénérer la gloire de ses peres, et portât dignement son nom, le faisoit élever sous ses yeux, avec les soins et l'apparat qui convenoient à sa haute naissance. Tout ce qui peut servir à déployer la force et l'adresse, étoit la principale occupation du jeune comte. Pour exciter son émulation, et par un motif de reconnoissance, on avoit admis, à partager

ses exercices, un vassal, dont l'âge, la taille et les forces égaloient les siennes.

L'histoire de ce vassal, nommé Robert, sera tellement liée avec celle de Roger, que pour mieux faire connoître l'un et l'autre, nous croyons qu'il est indispensable d'entrer dans quelques détails sur la famille des comtes de L... et sur les raisons qui firent participer Robert aux soins que l'on prenoit, pour instruire et former l'héritier de cette illustre maison.

L'origine des comtes de L... se perdoit dans la nuit des siecles, et se confondoit avec celle des comtes de Toulouse.

Des possessions immenses, un grand nombre de vassaux, dont quelques-uns même étoient très-puissans, la souveraineté de villes considérables et la propriété de plusieurs châteaux très-forts, tels étoient les superbes héritages que Roger devoit un jour réunir, et qui joints à sa haute naissance, laissoient l'espoir qu'il pourroit s'allier à la fille de quelque souverain.

Le comte de L... habitoit le château dont ses peres avoient toujours fait leur demeure favorite: il étoit situé sur une colline qui dominoit une plaine immense, une riviere couloit à ses pieds, et par sa force et sa grandeur, il annonçoit la puissance de ses possesseurs.

Les noms, les devises et les bannieres des chefs de la maison, paroient les nombreuses galeries de cet antique édifice, et les trophées que l'on y trouvoit amoncelés, prouvoient que la valeur n'avoit jamais cessé d'être héréditaire parmi les comtes de L...

La position du château, l'épaisseur de ses murailles et la force de ses nombreuses tours, le faisoient regarder comme une forteresse imprenable. En rendant cette résidence imposante, et capable de résister aux attaques d'un ennemi puissant, on n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit la rendre agréable. Des passages, artistement ménagés dans les tours, conduisoient à

des jardins magnifiques, que venoit terminer une grande et superbe forêt environnée de murailles, dans laquelle on avoit eu le soin de renfermer un grand nombre de bêtes fauves.

C'étoit dans ce beau lieu, que les comtes de L... se plaisoient à tenir une sorte de cour, lorsqu'ils n'étoient pas appellés par leurs souverains, pour les seconder à la guerre, ou lorsqu'ils n'avoient pas eux-mêmes besoin de défendre ou d'exercer leurs prétentions contre leurs voisins.

Le comte de L... voulant s'occuper entierement de l'éducation de son fils, avoit terminé tous les différends qui auroient pu le distraire de ce soin important, et dans son intérieur, il trouvoit un bonheur calme et constant, auprès d'une épouse chérie, dont presque tous les sentimens et toutes les habitudes avoient beaucoup de ressemblance avec les siens.

La comtesse de L... issue d'une branche cadette de la famille des comtes de

Toulouse, avoit été élevée dans leur cour. La belle Azélaïs, (c'étoit son nom.) quoique destinée à n'hériter que de domaines peu considérables, auroit pu espérer un trône; elle en étoit digne par son illustre naissance, par ses talens et par ses charmes.

Le comte avoit eu besoin de se couvrir de gloire, et de lui rendre des soins bien respectueux, bien tendres et bien constans, avant d'obtenir la préférence sur ses nombreux rivaux. Mille fois il avoit reçu des mains d'Azélaïs, les prix que son adresse et le desir d'être distingué par elle, lui avoit fait obtenir dans les tournois. L'habitude de le couronner et de le voir n'attacher de la valeur à ses trophées, qu'autant qu'elle daignoit en accepter l'hommage, avoit enfin déterminé cette charmante personne à renoncer, en sa faveur, à la solitude qu'elle sembloit préférer à tout, et à une sorte de mélancolie, dont elle paroissoit ne pouvoir se défendre.

On avoit souvent essayé d'expliquer le

motif secret de son goût pour la retraite; car Azélaïs étoit trop belle, pour ne pas occuper l'esprit, le cœur et même la curiosité de tous ceux qui la voyoient. Parmi les différentes conjectures, on l'avoit principalement attribué à l'intérêt qu'elle avoit paru accorder à la mémoire d'un damoisel, qui, à la fleur de son âge, avoit péri dans un combat, d'une maniere trop extraordinaire, pour n'avoir point excité l'attention générale.

Ce damoisel, que nous regardons comme l'un de nos plus anciens Troubadours, avoit été élevé en qualité de page, dans le palais des comtes de Toulouse. Souvent on avoit remarqué son zele à servir la belle Azélaïs; probablement, son cœur n'avoit pu résister au pouvoir de sa beauté; mais la distance immense qui le séparoit d'elle, n'avoit jamais permis à l'espérance de naître au fond de son cœur. Son esprit, et plusieurs morceaux de poësie, dans le genre tendre et plaintif, semblables à ceux

que l'amour inspiroit à la malheureuse Sapho, lui avoient donné de la célébrité; mais la sombre et silencieuse douleur dont il paroissoit être la proie, l'avoit encore plus fait remarquer. Vainement on avoit essayé de le distraire; plus vainement on avoit voulu connoître son secret, il avoit su le rendre impénétrable. Dépérissant chaque jour comme une plante que desseche les rayons du soleil, il n'avoit paru se ranimer qu'au moment où le comte de Toulouse avoit entrepris une nouvelle guerre contre un de ses voisins. Le damoisel alors avoit paru n'avoir plus d'autre passion que celle de la gloire. Après avoir obtenu le commandement de quelques hommes d'armes, il avoit suivi les troupes du comte de Toulouse. A peine s'étoit-il trouvé en présence des ennemis, qu'il étoit parti comme un éclair, pour aller se précipiter au milieu de ceux qu'il avoit en tête: on l'avoit vu tomber dès les premiers coups, et sa troupe, qui, volant

à sa suite, avoit repoussé ceux qui l'avoient abattu, n'avoit remporté d'autre avantage de ce succès, que la triste possibilité d'enlever son corps.

Après l'avoir déposé dans le camp, on avoit reconnu qu'il n'étoit couvert que par une armure de parade, incapable de le garantir. Dessous sa trop légere cuirasse, on avoit trouvé posé près de son cœur, deux lames d'or, suspendues par une chaîne du même métal. Un coup de lance les avoit fait entr'ouvrir, et dans l'intérieur, on avoit trouvé un dessin très-artistement fait, qui représentoit une solitude, et un rocher, sur lequel un Amour venoit d'entrelacer des fleurs, de maniere à former les deux lettres A. et Z. Ce même Amour tenoit son bandeau dans ses mains et l'étendoit sur le reste du nom, comme pour le dérober à tous les yeux. Ce chiffre et cette ardeur à chercher la mort, avoit aussi rappellé le souvenir d'une Romance qu'il se plaisoit souvent à chan-

ter, et qu'il accompagnoit avec les sons d'une harpe.

Bientôt la curiosité avoit employé tous ses moyens, pour pénétrer un secret que couvroient les voiles de la mort. La premiere lettre du nom cher au damoisel, avoit rappellé son ancien empressement à servir la belle Azélaïs, et dès lors on n'avoit plus douté, que, déchiré par une passion sans espoir, il n'eût cherché la mort, pour terminer des jours aussi malheureux que les siens.

Ces détails et ces rapprochemens mille fois répétés, étoient enfin parvenus à la connoissance d'Azélaïs. Son cœur innocent et pur, n'avoit jamais connu l'amour; elle avoit frémi, en apprenant pour la premiere fois, qu'il pouvoit produire des effets aussi funestes; et c'est dès lors qu'avoit commencé son goût pour la retraite. Mais ne sachant, pour ainsi dire, à quelle pensée s'arrêter, elle avoit employé les longs momens de sa solitude, à cultiver

des talens, qui, jusqu'à ce temps, ne l'avoient que très-foiblement intéressée.

Le souvenir des Bardes, de leurs poëmes et de leurs chants de victoires, subsistoit encore puissamment dans le pays de Toulouse, où les Druides avoient autrefois établi l'un de leurs plus célebres colleges.

Les Bardes avoient été pendant longtemps les seuls dispensateurs de la gloire; les chevaliers qui regrettoient ces chantres des exploits guerriers, combloient de largesses et de distinctions, ceux qui s'efforçoient de les remplacer, et cette émulation avoit produit les *Trouvairs* ou *Troubadours*.

Les harpes des anciens Bardes avoient été renouvellées: on en rencontroit dans presque tous les châteaux; et pendant les longues soirées de l'hyver, lorsque l'on se réunissoit autour des foyers, pour écouter les fragmens des histoires merveilleuses que la tradition avoit conservées, si le vent venoit agiter foiblement les cordes

d'une harpe, et lui faisoit rendre quelques sons harmoniques et prolongés, tout l'auditoire ressentoit une sorte d'effroi religieux, semblable à celui qu'éprouvoient les anciens Gaulois, lorsqu'ils entendoient le même bruit. Comme eux, on ne se défendoit pas de croire, que les guerriers morts à la guerre, et les ancêtres des familles, venoient rappeller leur souvenir à leurs parens, à leurs amis, en faisant résonner les harpes harmonieuses.

Cet instrument étoit celui qu'avoit préféré la belle Azélaïs, et souvent, lorsque ses doigts légers en tiroient des accords, pour les unir à sa voix douce et flexible, elle répétoit la Romance favorite du damoisel. Nous allons nous efforcer d'en donner une idée, en conservant le plus possible, le sens des paroles originales.

Harpe, toujours mélancolique et tendre,
Ma main jamais n'essaye tes accords,
Pour les unir aux airs que fait entendre
L'amant heureux qui chante ses transports.

Tes sons plaintifs ont seuls pour moi des charmes,
Ils sont si bien d'accord avec mon cœur !
Je les écoute en repandant des larmes,
Ils semblent tous partager ma douleur.

Livré sans cesse à la même pensée,
Et n'osant pas la dire dans mes chants,
Je viens t'entendre et mon ame oppressée
Se calme aux sons de tes accords touchans.

Contre l'amour pouvois-je me défendre?
Celle que j'aime a tout reçu des cieux,
A tous ses dons mon cœur a dû se rendre,
Mais, ô douleur! elle est du sang des Dieux.

Fuis loin de moi, téméraire espérance,
En vain ta main est prodigue de fleurs,
Garde tes biens, laisse-moi ma souffrance,
Sans l'offenser, je veux verser mes pleurs.

Mon sort obscur m'ordonne le silence,
Je la fuirai, j'ai banni tout espoir.
Ah! pour souffrir c'est assez de l'absence,
Mais l'oublier, est-il en mon pouvoir?

Espoir, ô toi! que le malheur implore,
Toi qui te plais à montrer à nos yeux
Les jours plus doux que tu promets encore,
Jamais pour moi, tu ne quittas les cieux.

Ta douce main essuya mille larmes,
Et je te vois me laisser tous mes maux!
Ah! puisqu'il faut renoncer à tes charmes,
La mort bientôt me rendra le repos. *

La magnificence et la générosité des comtes de L... rendoient très-avantageux les emplois de leur maison; ils devenoient une véritable richesse pour ceux qui les obtenoient. Le comte, fidele à suivre les exemples de ses peres, s'étoit attaché tous ses vassaux par ses bienfaits, et, malgré le ton imposant qu'il ne quittoit jamais, l'intérieur de sa maison offroit plutôt le spectacle d'un pere aimé et respecté, que celui d'un maître auquel on devoit de l'obéissance.

(*) Cette Romance que l'on peut regarder comme le lai de mort du damoisel, étoit la derniere qu'il avoit composée; elle étoit aussi la seule qu'il se plaisoit encore à chanter, pendant les derniers temps de sa vie, et nous avons espéré plaire à nos lecteurs, en leur conservant ce fragment de la littérature du onzieme siecle. Ils reconnoîtront, en le lisant, que dans tous les temps, les mêmes passions s'expriment avec les mêmes idées. *Note de l'Auteur.*

Le comte généreux pour tous ceux qui le servoient, avoit toujours honoré d'une faveur particuliere le pere du jeune vassal qu'il faisoit élever avec son fils. Ce n'étoit point de sa part une préférence aveugle, mais un devoir de reconnoissance dont il aimoit à s'acquitter.

Dans un combat très-meurtrier, le comte ayant eu son cheval tué sous lui, alloit inévitablement périr, lorsque Robert, celui de ses hommes d'armes, qui s'étoit toujours le plus distingué, vint lui faire un rempart de son corps. La valeur avec laquelle ce brave homme combattit, donna au secours le temps d'arriver, et laissa au comte la possibilité de se dégager. Touché d'un aussi grand service, il s'attacha plus particulierement ce courageux vassal; il lui donna le commandement de la troupe d'élite qui l'environnoit dans les batailles, et n'alla jamais à l'ennemi, sans l'avoir auprès de sa personne.

Une foule d'actions brillantes et périlleuses prouverent la haute valeur de Robert, et redoublerent l'estime et l'amitié dont son seigneur l'honoroit: empressé de mériter l'une et l'autre, et voulant chaque jour ajouter à sa gloire, on le vit toujours voler au-devant du danger. Il finit par être la victime de son ardeur; mais avant de périr, il sauva une seconde fois la vie à son maître.

Le comte de L... brave jusqu'à l'imprudence, après avoir combattu pendant longtemps contre un cavalier qui venoit enfin de prendre la fuite, voulut triompher complettement de celui qui venoit de lui faire éprouver une aussi longue résistance, s'abandonnant à toute la vîtesse de son cheval, il avoit poursuivi ce cavalier jusqu'au milieu de la troupe ennemie. Ses hommes d'armes n'avoient pu arriver qu'au moment où il étoit déjà environné de toutes parts. Après s'être défendu en héros, il alloit succomber sous le nombre, lorsque

Robert, s'élançant dans la mêlée, abattit les premiers cavaliers, pénétra jusqu'au comte, et fraya un chemin à la troupe qui le suivoit. Le combat se renouvellant alors avec plus d'égalité, la valeur du comte et celle de Robert, déciderent la victoire, et déjà les ennemis commençoient à tourner le dos, lorsque Robert reçut un coup terrible, qui le renversa expirant sous les yeux de son maître. Le premier mouvement fut de le venger; mais pendant ce temps son sang couloit à grands flots; et lorsque le comte revint sur ses pas, pour relever et secourir son libérateur, il le trouva prêt à rendre le dernier soupir, et n'ayant plus de force que pour recommander à ses généreuses bontés, le fils et la fille qu'il laissoit orphelins.

Le comte versa des larmes de reconnoissance, en promettant de leur tenir lieu de pere; mais ce fut en vain qu'il prodigua des secours à Robert, il le sentit bien-

tôt expirer entre ses bras. Ne voulant pas que le corps de ce brave homme restât confondu parmi la foule des morts, il ordonna de le transporter au château, et voulut que l'on déposât ses restes dans la sépulture des comtes. Les armes fracassées de Robert furent placées dans une des galeries, à côté de celles que l'on y voyoit déjà suspendues, et le nom de ce guerrier fut écrit au-dessous, avec une devise en son honneur.

Après avoir rempli ces premiers devoirs, le comte, fidele à sa promesse, fit appeller le fils de Robert, et lui déclara qu'il vouloit lui servir de pere. Le fils du comte, l'aimable Roger, témoigna la joie la plus vive, lorsque son pere, en lui présentant ce jeune compagnon, lui commanda de l'aimer, et lui dit que désormais ils partageroient la même nourriture, les mêmes exercices et les mêmes jeux.

La comtesse, voulant unir sa reconnoissance à celle de son époux, prit auprès

d'elle la jeune Elvige, sœur de Robert, et quoiqu'elle fût loin d'ignorer combien son illustre naissance l'élevoit au-dessus d'une pareille pupille, elle consentit à former les manieres et à diriger l'esprit d'un aimable enfant de douze ans, dont la phisionomie pleine de candeur, annonçoit déjà qu'un jour elle posséderoit tous les dons qui peuvent intéresser et plaire.

Roger et Robert, absolument du même âge, achevoient alors leur quinzieme année. Depuis leur plus tendre enfance, ils avoient l'habitude de jouer ensemble. Trop jeunes, pour distinguer l'inégalité des conditions, ils ne cherchoient mutuellement qu'à se plaire, et se croyoient destinés à vivre toujours dans la même union. La plus douce sympathie unissoit leurs cœurs; également adroits dans leurs exercices, vainqueurs tour à tour, nulle jalousie n'avoit pu les diviser. Même force, même légereté, taille égale, beaux et parfaitement bien faits l'un et l'autre,

laissant toujours ceux qui les voyoient, indécis sur celui des deux qui méritoit la préférence, on les auroit pris pour freres, et ils s'aimoient comme s'ils l'avoient été.

Le comte et la comtesse ayant bientôt apperçu tous les avantages d'une pareille liaison, se garderent bien de l'interrompre, et les deux émules recevoient également, éloges, caresses et récompenses.

Suivant l'usage de ces temps guerriers, on les occupa principalement aux exercices du corps, et l'on eut recours à tous les moyens capables d'augmenter leur adresse et leur force naturelle. On leur donna des armes proportionnées à leur âge; on eut le soin d'en choisir de plus fortes et de plus pesantes, à mesure qu'ils se servoient avec plus de facilité de celles qu'on leur confioit; on augmentoit la largeur des fossés qu'ils devoient franchir; on éloignoit les buts de leurs courses; et l'on ajoutoit au poids des armures qui les couvroient, lorsqu'ils montoient à cheval.

Ce fut, en suivant attentivement ces gradations, qu'ils acquirent tout ce que l'art et l'exercice peuvent ajouter à la force. Deux années s'étoient à peine écoulées, qu'ils auroient déjà pu s'essayer contre des chevaliers célebres, et peut-être les vaincre.

Pendant ce temps, Elvige embellissoit et se formoit sous les yeux de la comtesse. Sa grande jeunesse ne laissoit point encore prévoir que sa vue pourroit un jour avoir quelque danger. On lui permettoit de se mêler aux jeux les plus tranquilles de Roger et de Robert; on remarqua même avec plaisir que les deux jeunes gens, remplis d'égards pour elle, redoubloient d'émulation, lorsqu'il se présentoit quelque occasion de demander et d'obtenir son suffrage.

Dans les leçons qu'on leur donnoit, on ne manquoit pas de leur répéter que des chevaliers devoient toujours s'efforcer de mériter l'estime et l'admiration dcs dames,

par leur courage et par leurs qualités aimables. Pour développer en eux le desir de plaire, et pour donner plus de valeur à leurs récompenses, c'étoit presque toujours la comtesse qui les distribuoit: quelquefois cependant, elle se faisoit remplacer par sa pupille, et c'étoit toujours l'adroite Elvige qui tressoit les couronnes de fleurs, ou formoit les jolis dessins qui leur servoient de prix. Roger, plein d'une ardeur extrême, employoit toute sa force et toute son adresse, pour s'assurer la victoire: son cœur palpitoit de joie, toutes les fois qu'il obtenoit un succès; mais l'amour seul de la gloire l'animoit; il ne sentoit pas encore combien la main qui fait un don, peut y ajouter de bonheur et de charmes.

Depuis quelque temps la comtesse cultivoit moins la musique et ses autres talens. Cependant elle s'en amusoit encore quelquefois. Elle savoit parfaitement l'histoire de sa maison, et celle des pays sur



lesquels ses parens dominoient. Elle connoissoit tous les noms, que des exploits chevaleresques avoient illustrés. Les dames de son temps possédoient rarement une si grande étendue de connoissances; aussi passoit-elle pour une femme étonnante; mais les personnes qui vivoient le plus ordinairement avec elle, et celles qui la servoient, trouvoient qu'elle mêloit quelquefois un peu de hauteur à la dignité qui convenoit à son rang. Elvige étoit trop jeune encore, pour faire aucune observation sur le caractere de la comtesse. Confiée pendant la plus grande partie des jours aux soins des femmes qui la servoient, elle n'osoit jamais paroître, sans avoir été appellée: on lui faisoit rigoureusement observer le cérémonial que prescrivoit la distance qui se trouvoit entre elle et sa maîtresse; on l'accoutumoit à ne l'approcher qu'avec le plus grand respect; mais Elvige, regardant ces devoirs comme indispensables, les remplissoit de si bonne

grace, et montroit tant de soins et d'empressement, que la comtesse étoit toujours satisfaite, et se plaisoit à remarquer combien la plus légere marque de ses bontés, faisoit briller la joie sur la charmante figure de cet aimable enfant.

La douceur et les graces ont un empire si naturel, qu'il se fait généralement sentir; l'orgueil lui-même ne pourroit lui résister. La comtesse étoit généreuse et bonne; jamais on ne sollicitoit vainement ses bienfaits; son cœur voloit, pour ainsi dire, au-devant du malheur, et ne se reposoit qu'après lui avoir prodigué des secours: elle vouloit seulement qu'on n'oubliât jamais qu'elle étoit du sang des princes de Toulouse, et que l'on devoit les plus grands égards à sa naissance et à son rang. Le zele et le respect de la jeune Elvige s'accordoit si bien avec tout ce que la comtesse pouvoit exiger, et même desirer, qu'elle prit pour elle un véritable intérêt, et résolut d'en faire sa demoiselle d'honneur.

Se ressouvenant alors de tous les agrémens que peuvent procurer les talens, et desirant voir briller une personne qu'elle daignoit admettre à l'honneur de sa société, elle voulut elle-même diriger ses premiers essais dans la musique. Le défaut d'habitude rendit moins vifs et moins brillans les premiers accords qu'elle tira d'une harpe; mais son heureuse mémoire lui rappella très-exactement plusieurs chansons qui avoient été faites en son honneur, et sur-tout la Romance du damoisel, celle de toutes qui l'avoit le plus intéressée. Les accompagnemens en avoient été composés par elle; ils étoient notés de sa main, et conservés soigneusement; elle se plut à les répéter : et lorsque sa voix, venant à s'animer, donnoit une expression plus tendre ou plus vive à quelques-uns des couplets, Elvige, avec toute l'innocence et la naïveté de son âge, osoit la prier de les redire, et cette grace n'étoit jamais refusée.

La main légere de la jeune éleve apprit facilement à tirer des sons doux et mélodieux d'une harpe; sa voix flexible et sonore, guidée par une oreille attentive et juste, imita bientôt les accens qu'elle entendoit, et quelques mois suffirent pour persuader à la comtesse, que la fille de Robert parviendroit un jour à l'égaler en talens.

Si le hazard, en effet, n'avoit point placé Elvige sur un trône, la nature avoit tout fait pour elle. Le charme de ses regards, l'élégance de sa taille, la légereté de ses mouvemens et la régularité de ses traits, faisoient sentir que bientôt elle réuniroit au charme séducteur des graces, le pouvoir imposant de la beauté.

Son esprit vif et pénétrant, sa docilité, sa douceur, les larmes qu'elle répandoit, en écoutant les récits du malheur, et la joie qui brilloit sur sa douce et jolie figure, toutes les fois qu'elle voyoit soulager l'infortune, étoient les indices certains, qu'elle

posséderoit un jour les qualités les plus parfaites de l'ame; elle étoit telle enfin, que la comtesse, ne pouvant résister à son admiration, regrettoit quelquefois, mais tout bas, qu'elle ne fût point sa fille. Enchantée des progrès de son éleve dans la musique, elle voulut aussi lui donner quelques idées du dessin. L'adroite Elvige en profita si bien, qu'en peu de temps elle égala sa maîtresse, et n'eut plus d'autre ressource pour se perfectionner, que celle d'imiter la nature. Les fleurs lui servirent de modeles; et c'étoient presque toujours ses petits chefs-d'œuvres qui devenoient les prix que Roger et Robert se disputoient avec la plus vive ardeur.

Pendant que chaque jour ajoutoit à la force, à l'adresse, à la taille des deux jeunes gens, et paroit Elvige de nouvelles graces, Roger et Robert venoient de finir leur dix-huitieme année; Elvige parcouroit sa seizieme, et s'embellissoit tellement, que le comte et la comtesse commen-

cerent à sentir la nécessité de faire quelques changemens au plan d'éducation qu'ils avoient suivi jusqu'alors. La comtesse annonça solemnellement à l'aimable Elvige, qu'elle daignoit l'élever jusqu'au rang de sa demoiselle d'honneur. Elle ne voulut confier qu'à elle-même le soin important de lui apprendre à connoître tous les devoirs qui tenoient à cette place. Sa principale instruction, fut une longue et pompeuse énumération des droits, des honneurs attachés à la haute naissance, et de toutes les marques de respect que les vassaux devoient à leurs seigneurs. On ne lui dissimula rien de l'intervalle immense qui séparoit le comte Roger de son compagnon d'exercices. On lui fit observer qu'elle ne devoit plus les traiter de la même maniere, et que dans toutes les occasions, elle ne devoit parler au fils de son seigneur, qu'avec les marques de la plus grande déférence. Cet ordre n'eut rien qui l'attristât; il lui parut même inutile

qu'on lui fît une loi d'avoir des égards pour l'aimable Roger; son cœur sensible et reconnoissant, voyoit en lui le fils et l'héritier de ses bienfaiteurs; le respecter et le chérir, ne lui sembloit plus un devoir, c'étoit un sentiment qui chaque jour acquéroit une nouvelle force; sa bouche et sa pensée promirent donc sans peine, respects, soins et vœux constans pour lui.

Si les changemens survenus dans la maniere de traiter Elvige, ne firent pas sur elle une triste impression; il n'en fut pas de même de Robert. Bientôt il fut douloureusement forcé de faire attention à toute la distance qui le séparoit de Roger. On l'admettoit toujours à partager ses exercices; on lui permettoit encore de disputer les prix; mais à la premiere couronne qu'il remporta, au lieu d'y joindre les caresses qu'il avoit jusqu'alors partagées avec son illustre rival, on lui fit *un don utile,* en lui promettant que dans tous les temps, sa bonne conduite pourroit lui faire obte-

nir *des bienfaits généreux* de la part de ses maîtres.

Robert n'attachoit du prix qu'à la gloire; son cœur ne connoissoit d'autre bien que celui d'aimer Roger, et d'être aimé par lui: son front rougit, en écoutant les promesses qu'on lui faisoit; quelques larmes vinrent rouler dans ses yeux; mais bientôt il reprit courage, en songeant que jamais il ne seroit séparé de son jeune seigneur; qu'il le suivroit à la guerre, et que là il pourroit trouver l'occasion d'obtenir une mort aussi glorieuse que celle de son pere. Consolé par cet espoir, son zele ne fit que redoubler; il se promit même de disputer, plus vivement que jamais, des victoires dont on venoit de détruire pour lui tout le charme, en y joignant *des dons*, qu'il étoit bien loin de desirer; mais qu'il n'osoit refuser.

Roger trop jeune, et sur-tout trop généreux, pour avoir de l'orgueil, s'étoit abandonné sans réserve à l'amitié que lui

avoit inspirée le compagnon de son enfance. Dans ses combats comme dans ses jeux, il l'avoit toujours trouvé son égal; affligé des différences que l'on établissoit entre eux, entraîné par son cœur, et par un sentiment qu'il ne savoit pas encore définir, il saisissoit adroitement tous les moyens possibles, pour dédommager Robert des préférences et des caresses qui cessoient de leur être communes. Cependant sa condescendance n'alloit jamais jusqu'à lui céder une victoire. Ce n'étoit plus l'aimable Elvige qui couronnoit le vainqueur; mais c'étoit toujours elle qui cueilloit les fleurs qui servoient à former les couronnes; c'étoit elle qui les tressoit; c'étoit toujours l'ouvrage de ses mains que l'on recevoit pour prix; et déjà Roger ne pouvoit plus arrêter ses regards sur la sœur de son émule, sans éprouver une agitation extrême. Inquiet et rêveur lorsqu'elle s'éloignoit, il soupiroit après l'instant de la revoir; s'offroit-elle à sa vue? ses yeux

n'osoient plus la fixer: lorsqu'il essayoit de lui parler, il sentoit que les paroles expiroient sur le bord de ses levres. Quelquefois, prêt à s'élancer vers elle, il étoit retenu par une invincible timidité, et paroissoit en quelque sorte immobile. Mais qu'il retrouvoit bien ses forces et son activité, quand il falloit disputer un prix qui venoit d'elle! En vain Robert redoubloit ses efforts, le plus souvent il étoit vaincu. Roger, rayonnant de bonheur, voloit re cevoir son gage; il le pressoit contre son cœur, il en parait sa tête, et, se précipitant vers son ami, un mouvement tendre et généreux, le lui faisoit serrer dans ses bras, et par de douces caresses, il cherchoit à le consoler des avantages qu'il avoit eus sur lui.

Robert, étonné de rencontrer aussi souvent dans son adversaire, une supériorité dont il étoit bien éloigné de soupçonner la cause, redoubla de zele, pour lui faire acheter plus cherement les triomphes. Les

succès furent plus vivement disputés; la victoire resta plus long-temps incertaine, et le nombre des couronnes devint plus égal entre eux. Dans peu de temps cette noble émulation les mit l'un et l'autre en état de combattre les chevaliers les plus célebres.

Pendant que le jeune comte, souvent silencieux et rêveur, cherchoit à pénétrer la cause du trouble qui l'agitoit; pendant que son cœur s'inquiétoit d'éprouver des sentimens si nouveaux et si vifs, l'aimable Elvige s'abandonnoit sans réserve à sa reconnoissance pour ses maîtres. Les brillantes qualités de Roger lui faisoient attacher un charme extrême au devoir de l'aimer, et loin de vouloir se défendre contre ce penchant qui l'entraînoit, elle croyoit obéir à la plus indispensable des vertus, en se répétant sans cesse, qu'elle ne pouvoit avoir pour lui trop d'admiration et de tendresse. Cette douce confiance alloit bientôt disparoître; une lumiere

cruelle alloit éclairer son esprit et déchirer son cœur.

Elvige assistoit souvent aux conversations du comte et de la comtesse. Un jour, qu'applaudissant à toutes les qualités de leur fils, ils se plaisoient à louer tour à tour sa figure, sa grace, son adresse et son courage, elle sentit battre son cœur. Chaque éloge lui parut trop foible; il lui sembla qu'on le connoissoit mal; elle s'étonna que la tendresse paternelle fût moins clairvoyante et moins juste que la sienne. Elle ajouta secrettement à ce portrait, tous les souvenirs qui s'étoient gravés dans le fond de son cœur, et elle joignit à ces souvenirs, mille vœux aussi vifs, qu'ils étoient sinceres, pour qu'il devînt le plus heureux des hommes.

Les voyages, dit le comte, acheveront de le perfectionner. Nous devons songer à l'envoyer bientôt visiter les plus brillantes cours, pour qu'il y fasse appercevoir tous les dons qu'il a reçus de la nature, et les

avantages qu'il a tirés de son éducation. Son esprit, ses talens, son adresse et son courage, lui feront acquérir une gloire personnelle, qui rendra notre nom plus célebre; et nos regrets de son absence se changeront en bonheur, lorsque nous le reverrons, rapportant à nos pieds les lauriers qu'il aura moissonnés, venir nous soumettre ses vœux, et demander à notre tendresse éclairée, de le guider dans le choix d'une illustre compagne.... A ces mots, une lumiere funeste pénetre dans le cœur de la malheureuse Elvige, et le déchire douloureusement. Mille pensées désolantes se succedent et se pressent; elle ne peut plus rien entendre de ce qui se dit autour d'elle. Des larmes qu'elle s'efforce de retenir, sont prêtes à couler de ses yeux. Pour la premiere fois, elle craint la présence de ses maîtres; elle voudroit fuir, mais ses genoux tremblans ne peuvent la soutenir; et trop heureuse, en un pareil moment, d'être un objet d'insou-

ciance sur lequel les regards vont rarement s'arrêter, elle a le temps de reprendre quelque force; elle parvient, après mille pénibles efforts, à suspendre en quelque sorte ses pensées; elle trouve enfin la possibilité de s'éloigner de l'appartement de la comtesse, et elle va chercher un asile, où elle puisse s'abandonner sans contrainte à ses tristes réflexions.

Dans le même moment, le hazard conduit Roger sur ses pas. Il l'apperçoit, il vole auprès d'elle; la vivacité de sa course, son abord timide et son air tendre, servent à l'embellir. Elvige frémit en le voyant, et ne peut cependant s'empêcher d'arrêter sur lui des regards, où se peignent à la fois le désespoir et la tendresse. Roger remarque le rouge qui la colore; il apperçoit que ses yeux sont obscurcis par des larmes; il s'inquiete, il veut parler; mais craintif, respectueux, ignorant même ce qu'il peut, ce qu'il doit dire, il lui présente, en tremblant, un bouquet de roses,

qu'il vient de cueillir; il la regarde avec ardeur, et, se retournant avec précipitation, il fuit pour aller cacher son embarras. Après quelques pas, il la regarde encore; il veut revenir, il hésite... Mais dans ce moment la voix de Robert se fait entendre: il s'élance, pour aller le rejoindre; il le serre, il l'embrasse plus tendrement que de coutume, et l'entraîne, sans oser lui parler de tout ce qu'il éprouve.

Dès qu'il a disparu, les pas d'Elvige la conduisent vers le jardin, où elle cultive et choisit les fleurs qui servent à ses dessins. Elle ne s'arrête plus, comme autrefois, pour les contempler, elle ne sent que le besoin d'être seule avec sa douleur; elle fuit sous un cabinet de verdure, et là, se jettant sur un banc de gazon, elle cherche à rappeller ses forces, et à réunir toutes ses pensées, pour bien distinguer la cause de la douleur et du trouble qui l'agitent.

Roger va s'éloigner! s'écrie-t-elle, je

ne verrai plus ses jeux, ses combats, ses succès.... Un champ plus vaste et plus digne de lui, va s'ouvrir.... L'univers l'attend pour l'admirer.... Ah! qui pourra lui résister, en le voyant unir l'éclat de la gloire à tous ses moyens de plaire, à tous les avantages de son illustre naissance?... Non, je ne le verrai plus, que lorsqu'il viendra tomber aux genoux de son pere, pour lui demander de couronner l'heureuse épouse que son cœur aura choisie.... En achevant ces mots, un torrent de larmes coule de ses yeux, mille soupirs se succedent; elle frémit de son désordre; elle fait de vains efforts pour le calmer, et sa douleur ne fait que s'accroître par de nouvelles réflexions.

Elle se rappelle les récits que lui a faits la comtesse, en lui apprenant à chanter la Romance du damoisel. Les couplets les plus mélancoliques et les plus tendres, ressemblent trop à ce qu'elle sent, pour ne pas reconnoître qu'elle aime.... Le

voile vient de tomber.... Mais le même trait de lumiere qui l'éclaire sur l'objet qu'elle chérit, lui montre l'espérance qui s'évanouit pour jamais. Jusqu'alors étrangere à toute idée de grandeur et d'ambition, elle s'étoit applaudie du sort qui l'avoit fait naître vassale des parens de Roger, et lui avoit ainsi donné la possibilité de le voir presque sans cesse; maintenant elle ne voit plus que la distance qui les sépare, et l'avenir ne lui promet plus que des regrets déchirans et funestes. Sa mémoire lui rappelle toute l'importance que la comtesse attache aux prérogatives de la naissance; il lui semble l'entendre nommer ses ayeux et les meres illustres des comtes de L... elle mesure l'intervalle qui se trouve entre eux et la triste fille de Robert; elle sent qu'il faut bannir tout espoir, qu'il faut cacher son trouble à tous les yeux, et sur-tout à ceux de Roger; elle en forme l'inébranlable résolution; mais l'idée de l'oublier, ou

celle de ne plus l'aimer, ne peut pas approcher de son cœur.

La malheureuse Elvige, après s'être mille fois répété qu'elle doit couvrir d'un voile impénétrable ses sentimens et sa douleur, essuie ses yeux, s'arrache à ses pénibles pensées, regarde, en soupirant douloureusement, le bosquet qui vient de lui prêter un asile, et se promet d'y revenir, toutes les fois qu'elle aura de nouvelles larmes à répandre.

Pendant qu'elle se désole, et ne peut se débarrasser du trait qui la déchire; pendant que Roger s'agite, s'interroge et s'irrite de ne pouvoir être sans cesse auprès d'elle; le comte et la comtesse, occupés de leur projet, font appeller leur fils, et lui annoncent qu'aussitôt que l'année sera révolue, il quittera la maison de ses peres, pour aller visiter les cours de l'Europe. On l'avertit qu'il doit redoubler de zele et de soin, pour se perfectionner dans tous ses exercices, afin de paroître avec

tous les avantages qui conviennent à son rang. Roger, sans oser réfléchir aux suites pénibles qu'aura, pour son cœur, l'avertissement qu'il vient de recevoir, garde un silence respectueux, et ses parens, accoutumés à son obéissance, n'en témoignent aucune surprise.

L'amitié de Roger pour Robert, les grandes qualités que l'on n'avoit pu s'empêcher de remarquer dans ce dernier, et le souvenir des services signalés de son pere, firent décider qu'il ne seroit point séparé du jeune comte; mais on sentit plus que jamais combien il étoit nécessaire de détruire jusqu'à l'ombre de l'égalité qui subsistoit encore entre eux. Robert est instruit du sort qui lui est destiné. Du ton le plus imposant et le plus grave, on lui rappelle le dévouement, le respect et la reconnoissance qu'il doit au sang de son seigneur. On l'avertit que les brillans exercices des chevaliers ne peuvent plus lui convenir, et que désormais il remplira

des fonctions plus modestes. On l'accoutume à porter les armes de Roger. Ses vêtemens sont changés, et dans les courses à cheval, il ne doit plus se placer à côté de son jeune seigneur; son devoir est de le suivre. Robert ne se trouve point humilié par ce nouvel emploi qui lui est toujours cher, et qu'il regarde comme sacré. Il se dit à lui-même: je saurai le devancer, lorsqu'il faudra parer les coups qu'on voudra lui porter. A cette généreuse pensée, ses regards s'élevent vers le ciel, et brillent d'une noble assurance.

Roger, sans attacher aucun prix à ces marques extérieures de sa supériorité, voit toujours dans Robert, son frere d'armes. Il se soumet aux ordres de son pere, sans opposer aucun obstacle au cérémonial qui l'afflige; mais toutes les fois qu'il n'est point à la vue du comte et de la comtesse, il s'arrête, il tend les bras à son ami, le force de se tenir à ses côtés, et c'est à Robert, le compagnon de son enfance,

et non pas au frere d'Elvige, que son noble cœur accorde ces preuves de l'amitié la plus délicate et la plus tendre.

Le projet d'aller visiter les plus riches et les plus brillantes contrées de l'Europe, n'auroit eu que des charmes pour lui, si son cœur avoit encore été libre; mais il ne put s'empêcher de frémir, en songeant que bientôt il faudroit s'éloigner de l'objet qu'il aimoit déjà si vivement. Les battemens redoublés de son cœur, ses soupirs, son désordre, sa douleur, tout lui fit reconnoître que les honneurs, les richesses, la gloire même, ne pouvoient lui suffire, et que ce ne sera jamais qu'auprès d'Elvige qu'il trouvera le bonheur.

Sans connoître, sans prévoir, sans desirer l'amour, il avoit suivi, sans les contraindre, tous les mouvemens de son ame. Il n'avoit jamais vu dans Elvige, qu'une fille charmante, dont le pere avoit sauvé la vie au sien. Elle étoit la sœur de ce même Robert qu'il aimoit si tendrement.

Depuis qu'il la voyoit, il n'avoit reçu d'elle que des marques d'empressement et de tendresse. Il croyoit n'avoir éprouvé pour elle que le sentiment de la reconnoissance; les mouvemens violens qui naissent de la contradiction, et les tourmens de la jalousie, lui étoient inconnus; tout le cours de sa vie s'étoit écoulé sans nuage; rien n'avoit pu l'avertir des dangers de l'amour, et ce n'étoit qu'après s'être laissé enlacer par tous ses nœuds, qu'il apprenoit à les connoître, et qu'il sentoit l'impossibilité de les rompre.

A peine eut-il lu dans son cœur, que les obstacles qui s'opposoient à son bonheur, se présenterent en foule à sa pensée. Il se rappelle, avec effroi, l'inflexible caractere de son pere et l'élévation de son rang. Les honneurs qui l'environnent, lui paroissent une chaîne horrible, dont il prévoit qu'il ne pourra jamais se dégager. Il se dit, il se répete mille fois, que tous les malheurs le menacent; mais l'i-

mage d'Elvige est trop profondément gravée dans son cœur, pour que rien puisse l'en effacer; plus de repos pour lui; son tourment est d'autant plus cruel, qu'il faut le cacher à tous les yeux, à ceux de Robert lui-même. Ce n'est pas qu'il redoute de le laisser pénétrer au fond de son ame innocente et pure; mais il lui paroît peu généreux de faire partager à son ami, des peines que rien ne peut adoucir. Il cherche la solitude, il parcourt les jardins, il s'enfonce dans l'épaisseur des bois; le souvenir d'Elvige l'y suit, et là, du moins, rien n'interrompt ses douloureuses rêveries.

Lorsqu'il rentre dans le château, lorsqu'il en traverse les salles, il voit, en frémissant, que l'exemple de ses peres, lui défend tout espoir. La vue de leurs trophées l'importune; les marques distinctives de ses meres, lui deviennent presque odieuses; jamais il ne voit Robert, sans envier son heureuse obscurité; mais plein de candeur, et brûlant d'amour, il ne

connoît même pas le nom de la séduction; il ignore l'art perfide de peindre le vice sous des couleurs aimables; il adore à la fois la beauté, l'innocence et la vertu d'Elvige; il sent qu'il lui doit le plus tendre et le plus profond respect; il se dit, surtout, que ce seroit l'insulter, que de lui laisser connoître un sentiment qu'il ne peut pas couronner par le don de sa main. Ces réflexions lui font prendre la plus ferme résolution de cacher ce qu'il souffre, et chaque jour accroît sa profonde tristesse. Heureusement elle n'est pas remarquée par le comte et la comtesse, uniquement attentifs à faire préparer les brillans équipages qu'ils lui destinent.

Roger, réfléchissant à tous les dangers que peut avoir pour lui la vue de celle qu'il aime, évite soigneusement sa présence; mais bientôt il tremble que ses fréquentes absences ne fassent naître des soupçons: il espere les écarter, en paroissant se livrer avec une extrême ardeur au

plaisir de la chasse. Lorsqu'il est dans les bois, attentif à fuir ses piqueurs, les lieux les plus écartés sont ceux qu'il préfere; il peut y répéter en liberté le nom d'Elvige, et toutes les fois que sa bouche le prononce, des larmes s'échappent de ses yeux.

Cependant, quelquefois il goûte une sorte de charme qui suspend sa douleur, lorsqu'il exerce sa force et son adresse, en attaquant les plus forts sangliers. Un jour, un de ces animaux, poursuivi par les chiens, arrive après mille détours, sous les bois élevés qui bordent la forêt du côté des jardins. Là, couvert d'écume, et les yeux étincelans de fureur, le sanglier fait tête aux chiens, en déchire plusieurs avec ses défenses, et leur oppose une résistance que leur nombre ne peut vaincre. Roger, que le bruit avertit, accourt sur ses traces, il l'apperçoit, et s'apprête à l'attaquer avec l'arme dont il se sert en pareille occasion. Tout à coup, l'animal parvient à se dé-

gager des chiens qui l'environnent, et s'élance contre lui. Roger, avec son courage et son adresse ordinaires, lui oppose le fer de sa pique, et lui porte un coup mortel qui le fait tomber presque sans mouvement à ses pieds; mais l'impulsion a été si violente, que le jeune comte est lui-même renversé sur le sable. Aussitôt un cri aigu se fait entendre. Roger se releve avec vîtesse, au son d'une voix qu'il n'a pu méconnoître: elle a paru sortir d'un bosquet voisin qui termine les jardins, et se rapproche de cette partie de la forêt. Il y vole. Quel est son effroi, lorsqu'il apperçoit Elvige sans mouvement?... Il se précipite vers elle, il la saisit entre ses bras, il cherche à la ranimer, et frémit de désespoir, en voyant ses soins long-temps inutiles. Seul en ce moment, il n'ose l'abandonner, pour aller demander du secours, et ses cris, étouffés par la douleur, ne peuvent se faire entendre. Des larmes brûlantes tombent en torrent de ses yeux,

le visage d'Elvige en est couvert; c'est seulement alors, qu'un léger mouvement annonce que bientôt elle reverra la lumiere. Sa bouche commence à respirer; ses paupieres s'entr'ouvrent; ses regards inquiets se promenent autour d'elle; ils peuvent déjà distinguer les objets qui l'environnent. Ah vous voilà! (s'écrie-t-elle, en reconnoissant Roger qui la soutient, et qu'elle serre involontairement contre elle.) N'êtes-vous point blessé? Par pitié, rassurez-moi... Après ces mots, elle reprend quelque calme, respire plus librement, on voit déjà son teint se ranimer, et Roger peut cesser de trembler pour ses jours. Mais, toujours troublé par cet accident dont il brûle de connoître la cause, il lui demande, avec instance, de lui faire connoître quel motif a pu la conduire dans ce bosquet éloigné. A cette question, Elvige sent accélérer les mouvemens de son cœur; un vif incarnat la colore; elle hésite quelques instans, et lui

répond enfin, que la voix des chiens s'étant fait entendre, pendant qu'elle se promenoit dans les jardins, le desir de voir la chasse, l'avoit attirée dans ce bosquet, et qu'elle n'avoit pu résister à sa frayeur, en le voyant tomber, après avoir frappé le sanglier. Oh ciel! (s'écrie-t-il, en jettant sur elle un regard qu'elle ne peut soutenir.) seroit-il possible que Roger vous fût cher?... Elvige baisse les yeux; sa rougeur redouble; ses levres s'embarrassent. Roger, revenant à lui-même, n'ose plus la regarder ni l'interroger: elle s'arrache enfin à ce pénible silence, et lui répond avec noblesse... La fille de Robert pourroit-elle jamais oublier l'exemple de son pere, et ne pas chérir ses maîtres?... Ses maîtres!.... répete Roger, en tressaillant. Oh souvenir affreux! Par pitié pour moi, ne prononcez plus ce mot qui me déchire. Est-il un trône sur lequel vous ne soyez digne de monter? Que n'ai-je un sceptre à vous offrir!

Dans cet instant les piqueurs accourent; ils voient le sanglier qui vient d'expirer. Epouvantés de trouver l'arme qui vient de le frapper, et de ne point appercevoir Roger, ils l'appellent à grands cris; le jeune comte les entend; il sent la nécessité de leur répondre, celle encore plus grande de les empêcher d'appercevoir Elvige; il leur répond, jette sur elle un dernier regard que suit un profond soupir; il s'élance du bosquet, vole au-devant d'eux, et les entraîne à sa suite.

Pendant qu'il s'éloigne, Elvige a repris quelque force; elle retourne au château, pensive et ne pouvant plus oublier tout ce qu'elle vient de voir et d'entendre. Roger l'aime, elle ne peut plus en douter... Elle peut encore moins se défendre du bonheur qui suit toujours une pareille assurance. Pendant un instant, les malheurs que lui prépare l'avenir, disparoissent à sa vue; mais ce calme séducteur fuit aussi rapidement que l'éclair. Déjà

la voix de la comtesse se fait entendre; elle l'appelle, il faut s'arracher aux sentimens qui l'occupent, pour aller respectueusement écouter ses ordres; elle presse sa marche, elle les reçoit; part, pour aller les remplir, et ses pensées, malgré elle, comparent cette humble servitude, aux vœux, qu'un moment auparavant, l'aimable Roger formoit, pour l'élever sur un trône.

Le jeune comte, après avoir rassuré ses piqueurs par sa présence, s'éloigne loin d'eux; il a besoin d'aller penser longuement et solitairement à tout ce qu'il vient de voir et d'entendre. Aucun mot ne peut échapper à son souvenir. Il se peint Elvige succombant à sa frayeur; il la voit revenant à la lumiere, porter sur lui sa vue inquiete; il lui semble encore qu'il écoute sa voix émue et tremblante; il se rappelle son propre trouble, ses réponses, ses vœux; il réfléchit qu'il n'a pu contenir son secret, et que l'aveu de sa ten-

dresse ne servira qu'à détruire le repos d'Elvige: c'est un crime dont il se désole, et quoique son cœur oppressé n'eût jamais plus vivement senti le besoin d'un ami qui pût partager ses peines, il se confirme dans la résolution de couvrir ses sentimens du voile le plus épais; mais c'est en vain qu'il se condamne au silence, rien n'échappe aux yeux de la tendre et véritable amitié.

Depuis long-temps, Robert remarquoit la sombre mélancolie de Roger. Plusieurs fois il l'avoit pressé de lui en apprendre la cause. Le desir de partager les peines de son ami, avoit seul excité ses questions; mais il ne s'étoit jamais permis de les rendre importunes ou trop pressantes. Cependant, s'appercevant que Roger redoubloit de soin, pour le fuir, il résolut de l'interroger, non sur le secret qu'il paroissoit vouloir lui cacher, mais sur la cause d'un éloignement dont son amitié s'alarmoit vivement.

Un jour, il voit Roger plus sombre que de coutume, diriger ses pas du côté de la forêt. Il l'observe, il le suit, il l'a bientôt rejoint; et, sans lui laisser le temps de revenir de sa surprise, il se précipite à ses genoux. Ne suis-je donc plus votre ami, lui dit-il? Vous me fuyez sans cesse; vous avez des peines, et je ne les partage pas! Gardez votre secret, je le respecte; mais rassurez mon amitié tremblante. A ces mots, Roger, ne pouvant résister à l'émotion qu'il éprouve, s'élance vers Robert, le releve, et le serre contre son cœur... Ah! mon ami, s'écrie-t-il, que tu connois peu l'importance de la question que tu me fais!... Mais je ne puis te refuser... Tu vas frémir. Ecoute mon funeste secret. J'aime... Et mon pere est inflexible, et mon pere ne prise que l'éclat de sa naissance.—Auriez-vous donc fait un choix que vous n'osez avouer?—Ah! jamais le ciel ne forma rien de plus parfait... Mais quelle est ma surprise? Eh quoi! toi-

même, tu me réduis à la nommer!... Les yeux d'un frere sont-ils donc aveugles ou injustes? Ta sœur... Ma sœur!... répete Robert avec consternation... Ses bras qui pressoient Roger, se desserrent; ses yeux se baissent vers la terre; il garde un morne silence. A cette vue, le désespoir altere les traits de Roger. Ah! c'en est trop, s'écrie-t-il, mon ami aussi m'abandonne... Ces mots sont prononcés d'un ton si déchirant, que Robert épouvanté et plus attendri encore, le reprend de nouveau dans ses bras. Quel peut donc être votre espoir? lui dit-il, quels projets formez-vous?—Mon espoir? Mes projets? Je n'ai pu que l'aimer.... Mon cœur étoit en proie à tous les feux, à tout le désordre de l'amour, avant que j'aie songé aux obstacles qui s'opposent à mes vœux. Je les vois tous aujourd'hui, je désespere de les vaincre, et je voudrois que ma mort... Mais, toi! oh toi, qui viens de lire dans mon cœur, toi! le seul qui me plains,

veille attentivement sur toutes mes actions, lis dans toutes mes pensées; souviens-toi que l'amour peut m'égarer; observe tous mes pas; modere mes transports; sois mon guide; mais sur-tout, ne cesse jamais d'être mon frere et mon ami. En achevant ces mots, il cache sa tête dans le sein de Robert, leurs bras s'entrelacent, leurs larmes s'unissent, et tous les deux, entraînés par le même sentiment, renouvellent le serment de s'aimer éternellement.

Un moment de silence succede à ce doux épanchement: il est interrompu par une foule de réflexions qu'ils se communiquent. Ils répetent, d'un commun accord, que ce funeste secret doit rester caché à tous les yeux. Bientôt, lui dit Robert, vous vous éloignerez de cette demeure; la dissipation des voyages adoucira votre douleur; mille objets nouveaux s'offriront à votre vue, et je me plais à espérer qu'ils pourront vous occuper assez,

pour effacer le souvenir de ma sœur. Sans doute, elle ignore vos sentimens pour elle? Cette question, si simple et si naturelle, fit tressaillir Roger. Mais avec sa franchise ordinaire, il peignit la rencontre du bosquet: les détails en étoient trop fortement imprimés dans sa mémoire et dans son cœur, pour en oublier un seul, et la délicatesse de Robert ne put rien trouver à blâmer. Je plains ma sœur, lui dit-il; je ne prévois que trop, qu'elle n'aura pu rester indifférente pour vous. Puisse-t-on hâter le moment de notre départ! Pendant l'absence, ma sœur sentira mieux l'impossibilité d'être heureuse; les efforts de sa raison lui rendront quelque calme. Je ne vous recommande pas de la fuir, jusqu'à l'instant qui vous éloignera d'elle. Vous êtes trop généreux, et vous me paroissez trop l'aimer, pour ne pas être attentif à respecter son repos. Roger promit d'observer tout ce que la délicatesse et la prudence peuvent exiger; mais il ne

fit point la vaine promesse de renoncer à ses pensées les plus cheres, il ne fit même pas celle de détourner ses regards, si quelque hazard heureux venoit offrir Elvige à sa vue.

Si la certitude du plus tendre retour suffisoit pour rendre heureux, Roger n'auroit eu besoin, pour l'être, que de lire dans le cœur d'Elvige; mais quelles larmes n'auroit-il pas versées, s'il avoit été le témoin des tourmens qu'elle éprouvoit? Pendant la durée des jours, ce n'étoit qu'avec les plus pénibles efforts, qu'elle pouvoit parvenir à contenir sa douleur; toutes ses pensées étoient désolantes; l'instant de bonheur qu'elle avoit goûté, en apprenant qu'elle étoit aimée, s'étoit évanoui comme l'ombre, et n'avoit été remplacé que par la vue des obstacles insurmontables qui devoient la séparer éternellement de Roger. Les peines qu'il devoit ressentir luimême, la tourmentoient encore plus que les siennes. Elle avoit un cœur trop tendre

et trop épris, pour croire que jamais il pût cesser de l'aimer: et quelquefois cependant, elle étoit assez généreuse, pour en former le souhait; vœu cruel, que mille sanglots suivoient toujours. La nuit, lorsque la fatigue et le sommeil venoient pendant quelques heures fermer ses paupieres, et suspendre ses maux, nulle pensée consolante ne s'offroit au moment de son réveil; et lorsque le jour renaissoit, il lui falloit réunir toutes ses forces, pour arrêter ses pleurs, et faire disparoître leur trace.

Pendant qu'elle sembloit ne plus exister que pour souffrir, le temps fixé pour le départ de Roger approchoit. Frémissant à la seule idée d'une séparation aussi cruelle, mais fidele à la promesse qu'il avoit faite à Robert, ou plutôt fidele à la promesse de respecter le repos d'Elvige, il avoit eu la force de la fuir; mais il aimoit et recherchoit tous les lieux qu'elle avoit paru préférer. Souvent il avoit ob-

servé qu'elle se plaisoit dans le jardin des fleurs, et sur-tout dans le bosquet qui le termine. Attentif à ne jamais l'y troubler, il n'y portoit ses pas, que lorsqu'elle s'en étoit éloignée. Le bonheur de la remplacer, étoit le seul qu'il pût encore goûter. Un jour qu'elle venoit de rentrer dans le château, il vole sous le cabinet de verdure; il regarde, en soupirant, ce même banc de gazon qu'elle occupoit un instant auparavant, et déjà il s'en approche avec ardeur, lorsque ses yeux vont se fixer sur un objet qu'elle seule peut y avoir oublié. Il le saisit avec transport; il le serre contre son cœur... Bientôt il reconnoît que c'est une boîte, semblable à celles qui renferment des portraits... Mais que peut-elle contenir? Sa curiosité n'a plus de bornes; il l'ouvre avec précipitation, et jette un cri de surprise, en reconnoissant ses propres traits.

C'étoit en effet son portrait, auquel la tendresse d'Elvige et son adresse naturelle

avoient su donner la ressemblance la plus parfaite. Parmi les meubles précieux qui paroient le château, on remarquoit quelques tableaux, auxquels leur perfection faisoit attacher le plus grand prix. On ignoroit quelle main habile avoit produit ces chefs-d'œuvres. Le plus parfait représentoit Achille, reconnu par Ulysse, à la cour de Lycomede. On y voyoit ce jeune héros, dont la tête étoit déjà parée d'un casque; sa main droite faisoit briller un glaive, et de la gauche il repoussoit dédaigneusement les ajustemens de femmes, que lui présentoient les filles du roi.

La figure noble d'Achille, son extrême beauté et l'ardeur guerriere dont ses yeux étincelloient, rappelloient trop bien Roger, pour que ce tableau ne fixât pas souvent toute l'attention d'Elvige. Il étoit placé dans un appartement retiré, que l'on visitoit rarement; et c'étoit là qu'elle cultivoit ordinairement le talent, dont la comtesse n'avoit pu lui donner qu'une

connoissance bien imparfaite. L'espérance de parvenir un jour à rendre les traits charmans de Roger, l'avoit guidée dans ses premiers essais. Sa main, accoutumée à rendre les nuances les plus délicates des fleurs, avoit facilement imité les traits qui s'offroient à sa vue; et dans peu de temps, des ressemblances exactes de la figure d'Achille, lui avoient persuadé qu'elle pourroit former d'autres traits bien plus chers à son cœur. Ceux de Roger étoient si vivement gravés dans son souvenir, que, pour les rendre, elle n'avoit pas besoin de sa présence; il n'auroit pu que lui causer du trouble, elle auroit même désespéré de le peindre aussi beau qu'il étoit; d'ailleurs, elle sentoit la nécessité de cacher ce secret à tous les habitans du château, et sur-tout à Roger. Mille fois elle avoit recommencé son ouvrage, et mille fois elle avoit désespéré d'approcher de son modele. Sans cesse un nouvel essai, succédant au premier, prenoit

plus de ressemblance et de charmes ; et celui qu'elle venoit de laisser sur le banc de gazon, étoit le plus parfait de tous; mais il étoit aussi le seul qu'elle eût conservé.

Pendant que Roger le regarde avec étonnement, pendant qu'il le couvre de baisers, et pense, avec un bonheur inexprimable, qu'Elvige auroit pris moins de soin pour cacher un pareil talent, s'il ne renfermoit pas le secret de son cœur, elle rentre dans son appartement; et là, certaine qu'aucun regard importun ne l'observe, elle veut revoir encore son ouvrage favori. Oh peine affreuse! Il est égaré... Où peut-il être?... Elle ne reste pas longtemps incertaine; elle vient de le contempler dans le bosquet; elle en soupire encore: c'est là sûrement, qu'elle pourra le retrouver; elle y précipite ses pas; elle arrive, et voit Roger, qui, après l'avoir pressé contre ses levres, le cache dans son sein... Rendez-le moi, s'écrie-t-elle,

en tendant vers lui des bras supplians. A ce cri, à cette vue, Roger ne peut contenir ses transports. Il tombe à ses genoux, saisit une de ses mains, et la porte contre son cœur. Le sentez-vous battre pour vous? lui dit-il; il ne cessera plus de vous aimer... Elvige interdite n'a plus de force que pour sentir. Elle n'ose ni le repousser, ni l'entendre; elle veut le relever, et l'effort que fait son foible bras ne peut suffire. En vain elle redemande le portrait. Avant de le rendre, Roger a besoin de multiplier ses questions; mais tandis que son cœur brûlant cherche des expressions, et n'en peut trouver aucune qui lui suffise, un cri d'Elvige le force à relever la tête, et sa confusion devient extrême, en appercevant sa mere qui dans ce moment vient d'arriver sur le devant du bosquet, et reste immobile de surprise, en le voyant aux genoux de la fille de Robert. Le jeune comte se releve, et d'un air consterné vient supplier sa mere de l'entendre. Un re-

gard, mêlé de colere et de dédain, précede la réponse qu'il reçoit. Ce sera devant votre pere, lui dit-elle, que vous expliquerez votre conduite. Je ne partagerai point votre faute, en lui laissant ignorer que vous oubliez vos devoirs et votre naissance, jusqu'au point de vous prosterner aux genoux de l'une de ses vassales. En vain Roger redouble ses instances, répete qu'il est seul coupable, et s'attache aux pas de sa mere, elle s'obstine à garder le silence. Dans l'instant où ils rentrent dans le château, le comte qui vient à leur rencontre, effraie tellement son fils par sa présence, que, sans dire un seul mot, il court à son appartement, réfléchir aux moyens qu'il pourra prendre pour justifier Elvige, et détourner de dessus elle la colere de son pere.

La vive émotion qui paroît dans tous les traits de la comtesse, force bientôt le comte à l'interroger. Il a remarqué l'éloignement précipité de Roger: l'embarras

que causent ses questions, les lui fait redoubler. Il veut être éclairci. La comtesse commence à regretter de n'avoir pas écouté ce qu'auroit pu lui dire un fils qu'elle aime si tendrement. Elle redoute pour lui la colere de son pere; mais le souvenir de sa naissance, en venant se mêler à ses craintes, lui fait sentir qu'il faut enlever à Roger tout espoir, que jamais rien puisse favoriser la passion qu'elle lui soupçonne, et qui n'est à ses yeux qu'un coupable avilissement. Cette derniere pensée la détermine à ne rien cacher de la scene dont elle vient d'être le témoin. Le comte, en rougissant de colere et de la honte dont il croit déjà que son fils est couvert, s'écrie qu'à l'instant même il veut le confondre et l'éloigner de sa présence. A cette menace de l'éloigner, la comtesse, rendue à toute la tendresse d'une mere, ne songe plus qu'à modérer son ressentiment. Gardez-vous bien, lui dit-elle, de le priver de votre exemple:

c'est en lui rappellant ses ayeux, c'est en lui parlant de l'élévation de sa naissance, que bientôt il rougira de sa foiblesse. Séparons-le d'Elvige; il nous sera facile de la soustraire à sa vue. Qu'il reçoive de vous la défense absolue de chercher à se trouver auprès d'elle, soyez certain que vous le forcerez de respecter cet ordre, lorsque vous lui déclarerez que s'il ose l'enfreindre, ce sera sur elle que tombera notre vengeance. Son amitié pour Robert doit aussi nous être suspecte, nous pourrons les surveiller; et lorsque nous le croirons nécessaire, notre autorité saura les séparer. Bientôt Roger commencera ses voyages; l'éclat des cours qu'il ira visiter, lui rappellera son illustre origine; et lorsqu'il reviendra près de nous, l'humble fille de Robert ne sera plus un objet dangereux pour lui.

Ces conseils sont approuvés par le comte. Il fait ordonner à son fils de paroître. Roger connoît l'inflexible carac-

tere de son pere; il sent que le moindre retard le rendra plus criminel à ses yeux, et fera naître un surcroît de haine pour Elvige. Cet intérêt si cher et si puissant le détermine; il obéit et vient se présenter, après s'être juré à lui-même qu'il se soumettra, sans murmure, à tout ce qui ne lui commandera pas d'oublier, ou de ne plus aimer Elvige.

Remerciez, dit le comte, en le voyant paroître, la confiance indulgente de votre mere; elle m'assure que vous rougissez déjà de votre humiliante erreur, et que vous serez fidele à suivre ses ordres et les miens. Parcourez les salles de ce château, tout vous y rappellera la grandeur de vos peres; ne soyez plus forcé de rougir en leur présence, et ne vous séparez pas de leur gloire, en vous abandonnant à des sentimens indignes de vous. Votre âge et votre inexpérience vous servent d'excuse; nous voulons bien oublier l'affront que vous nous avez fait; mais souvenez-

vous que si vous tentez le moindre effort pour revoir l'objet d'un goût qui nous outrage, nous n'écouterons plus que notre juste vengeance contre une vassale ingrate qui n'a, sans doute, que trop favorisé votre foiblesse. Reprenez vos exercices ordinaires; le moment de votre départ approche; bientôt vous irez porter vos premiers hommages aux pieds de votre roi; j'ai obtenu pour vous la permission de paroître à sa cour; il daignera vous recevoir d'une maniere honorable; redoublez de soins et d'efforts, pour qu'il vous trouve digne de ses bontés, et ne songez plus qu'à la gloire que vous avez besoin d'acquérir pour égaler vos ayeux.

Roger se retire respectueusement; la menace que son pere a fait entendre contre Elvige, le contraint à se taire; il s'éloigne, et voudroit trouver quelque lieu solitaire, où il pût librement se livrer à sa douleur. Cependant, il éprouve un peu de calme, en se rappellant que le nom

de Robert n'a point été prononcé. Il ose espérer que les soupçons respecteront le frere d'Elvige, et qu'il pourra le revoir. Il voudroit à l'instant même voler auprès de lui; les larmes qu'il répandroit dans son sein, lui paroîtroient moins pénibles; mais trop inquiet pour s'abandonner à cet empressement, il affecte pendant quelque temps de promener indifféremment ses pas. Il observe tous les regards. Il desire qu'un heureux hazard puisse offrir à ses yeux l'ami que son cœur appelle, et quelques heures s'écoulent pendant qu'il balance entre la crainte et le besoin de le revoir.

Le calme qu'il voit regner dans le château, ranime peu à peu sa confiance. Il dirige sa marche du côté des jardins; il les traverse avec lenteur; ce n'est qu'en s'approchant de la forêt qu'il apperçoit Robert, qui, pendant une partie du jour, s'étoit écarté dans les bois, et qui n'avoit aucune connoissance des malheurs qui

menaçoient sa sœur et son ami. Du moment qu'ils se voient, ils précipitent également leur marche, ils se joignent; les yeux de Roger, obscurcis par des larmes, font connoître à Robert qu'il est en proie à la plus profonde douleur. Il l'interroge avec ardeur; et le jeune comte n'omet aucun détail des évenemens qui l'accablent.

Robert consterné par ce récit, prévoit tous les malheurs; mais les charmes de l'amitié ont le pouvoir de suspendre un instant leurs peines. Bientôt des soupirs longs et plaintifs s'échappent du sein de Roger; un torrent de larmes coule de ses yeux; le poids qui l'oppresse en est un peu soulagé; mais rien ne peut ranimer l'espérance éteinte au fond de son cœur; il retombe promptement dans le plus cruel état. Robert fait de nouveaux efforts, pour l'arracher à cette sombre tristesse. Attendez tout de l'avenir, lui dit-il, le jour de votre départ approche; dans peu

de temps vous pourrez vous éloigner de ces lieux où votre douleur ne pourroit que s'accroître. Cette idée d'un prochain départ ne fait qu'exciter plus vivement le désespoir de Roger. Eh quoi! s'écrie-t-il, vous espérez que j'abandonnerai Elvige? moi! la cause de son malheur!... Que pouvez-vous pour elle? lui répond Robert. Voulez-vous augmenter la rigueur de sa captivité, par le refus d'obéir aux ordres de votre pere? Soyez plus généreux; c'est son frere, c'est votre ami qui vous en conjure. Ne faites point ajouter à la haine qu'elle inspire; partez sans résistance; fuyez-la; puissiez-vous l'oublier, et puisse-t-elle aussi vous oublier.

Il n'a jamais aimé sincerement celui qui croit que l'amour pourra s'éteindre. Les vœux de Robert ne font qu'irriter Roger... Tu viens de parler de l'avenir, lui dit-il, eh bien! c'est à lui seul que je confie le soin de mon bonheur. Mon pere

se flatte que l'éclat des cours que j'irai parcourir, ou la beauté des objets qui s'offriront à ma vue, pourront changer les sentimens de mon cœur: qu'il s'appuie sur ce frivole espoir; je n'essaierai pas de le détromper; ce temps sur lequel il compte, lui fera connoître si l'amant d'Elvige est capable de changer: il ne pourra du moins exiger qu'une autre qu'elle, reçoive de moi des sermens qui seroient aussi perfides qu'ils me seroient odieux. Je jure de mourir, avant de trahir la foi que je lui consacre en ce moment.

La voix de Roger s'anime pendant qu'il profere ces mots. Il lui semble que son bonheur est attaché à sa constance; il sent que rien ne pourra la vaincre, et cette assurance lui donne plus de force pour soutenir son malheur. Oui, mon ami, dit-il à Robert, je te promets d'obéir; je saurai me contraindre et me taire; mais toi seul désormais tu liras dans mes pensées. Mon pere ne verra plus couler mes larmes,

il n'entendra plus mes sanglots, je ne lui demanderai plus mon bonheur.

Ces résolutions que Robert n'osa combattre dans le premier moment, servirent à rendre Roger plus docile aux conseils de l'amitié. Il promit l'obéissance la plus prompte aux ordres de son pere, et jura de faire tous les sacrifices qui pourroient assurer le repos d'Elvige. L'espérance, dont les promesses incertaines ont toujours le pouvoir d'adoucir les malheurs présens, rendit à Roger plus de résignation et de calme.

Lorsqu'il reparut en présence du comte, rien ne fit remarquer sa douleur; mais toute sa prudence et ses forces furent prêtes à l'abandonner, lorsque pour la premiere fois, depuis la surprise du bosquet, il revit sa mere: elle n'étoit plus accompagnée par Elvige... A cette vue, son cœur fut horriblement déchiré. Il parvint cependant à retenir ses cris de désespoir. Le comte et la comtesse, satisfaits

de son silence et de sa soumission respectueuse, espérerent tout de l'absence et du temps. Ils reprirent pour lui leur tendresse ordinaire, et l'espece d'indifférence avec laquelle ils éviterent de parler de Robert, acheva de dissiper l'inquiétude qui tourmentoit encore les deux amis.

Pendant que Roger se désoloit de l'absence d'Elvige, s'inquiétoit sur le sort qu'elle éprouvoit, ne se permettoit aucune question, et sur-tout évitoit de prononcer son nom, elle étoit livrée à l'oubli le plus profond ; le comte avoit dédaigné de l'interroger ; et la comtesse avoit cru plus imposant et plus sûr de l'abandonner à toutes les inquiétudes qu'elle devoit éprouver. On lui avoit fait donner l'ordre le plus sévere de ne plus quitter son appartement, et l'on étoit certain qu'elle obéiroit, sans jamais faire entendre ses plaintes. Elle ne regrettoit pas, en effet, d'y rester, sans avoir aucun témoin de ses larmes. Confuse de la scene du bosquet,

mais se reposant sur son innocence, et n'osant arrêter ses pensées sur la certitude d'être aimée, elle se bornoit à faire des vœux pour le bonheur de Roger. Après plusieurs jours d'intervalle, s'appercevant que rien ne venoit interrompre la solitude de sa prison, elle avoit repris ses occupations ordinaires; elle n'avoit pu se défendre d'un léger mouvement de joie, en se rappellant que le portrait qu'elle avoit fait, n'avoit point été remarqué par la comtesse, et que Roger l'avoit renfermé dans son sein: elle ne douta point du soin avec lequel il conserveroit ce secret: cependant elle fut long-temps avant de croire qu'elle pourroit de nouveau former les traits qui lui étoient les plus chers; elle reprit ses pinceaux; mais ils ne produisirent d'abord que des fleurs, et ce ne fut qu'après mille craintes et mille combats, que sa main tremblante renouvella des essais, que chaque jour elle recommençoit, et que chaque soir elle détruisoit.

Cependant, le temps fuyoit rapidement; Le moment du départ de Roger approchoit. On avoit préparé les équipages qui devoient servir à le faire paroître avec éclat. Il n'attendoit plus que les ordres de son pere, et depuis le moment fatal qui causoit son tourment, aucun hazard heureux n'avoit offert Elvige à sa vue. La pensée de s'éloigner d'elle, sans l'assurer auparavant de sa tendresse et de sa constance, faisoit naître son désespoir; il s'en occupoit sans cesse; et toutes les ressources de son imagination cherchoient comment il pourroit vaincre, ne fût-ce que pour un seul instant, les obstacles qui le séparoient d'elle. Forcé de reconnoître l'impossibilité d'y parvenir, s'il n'obtenoit pas quelque secours, il porta ses regards sur tout ce qui l'environnoit.

Le comte avoit déjà désigné les personnes qui devoient accompagner son fils; et Roger avoit vu avec bonheur placer à leur tête, celui des écuyers de son pere

qui avoit formé Robert et lui dans les exercices du cheval. Cet homme heureux et fier d'avoir eu de pareils éleves, les aimoit comme s'ils avoient été ses fils, et saisissoit tous les moyens qu'il pouvoit rencontrer, pour prouver à son jeune seigneur combien il lui étoit tendrement et respectueusement dévoué. Roger n'avoit pu s'empêcher de remarquer son vif empressement, et souvent il lui en avoit témoigné sa reconnoissance. Pressé par la crainte de son prochain départ, et par le besoin impérieux de voir Elvige, il résolut d'interroger cet écuyer et de sonder ses dispositions à le servir. Un jour qu'il le trouve sans témoins, il l'appelle, lui tend la main, le regarde avec attendrissement, et lui demande avec tout l'abandon de la confiance, s'il peut compter sur son zele, sa discrétion et sa foi. Mon cher Rainulfe, lui dit-il, je veux vous confier le secret auquel le bonheur de ma vie est attaché; serez-vous fidele à le garder, et

voulez-vous me servir? A cette question, Rainulfe se jette à ses genoux et lui jure qu'il pourra toujours disposer de sa vie. Roger croit trop à la sainteté du serment, pour conserver le moindre doute; il ne balance plus; il lui découvre sa passion pour Elvige; il lui peint les dédains, la colere de son pere, la douleur qui le consume lui-même, en songeant que son départ approche; et l'extrême besoin qu'il a de revoir encore un seul instant celle qui lui est chere.

Rainulfe avoit aimé; il ne cessoit pas de regretter et de pleurer une compagne charmante qui, pendant long-temps, l'avoit rendu le plus heureux des époux. Il ne put écouter son jeune seigneur, sans prendre un vif intérêt à des sentimens dont lui-même avoit autrefois connu toute la violence. Je suis à vous, lui dit-il, je ne me crois pas le droit de juger entre vous et votre pere; mais dût sa vengeance retomber sur ma tête, vous n'aurez point à

vous repentir de la marque de confiance que vous venez de me donner. Je vais chercher tous les moyens possibles de vous servir ; et si mes efforts rencontrent des obstacles insurmontables, vous serez du moins forcé de rendre justice à mon dévouement et à mon zele. Ces promesses, dont Roger se garda bien de douter, firent briller l'espérance à ses yeux, et son cœur éprouva quelque calme.

L'emploi qu'occupoit Rainulfe dans la maison du comte, lui donnoit le commandement des écuries, et l'inspection générale des équipages. Les plus magnifiques étoient soigneusement conservés dans une galerie qui venoit à la suite des appartemens de la comtesse, et l'asile habité par Elvige, touchoit à cette galerie dont Rainulfe avoit la garde, ainsi que de la tour qui terminoit cette partie du château. C'étoit par cette même tour qu'il falloit passer, pour arriver aux haras du comte, situés hors de l'enceinte du château, et

dans lesquels Rainulfe habitoit, et donnoit seul des ordres. Animé par le desir de satisfaire les vœux de son jeune seigneur, il lui fit connoître qu'une des portes de la galerie des armes, et dont on ne faisoit presque jamais usage, conduisoit aux logemens occupés par les femmes de la comtesse.

Au premier instant de cette découverte, Roger éprouva des transports de joie; mais trop tendre et trop délicat, pour cesser d'être respectueux et timide, il craignit de surprendre et d'effrayer Elvige; il crut indispensable qu'elle consentît à cette entrevue, avant qu'il osât se présenter devant elle. Rainulfe connoissoit celle des femmes qui la servoit. Il ne désespéra point de la persuader; il promit de lui parler. La délicatesse et le cœur de Roger l'avertirent alors également qu'il devoit consulter son ami. Ce devoir lui parut sacré; il lui sembla même qu'en prenant un pareil témoin de ses sermens, Elvige

ne pourroit point les rejetter, et leur accorderoit plus de confiance. Rempli de cette pensée, il différa de donner une décision à Rainulfe, et se pressa de rejoindre Robert.

Lorsque les deux amis se rencontrerent, l'espérance animoit la figure de Roger; ses yeux exprimoient la joie la plus vive. Mon ami, s'écrie-t-il, en pressant Robert entre ses bras, n'essaie plus de combattre ma résolution, tu me causerois de nouvelles douleurs, et tu ne pourrois pas la vaincre. J'adore Elvige, et mon cœur ne changera jamais. Je ne me livre point à l'espoir du bonheur; je sais trop que mon pere ne cédera point au plus ardent de mes vœux; mais il ne pourra me commander d'être perfide et parjure; et j'ai pris le ciel et toi pour témoins, que jamais une autre qu'Elvige n'obtiendra ma tendresse et ma foi. Ce serment m'a donné le droit de répandre mes larmes dans ton sein, et tu me dois les sentimens

d'un frere. Sois mon consolateur et mon guide; mais prouve-moi que tu m'aimes, en cessant d'opposer à mon amour ta généreuse, mais inutile résistance. Notre départ approche; et je sens qu'un affreux désespoir, suivant tous mes pas, terminera ma vie, si je suis forcé de quitter ces lieux, sans revoir Elvige, et sans lui jurer que je ne cesserai jamais de l'aimer... Tu frémis... Rassure-toi. Le fidele Rainulfe connoît mon secret; il m'a promis de le cacher et de me servir. Tu sais qu'il nous aime tendrement; il a trouvé les moyens de me faire parvenir à la retraite de ta sœur; consens à m'accompagner auprès d'elle; ta présence est nécessaire pour la rassurer; et moi-même je sentirai mes sermens me devenir plus sacrés et plus chers, en les prononçant devant toi.

L'âge presque toujours imprudent de Robert, l'amitié tendre qui l'unit au jeune comte, l'inutilité des soins qu'il n'a jamais cessé de prendre, pour arracher de son

cœur cette funeste passion, la crainte de son désespoir et la persuasion où il est, que sa présence rendra cette entrevue moins dangereuse, tout entraîne Robert; il consent à suivre Roger, et remet le soin de combattre sa passion jusqu'à l'instant où l'absence et le temps auront déjà produit quelque effet sur lui.

Roger, fier de cet appui, retourne auprès de Rainulfe, pour lui apprendre avec transport, que Robert l'accompagnera chez sa sœur, et l'engage à parler, dès ce même jour, à la personne qui sert Elvige.

Rainulfe parvint facilement à lui persuader qu'elle devoit s'acquérir des droits éternels sur la reconnoissance du fils de son maître, en favorisant une entrevue que sembloit autoriser la présence de Robert, et qui ne devoit jamais se renouveller. Il apprit d'elle qu'Elvige passoit une partie des nuits à s'occuper de ses dessins; elle fit observer que le moment le plus favorable, seroit celui où le sommeil ferme-

roit tous les yeux. Elle promit de veiller et d'avertir Elvige à l'instant où les moyens de parvenir auprès d'elle seroient possibles. Rainulfe la prévint que le soir même les deux amis entreroient par la porte de la galerie. Il lui recommanda d'être attentive au plus léger bruit, et la quitta pour aller rendre compte à Roger, du succès de sa démarche.

Transporté par l'espérance de revoir celle qu'il aime, Roger ne croit plus au malheur. Il vole auprès de Robert, lui redit tout ce qu'a préparé Rainulfe, et s'étonne qu'un frere puisse apprendre avec un calme mêlé d'effroi, que bientôt il reverra la sœur la plus chere; tous ses vœux appellent la fin du jour, et pendant le reste de sa durée, les seuls mots qu'il peut proférer, répetent à son ami: je l'adorerai toujours.

Combien cette journée parut longue à l'impatient Roger! La nuit vint enfin couvrir le château de ses voiles. Une épaisse

obscurité sembla vouloir favoriser son projet. Déjà tout paroissoit dormir dans le château, lorsque les deux amis arriverent à la tour; ils traverserent rapidement la galerie des armes; la derniere porte s'ouvrit avec quelque bruit. Aussitôt, la femme qui sert Elvige, vient à leur rencontre, et leur annonce qu'elle va la prévenir. Elle entre, et lui cause autant de frayeur que de surprise. Quel motif, lui dit-elle, peut vous faire entrer à cette heure? Cette femme lui répond que son frere et son jeune maître demandent à lui parler un seul instant. Mon frere!.. L'impatient Roger, sans lui laisser le temps d'exprimer son étonnement et ses craintes, s'élance: il est à ses pieds, et Robert le suit... La présence d'un frere rassure Elvige, et son cœur ne peut plus se défendre d'éprouver du bonheur, en revoyant deux êtres aussi chers. Sans force, pour interrompre Roger, elle ne lui répond qu'en formant des vœux. C'est en vain que

Robert veut se livrer à sa tendresse fraternelle, il n'en peut faire entendre les expressions, qu'après que son ami a mille fois répété qu'il ne cessera jamais d'adorer Elvige, et que la mort seule pourra le séparer d'elle. Lorsqu'enfin Roger put contenir les sentimens de son cœur, il annonça son prochain départ, peignit son inaltérable constance, s'éleva contre les vaines espérances de son pere, et s'appuya sur la confiance qu'il osoit avoir dans l'avenir. Il demanda l'assurance, que le temps, l'absence, les prieres ou les menaces de son pere, ne changeroient rien aux sentimens d'Elvige. Elle promit que le bonheur de Roger seroit le continuel objet de ses vœux.... Pendant qu'entraînés par tout ce qu'ils éprouvent, ils n'ont plus de pensées pour le reste de l'univers, le malheur s'apprêtoit à les frapper de ses coups les plus cruels.

Le bruit qu'ils n'avoient pu éviter, en ouvrant la porte de la galerie, s'étoit fait

entendre. Celle des femmes de la comtesse, qu'elle traite avec le plus de faveur, s'effraie de ce mouvement extraordinaire dont elle ne peut pénétrer la cause. Bientôt elle entend parler à voix basse, et d'une maniere animée; sa terreur augmente à chaque instant; elle s'élance de son lit; s'habille à la hâte, et fuit dans l'appartement de la comtesse. Elle y trouve le comte qui veille encore; il l'interroge vivement sur la cause de son trouble; les réponses lui donnent des soupçons. Il saisit un flambeau; marche précipitamment à l'appartement d'Elvige; il entre... A sa vue, Robert consterné demeure immobile. Elvige leve ses mains vers le ciel, en poussant un cri douloureux; et Roger, n'écoutant plus que son désespoir, s'avance au-devant de son pere, pour se livrer seul aux premiers mouvemens de sa colere. Le comte regarde un instant ses victimes. Insolent! s'écrie-t-il, en s'adressant à Robert, voilà comment tu reconnois mes

bontés! Je saurai te punir. Sors à l'instant de ma présence... Et toi! que je suis honteux d'avoir pour fils, je saurai te soustraire à l'infamie dont tu prétends te couvrir... Après ces mots, il garde un morne silence. Roger n'ose l'interrompre, et ne cherche même pas à le fléchir; il prévoit trop bien que ses larmes ne serviront qu'à l'irriter. Le comte, après avoir lancé sur Elvige un regard où la fureur et le mépris viennent se peindre, l'abandonne, et commande à son fils de le suivre dans l'appartement de la comtesse. Pendant qu'il l'entraîne à sa suite, Robert a pu fuir par la galerie des armes, sans rencontrer aucun obstacle, et la malheureuse Elvige reste seule, accablée de désespoir.

Bientôt le comte, cherchant à déterminer le parti qu'il prendra, trouve que la présence de Roger l'importune et le gêne. Eloignez-vous, lui dit-il, je ne puis vous voir sans rougir; allez attendre loin de moi que je vous donne mes ordres. Roger obéit et se retire.

Dès qu'il est éloigné, le comte et la comtesse se consultent mutuellement. La femme qui vient de leur donner une si grande preuve de son zele, ne peut leur être suspecte; ils parlent hautement devant elle; ils décident que l'ingrat Robert sera renfermé dans un château fort; qu'Elvige sera gardée dans une des tours, et que les voyages de Roger seront différés jusqu'au moment, où rougissant de sa faute, il implorera le pardon de son pere, et prendra l'engagement solemnel d'oublier Elvige.

L'amabilité, la douceur et la bonté de Roger, lui avoient acquis tous les cœurs. Il étoit adoré par tout ce qui vivoit autour de lui. La même femme de la comtesse, qui avoit fait découvrir son entrevue avec Elvige, avoit soigné son enfance. Elle ne put demeurer insensible aux malheurs qu'elle venoit de lui causer involontairement par sa frayeur. Elle sentit qu'elle ne pouvoit plus les empêcher; mais elle

voulut du moins lui prouver ses sinceres regrets et son zele, en lui faisant connoître les résolutions qui venoient d'être prises; elle espéra même adoucir un peu sa douleur, en lui promettant de veiller toujours sur Elvige, et de lui donner tous les soins qui pourront dépendre d'elle. Remplie de ce projet, elle parvient à s'éloigner; elle rejoint Roger, et l'instruit de tout ce qu'elle vient d'entendre.

Les dangers qui menacent Robert, rendent à Roger toute son activité; les momens sont trop précieux, pour les passer à délibérer; il faut le sauver; cette volonté est la seule qui l'occupe. Heureusement, la nuit déjà avancée n'avoit point permis au comte de donner ses ordres: c'étoit seulement le lendemain qu'il devoit les faire connoître. Roger vole chercher son ami. Fuyons, lui dit-il, pendant qu'il en est encore temps. Demain l'on doit te saisir, pour t'enfermer dans l'un des châteaux forts de mon pere; nous n'avons

pas un seul moment à perdre... Ce danger pressant arrache Robert à la consternation dans laquelle il étoit resté plongé, depuis la scene humiliante et terrible dont il avoit été le témoin... Oui, lui dit-il, je vais fuir pour jamais des lieux où je ne suis plus qu'un objet de haine et de mépris. Mais vous! vous que j'aime d'une amitié si tendre, et dont je plains si sincerement la douleur, n'oubliez jamais les sacrifices que vous devez à vos devoirs et au repos de ma sœur. J'implore votre pitié pour elle; ce ne sera que par votre obéissance aux ordres de votre pere, que vous pourrez nous prouver que nous vous sommes toujours chers. Adieu... Puissiez-vous retrouver le bonheur et le repos!... Eh quoi! s'écrie Roger, mon ami me croiroit-il assez lâche pour l'abandonner, lorsque moi seul j'ai causé son malheur! N'espere point te dérober à ma tendresse; rien ne m'empêchera de te suivre, et je ne reverrai ces funestes lieux, qu'à l'ins-

tant où mon pere, après avoir appris que je suis seul coupable, sera devenu juste envers toi; ce ne sera que loin de lui, que j'aurai le pouvoir de me faire entendre, et de lui persuader que son fils a le droit de lui demander le bonheur. Robert redouble ses efforts, pour changer cette résolution: ils sont tous inutiles. Roger lui répete mille fois le serment de le suivre; et, ne pouvant le persuader, il est prêt à s'élancer du côté de la forêt, pour en franchir les murs, lorsque Rainulfe accourt à leur voix. Il apprend le dessein de Roger; lui-même désespere d'échapper aux recherches du comte; il redoute sa vengeance, et s'apprête à fuir. Cependant, il se joint à Robert, pour presser Roger de rester. L'un et l'autre tombent à ses genoux; il ne leur répond que par un cri de désespoir, et fuit avec précipitation du côté de la forêt. Eh bien, je vous obéis! s'écrie vivement Rainulfe; laissez-moi du moins vous être utile. A

ces mots, Roger revient le serrer dans ses bras, et le conjure de ne pas perdre un seul instant. Rainulfe les conduit à la porte des haras; ils la franchissent et se rendent à sa demeure, où sont confiés à sa garde les équipages et les armures qui ne sont point réservés pour les jours d'apparat. Hâtez-vous, leur dit-il, de prendre les armures qui pourront vous convenir, pendant que j'irai préparer des chevaux. Roger, après quelques réflexions, préfere celles que portent ordinairement les aspirans à l'Ordre de chevalerie. Au même instant, Robert s'approche de celles qui servent aux écuyers: c'est en cette qualité, qu'il veut suivre le fils de son seigneur. Que faites-vous? s'écrie vivement Roger; j'ai besoin d'un frere et d'un compagnon d'armes, Robert refusera-t-il d'accepter ces titres? Qu'il sache que le choix qu'il va faire, décidera le mien. Robert hésite encore, lorsque tout à coup son ami rejette les armes qu'il a d'abord saisies.

A cette vue, Robert lui cede, et vient prendre une armure absolument semblable à la sienne.

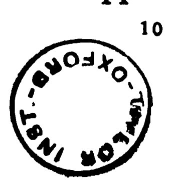
Bientôt Rainulfe leur amene des chevaux. Partez sans différer, leur dit-il; suivez les murs du parc; à son extrémité vous trouverez des bois qui vous cacheront à tous les yeux; j'irai vous y rejoindre; attendez-moi sans crainte; j'ai besoin de quelques momens, pendant lesquels j'espere vous être utile... Il les quitte, sans attendre leur réponse, et les deux amis suivent la marche qu'il vient de leur indiquer.

Pendant qu'ils s'éloignent, Rainulfe revient au château. Il ne remarque aucun mouvement qui puisse l'inquiéter. Il dirige ses pas du côté de la galerie des armes; et quelques courses, faites avec autant de promptitude que de silence, lui donnent la facilité de transporter aux haras quelques-uns des équipages préparés pour Roger. Il les place sur un fort cheval

qu'il conduit en lesse, et bientôt il a rejoint les deux amis.

Quelques heures d'une course rapide, suffisent pour leur ôter enticrement la crainte qu'on puisse les atteindre. Un nouveau bois, dont Rainulfe connoît les détours, devient un asile assuré dans lequel ils s'enfoncent; et lorsqu'ils l'ont traversé, ils ont déjà dépassé les limites des terres qui sont sous la domination du comte. Non loin de là, ils découvrent une habitation, occupée par un parent de Rainulfe, et c'est là, que, d'après ses conseils, ils vont s'arrêter, pour laisser reposer leurs chevaux, et sur-tout pour songer au parti qu'ils prendront.

Pendant que Roger s'éloigne du château de ses peres, les premiers rayons du jour ont remplacé la nuit, et déjà le comte, que n'a pu calmer un sommeil souvent troublé par son indignation, s'apprête à punir les outrages qui causent sa colere. Quatre hommes d'armes sont appellés, et



reçoivent l'ordre de se saisir de Robert; mais on le cherche vainement. On espere qu'il sera près de Roger. L'étonnement redouble, en reconnoissant qu'ils ont disparu l'un et l'autre. On parcourt les jardins, la forêt; on les appelle à grands cris; l'écho seul répond. On revient au château; l'alarme s'y répand; on s'interroge, et personne ne peut éclaircir les soupçons qui commencent à naître. On évite la présence du comte; on la redoute. Impatient de la lenteur avec laquelle on exécute ses ordres, il vient demander la cause de ces retards: il apperçoit la consternation générale; il veut être instruit. Enfin il apprend l'inutilité des recherches; il veut les renouveller lui-même, et bientôt il ne peut plus douter de la fuite de son fils et de celle de Robert. Sa colere alors devient d'autant plus ardente, que le temps commence à s'écouler. Il veut les poursuivre; mais de quel côté diriger ses pas? On ne répond à ses ques-

tions que par des incertitudes qui redoublent son embarras. Il sent la nécessité d'attendre que les remords ou les besoins ramenent son fils à ses pieds. Il espere qu'il sera repoussé de tous les lieux où il osera se présenter sans l'appui de son pere, et que l'ingrat Robert ne pourra trouver aucun asile qui veuille le soustraire à sa vengeance. Cet espoir suffit pour l'empêcher de se mettre à leur poursuite; mais non pour diminuer sa fureur; et c'est contre la malheureuse Elvige, qu'il va la faire éclater.

Sa santé n'avoit pu résister à la funeste surprise de la derniere nuit. Une fievre brûlante enflammoit déjà son sang, lorsque le comte se présenta devant elle. Il lui reprocha la fuite de son fils; renouvella ses menaces contre Robert, et commanda à ceux qui l'accompagnoient, de l'entraîner dans celle des tours du château qu'il destinoit à lui servir de prison. Elle voulut se jetter à ses genoux, pour im-

plorer sa pitié; mais dans ce moment, ses forces l'abandonnerent; elle tomba décolorée sur la terre; son visage se meurtrit; et devenue impassible à la douleur, elle resta sans mouvement. Des larmes coulerent de tous les yeux; le comte seul fut insensible. Il ordonna de la transporter dans la tour, et personne n'espéra plus l'en voir sortir.

La favorite de la comtesse, fidele à la promesse qu'elle avoit faite à Roger, et certaine qu'elle sera moins suspecte que toute autre, s'empara du soin de surveiller Elvige, et le comte applaudit à cette nouvelle preuve de son zele.

Quelques heures après qu'elle eut été transportée dans la tour, cette femme la vit agitée par d'effrayantes convulsions qui se prolongerent long-temps. Un accablement universel qui leur succéda, lui fit prévoir une maladie très-violente. Pendant sa durée, elle ne cessa pas de lui prodiguer ses soins. Elle craignit pendant

quelque temps de les voir inutiles; mais enfin la jeunesse d'Elvige la sauva de la mort; et les forces qu'elle reprit, ne servirent qu'à lui mieux faire sentir la rigueur de son sort.

Le cœur d'Elvige ne pouvoit être insensible à la reconnoissance; elle ne fut pas long-temps sans trouver quelque consolation, et même une sorte de charme, dans l'intérêt touchant que lui montroit sa nouvelle compagne. Elle n'exprima d'abord ce qu'elle sentoit, qu'en répandant des pleurs; elle vit qu'ils étoient partagés.

Cette vue, lui donnant plus de confiance, elle n'osa prononcer le nom de Roger; mais avec des sons mal articulés, et qui sembloient venir se perdre sur ses levres tremblantes, elle hazarda quelques questions sur le fils du comte. Ah! laissez parler librement votre cœur, lui dit cette femme sensible, en la serrant dans ses bras; c'est moi seule qui ai causé votre malheur; mais ne me croyez pas votre

ennemie: je suis bien loin de l'être, et je n'ai point cessé d'éprouver les plus douloureux regrets, depuis la fatale scene que j'ai fait naître. Aussitôt elle lui raconta sa frayeur, sa fuite dans l'appartement de la comtesse, et la promptitude avec laquelle elle avoit prévenu Roger, des malheurs qui menaçoient Robert; elle lui dit aussi la promesse qu'elle leur avoit faite de veiller sur elle, et de lui donner tous ses soins.

A ce récit, les regards d'Elvige s'attendrirent. La défiance n'est jamais connue des belles ames. Elle se précipita dans les bras de sa nouvelle amie; et sa captivité n'eut plus rien qui l'effrayât. Il lui importoit peu de pouvoir parcourir librement des lieux que Roger n'habitoit plus: elle sentoit même que chaque pas auroit fait naître une nouvelle douleur trop difficile à cacher. Bientôt entierement rassurée par une tendresse, dont à chaque moment elle recevoit des preuves, elle

laissa lire dans toutes ses pensées. Elle peignit les progrès de sa naïve tendresse; et ce doux souvenir anima ses paroles; elle n'oublia point ses combats, ses tourmens, et sur-tout leur inutilité; elle raconta comment elle avoit laissé dans le bosquet le portrait de Roger; la surprise qu'elle avoit éprouvée, en le voyant l'arroser de ses larmes, et l'ardeur avec laquelle il s'étoit jetté à ses genoux; enfin elle ne voulut rien cacher de tout ce qu'elle avoit fait et senti.

La véritable obligeance sait toujours deviner les desirs que la délicatesse croit devoir taire. La protectrice d'Elvige sentit que le plus heureux don qu'elle pourroit lui faire, seroit de lui rendre ses couleurs et ses pinceaux. Elle courut avec empressement les chercher; et bientôt elle revint, en palpitant de joie, les lui présenter. Elvige les reçut avec la plus vive reconnoissance, et la douleur ne fut plus la seule compagne de sa solitude.

L'image charmante de Roger fut reproduite; et quand elle étoit achevée, elle trouvoit de la douceur à pouvoir interroger une amie, sur une ressemblance qui lui étoit aussi chere, et qu'elle traçoit toujours avec l'exactitude la plus parfaite.

Pendant qu'Elvige s'occupe aussi doucement, et ne compte pas l'inconstance au nombre des malheurs qui la menacent; parce qu'en interrogeant son cœur, elle y trouve la certitude d'aimer toujours, les deux amis réfléchissent profondément sur le parti qu'ils doivent préférer. Roger reste dans la plus grande incertitude, tandis que Robert, qui n'a jamais oublié l'obéissance et le respect qu'il doit à son seigneur, essaie de nouveaux efforts, pour lui persuader qu'il doit retourner auprès de son pere; mais en s'appercevant qu'il ne produit qu'une vive et pénible impatience, il se soumet pour quelque temps à ce qu'il regarde comme une nécessité. Suivez donc au moins ses intentions, lui

dit-il, en dirigeant vos pas vers l'intérieur de la France. C'est dans la cour de Philippe, que vous devez aller attendre ses ordres. Ce monarque est déjà prévenu de votre arrivée; vous le verrez vous recevoir avec bonté; prouvez-lui votre zele, en lui demandant de combattre sous ses bannieres. Votre naissance illustre et vos qualités personnelles, vous feront accueillir avec empressement; et dès que vos faits d'armes vous auront fait distinguer, vous pourrez, sans crainte, avouer votre fuite de la maison paternelle. Le roi, flatté de votre confiance, et moins sévere qu'un pere, sentira que l'absence et le temps pourront apporter du calme dans votre cœur; il deviendra votre protecteur, et sa puissante médiation saura faire oublier votre faute. Rainulfe et moi, nous vous servirons d'écuyers; nous suivrons tous vos pas; et soyez certain que le comte n'éprouvera que du bonheur, en recevant dans ses bras un fils qu'il verra couvert de

lauriers. Moi-même, je crois trop sincerement à ses sentimens généreux, pour balancer à vous accompagner au moment de votre retour; votre obéissance et le souvenir de mon pere, m'obtiendront mon pardon.

Pour la premiere fois, le jeune comte prend un air sévere, en parlant à son ami. Le frere d'Elvige, lui dit-il, me forcera-t-il toujours de lui rappeller ce qu'il doit à sa sœur, et j'ose aussi le croire, ce qu'il doit à mon amitié? A-t-il oublié mes sermens? ou se persuade-t-il que je veuille les enfreindre? Il regarde comme un bonheur pour moi de me voir rentrer dans la faveur de mon pere! Pense-t-il que, moins généreux que lui, je pourrai l'abandonner, ou le conduire moi-même à ses pieds, pour y solliciter le pardon d'une faute dont j'ai seul été coupable? Donnez-moi d'autres conseils, si vous voulez que je les suive.... Le silence succede à ces mots: il n'est interrompu que par l'arrivée de

Rainulfe qui s'approche de Roger, et lui présente une bourse remplie d'or.

Voilà, lui dit-il, une légere portion des biens que j'ai reçus de votre famille. Honorez celui qui vous est si tendrement et si respectueusement dévoué, en lui permettant de vous offrir une foible ressource qui vous est devenue nécessaire. J'ai perdu l'épouse qui faisoit le bonheur de ma vie; j'ai vu cet or s'accroître chaque année, sans y attacher le moindre prix; faites qu'il me devienne cher, en daignant l'accepter....

Oui, mon cher Rainulfe, je l'accepte, s'écrie Roger avec transport, et je crois m'honorer en le recevant. Et vous, Robert! vous venez de l'entendre! eh bien! me conseille-t-il de vous abandonner, ou d'aller vous livrer à la vengeance de mon pere?... A cette exclamation si noble et si touchante, des larmes de reconnoissance et de tendresse inondent le visage de Robert. Il ne peut exprimer ce qu'il

sent. Il s'élance vers son ami, et tandis que leurs bras s'entrelacent et se serrent, l'honnête et modeste Rainulfe, pour se dérober aux remercimens de son jeune seigneur, les quitte, et court s'occuper du soin de faire rafraîchir les chevaux. Robert n'a plus la force de résister. Commandez, dit-il à son ami; dirigez tous nos pas; je ne puis plus que vous aimer et vous suivre.

Roger se retire à l'écart, et rassemble toutes les forces de son esprit, pour mieux décider le parti qu'il prendra. Le souvenir d'Elvige vient s'unir à chacune de ses pensées: il la trouve digne d'un trône; mais il est forcé de reconnoître que l'éclat de la naissance lui manque, et long-temps il cherche comment il pourra surmonter cet obstaccle. C'est alors qu'il se rappelle que Robert s'est toujours montré son égal dans leurs exercices et dans leurs jeux. Il pense que les efforts qu'il employoit, pour remporter de pareils succès, seront

bien plus ardens et bien plus grands, lorsqu'il faudra conquérir de véritables lauliers. Eh! qui donc, se demande-t-il, osera le repousser, lorsqu'il sera couronné par la gloire? Cette noble idée est un trait de lumiere qui fait naître des pensées nouvelles, Roger s'y abandonne. Il croit déjà voir son ami, forçant à l'admirer et à le respecter, quiconque aura été le témoin de ses actions. Mais sous quel titre pourra-t-il paroître? Cette embarrassante question le conduit à songer que lui-même sera forcé de se présenter, sans l'aveu de son pere, dans les divers lieux qu'il ira parcourir. Il sent que partout il aura besoin d'implorer une protection que l'on aura le droit de lui refuser. Cette pensée l'importune et l'irrite: il s'en débarrasse, en prenant la résolution de ne point se nommer, et d'aller offrir ses services, en qualité de simple aspirant à l'Ordre de chevalerie. Il ne veut de récompenses que celles qu'il aura su mériter. Le chemin de l'honneur

est ouvert à tous; Robert et lui sauront le parcourir; et ils pourront ne faire connoître leurs noms, qu'après qu'ils auront acquis assez de gloire, pour n'avoir plus besoin de l'éclat de la naissance. A peine Roger a-t-il entrevu ce dernier parti, qu'il le regarde comme le seul qui puisse satisfaire tous ses vœux; il s'y borne, il n'en veut plus chercher un autre. Accours, accours, mon cher Robert, s'écrie-t-il avec transport: il existe pour nous un moyen d'être heureux; et c'est de toi désormais que mon sort va dépendre... Robert le presse de s'expliquer.—Mon ami, je réclame tous mes droits sur ton cœur; pour la derniere fois je vais te donner un ordre, promets-moi d'y être fidele.—Je le promets, répond Robert avec une noble assurance: je suis certain que vous ne commanderez rien que l'honneur et la vertu ne puissent avouer.—Eh bien! désormais nous serons égaux. Le malheur et l'amitié nous unissent; employons notre

courage à nous illustrer, et par nos actions, forçons l'univers à nous devoir des hommages. Bientôt tu sauras prouver ton héroïsme; tu t'éleveras au-dessus des honneurs que l'on accorde à la naissance, et mon pere lui-même, ébloui par ta gloire, ne trouvera plus d'obstacles qu'il puisse opposer à mon bonheur, lorsque tes lauriers environneront ta sœur.

Robert admire l'espoir de son ami. Sa grande ame ne peut s'en étonner. Il sent qu'il pourra s'acquitter, en s'acquérant un nom fameux. Je jure de vous obéir, lui dit-il, le desir de contribuer à votre bonheur, redoublera mes forces et mon courage; je saurai les employer de maniere à justifier votre confiance.

Ce projet inspiré par l'honneur, l'amour et l'amitié, fixe toutes les incertitudes de Roger. Le fidele Rainulfe en est instruit. C'est avec la joie la plus franche, qu'il apprend que son jeune seigneur a choisi Robert, pour en faire son compagnon

d'armes. Il sent toute l'importance d'un pareil secret, et tous les trois ensemble, décident, que pour échapper plus sûrement aux recherches du comte, les deux amis iront offrir leurs services, en qualité de simples aspirans à l'Ordre de chevalerie; mais sous la condition expresse, qu'ils ne laisseront connoître leurs véritables noms et leur naissance, qu'après que leurs actions les auront illustrés.

Le dessein d'aller à la cour de France est examiné de nouveau. Pourquoi, dit Roger, nous éloigner des lieux qui nous sont les plus chers? Ne courons point le risque d'aller nous perdre parmi la foule des guerriers qui environnent sans cesse le trône du roi de France. Depuis ses défaites en Flandres, Philippe n'attache plus le même prix à la gloire des armes; il paroît lui préférer le repos. Les moyens de nous signaler pourront être rares; et si nous ne trouvons pas de fréquentes occasions de prouver notre valeur, notre

réputation ne pourra s'accroître. La renommée du comte de Toulouse semble nous présenter un champ plus vaste, et dans lequel il nous sera plus facile de moissonner des lauriers. Son courage et sa puissance le font redouter; mais environné de princes ambitieux et jaloux, il a des guerres presque continuelles à soutenir contre eux. C'est à lui à qui il faut aller offrir nos services; il ne dédaignera pas de simples guerriers qui ne lui demanderont que la permission de combattre sous ses ordres. Lorsque nous serons engagés sous sa foi, nous serons certains que sa loyauté nous garantira de toutes les violences; personne ne saura mieux que lui apprécier notre courage; il n'exigera pas que nous lui fassions connoître nos noms, et ce ne sera pas dans sa cour, que mon pere se persuadera que nous avons été chercher un asile; je prévois même qu'offensé de ma fuite, et du silence que je garderai pendant quelque

temps, il voudra me punir, en paroissant m'avoir entierement oublié.

Ce dernier plan fut adopté; les deux amis ne songerent plus qu'à l'exécuter; et dès le soir même, ils se mirent en marche pour Toulouse.

Le soleil commençoit à baisser vers l'horison, lorsque les voyageurs entrerent dans une forêt qu'ils devoient traverser. Le silence des bois n'étoit alors interrompu que par le bruit de la marche des chevaux, et par les derniers chants des oiseaux. Roger s'occupoit du souvenir d'Elvige, et Robert songeoit aux moyens de s'acquérir de la gloire, lorsque tout à coup ils entendent la forêt retentir de cris aigus. Les deux amis se regardent; une même volonté les inspire; ils excitent toute la vîtesse de leurs chevaux, et les dirigent du côté d'où le bruit a paru venir. A peine ils ont franchi quelques toises, qu'ils voient à travers les bois, une mule richement caparaçonnée qui fuit sans guide; ils pour-

suivent leur course, et bientôt ils rencontrent une dame, dont les cris redoublent à leur approche, et semblent implorer leur secours. A quelques pas d'elle, deux hommes sont étendus sur la terre, et paroissent expirans des coups qu'ils viennent de recevoir. Un bruit d'armes se fait entendre plus loin; les deux amis y volent, entraînés par la même ardeur; ils voient le combat le plus inégal. Six cavaliers attaquent à la fois un seul chevalier, monté sur un superbe cheval; il est couvert d'une riche armure, et se défend en héros; ses agresseurs ne peuvent être que des assassins. Robert et Roger fondent l'épée haute sur ces lâches; deux d'entre eux s'efforcent de se défendre; bientôt les deux amis les font tomber à leurs pieds, tandis que le chevalier en met un troisieme hors de combat. Les trois derniers veulent fuir; mais Rainulfe, accouru sur les pas de ses maîtres, oppose un obstacle qui donne le temps de les atteindre; dans peu

d'instans ils sont percés de coups, et sont foulés par les chevaux. Le chevalier inconnu, après avoir témoigné à ses défenseurs la reconnoissance et l'admiration que lui inspiroit leur valeur, les pria de les accompagner auprès de sa dame, pour la rassurer entierement. Dès qu'elle les apperçut, elle vint à leur rencontre; et ses inquiétudes se calmerent, en apprenant que l'excellente armure du chevalier, l'avoit empêché de recevoir aucune atteinte des coups que les assassins lui avoient portés. On s'empressa de donner des secours aux deux hommes de sa suite qui étoient fortement blessés. Robert et Roger voulurent continuer leur route; mais la nuit commençant à approcher, la dame et le chevalier les déciderent par leurs instances, à venir se reposer dans leur château qui étoit situé à une très-courte distance de la forêt.

Pendant la route, le chevalier leur apprit, qu'étant venu passer quelques jours

dans sa terre, la beauté du temps lui avoit fait naître le desir de parcourir les routes de la forêt; qu'il y étoit sans défiance avec sa dame, lorsque les six brigands étoient venus les attaquer; il les instruisit aussi qu'il possédoit une des premieres charges de la cour du comte de Toulouse.

L'occasion étoit trop favorable, pour ne pas la saisir. Roger et Robert firent connoître au chevalier l'objet de leur voyage, et le dessein qu'ils avoient formé d'aller offrir leurs services à son illustre souverain; ils lui dirent en même temps, qu'ils solliciteroient la permission de ne déclarer leurs véritables noms, qu'après les avoir illustrés par leurs actions.

Le chevalier donna des éloges à ce noble projet; il leur promit de l'appuyer auprès du comte de Toulouse, et ne se permit plus aucune question sur leur naissance; mais leur bonne mine, leurs armes, et le combat dont il venoit d'être le té-

moin, lui firent juger que leur extraction devoit égaler leur courage. Il les assura que l'illustre Raimond attacheroit le plus grand prix à voir combattre sous ses bannieres, deux chevaliers d'un aussi grand mérite.

Aussitôt que les deux amis furent seuls, et purent se communiquer leurs idées, Roger fit part à Robert d'un nouveau projet qu'il avoit médité pendant la route. Mon ami, lui dit-il, j'espere dans les combats me montrer ton égal, nous saurons toujours nous réunir dans les périls; mais désormais je veux que toi seul commande; laisse-moi t'obéir, et garde-toi de résister à ma demande; car notre bonheur en dépend. Tu sais combien l'on est attentif et sévere, lorsqu'il faut juger les actions des hommes auxquels on accorde obéissance et respect; ce sera, en forçant tous les regards à se fixer sur toi, que l'on reconnoîtra mieux combien tu mérites des hommages. Le modeste Robert résista long-

temps à cet ordre; mais il fallut encore obéir à l'amitié.

Bientôt les deux amis arriverent à la cour du comte. Le chevalier qui devoit les présenter à ce prince, les avoit précédés de quelques heures, et s'empressa d'annoncer l'heureuse et brillante rencontre qu'il avoit faite. Il raconta les circonstances du combat dont il avoit été le témoin, et dit le motif qui déterminoit les deux amis à taire leurs noms. Raimond, déjà couvert de gloire, avoit toutes les qualités qui caractérisent un grand souverain, et le courage étoit une des vertus qu'il prisoit le plus. D'après le récit du chevalier, il reçut les deux amis avec les plus grands égards, et les assura qu'il feroit usage de leur valeur.

L'occasion de déployer leur force et leur adresse se présenta bientôt. Pendant la paix, les joutes et les tournois étoient l'amusement principal du comte de Toulouse. L'arrivée des deux inconnus, et le

desir de les éprouver, furent la cause de l'une de ces brillantes fêtes. Le caractere généreux de Raimond lui fit adopter ce moyen comme le meilleur, pour les autoriser à paroître dans sa cour, sans avoir auparavant déclaré le secret de leur naissance. Il jugea que rien ne prouveroit d'une maniere plus certaine la noblesse de leur extraction, que de les mettre à même de montrer leur habitude et leur supériorité dans des exercices, des usages et des combats qui n'étoient alors connus que par ceux qui avoient le droit d'aspirer à l'Ordre de chevalerie.

Lorsque le jour indiqué pour le tournois fut arrivé, le comte de Toulouse, environné par le plus brillant cortege, occupoit le fond de la lice. Les deux amis vinrent se présenter à la barriere, et Roger avoit exigé que l'armure de Robert fût plus apparente que la siennne. Il étoit facile de les surpasser en magnificence; mais personne ne les égaloit en bonne

mine. Aussitôt qu'ils furent apperçus par le comte de Toulouse, ce prince daigna s'avancer à leur rencontre, et les conduisit devant le balcon occupé par les dames. La grace avec laquelle ils les saluerent, et leur adresse à manier leurs chevaux, fixerent l'attention générale, et firent prévoir à tous les chevaliers, qu'ils alloient trouver en eux, des rivaux capables de les combattre.

Toute espece de gloirc avoit du prix pour le comte de Toulouse; il se plaisoit à ces jeux, images de la guerre, et souvent il en remportoit les couronnes. Il voulut que son nom fût joint à ceux des chevaliers qui se proposoient pour jouter contre les deux inconnus, et craignant même de n'être point assez favorisé par le sort qui devoit régler quels seroient les premiers combattans, il s'empressa de présenter son gage à Robert, et lui proposa de briser une lance. Trop respectueux, pour se prévaloir de cet honneur, Robert

s'élance à bas de son cheval, vient serrer les genoux du comte, et déclare qu'en sa qualité de simple aspirant à l'Ordre de chevalerie, il ne se croit pas le droit d'accepter la grace éclatante que veut bien lui accorder un aussi grand prince. L'illustre Raimond, touché de cette noble modestie, et craignant qu'elle n'empêchât l'inconnu d'employer tous ses moyens, pour lui résister, ne voulut point insister; il se retira même de la lice, afin de laisser aux deux aspirans une plus grande liberté de se servir de leur force et leur adresse.

Les chevaliers les plus distingués et les plus accoutumés à vaincre, furent ceux que le sort désigna pour combattre les premiers. Les deux inconnus reçurent modestement leur défi; mais le respect n'enchaînoit plus leurs bras. Robert sentoit le besoin de répondre aux grandes espérances de son ami, et Roger aspiroit à conquérir des couronnes qu'il pût un

jour placer aux pieds d'Elvige. Pas un des combattans ne put leur résister; ils remporterent tous les prix de cette journée; et si quelques-uns des vaincus furent jaloux de leurs succès, le nombre de leurs admirateurs fut encore plus grand. Le comte de Toulouse, persuadé qu'il ne pouvoit trop honorer d'aussi vaillans étrangers, leur assigna des logemens dans son palais, et dans peu de jours leur politesse et leur grande modestie leur gagnerent tous les cœurs.

L'admiration, le respect et la crainte qu'inspiroient déjà les exploits du comte de Toulouse, força pendant quelque temps les princes ses voisins, à ne point troubler son repos. La durée de ce calme fit souvent renouveller les tournois; et les deux amis s'y montrerent toujours si redoutables, que personne n'osoit plus les défier. Jamais ils n'avoient lutté l'un contre l'autre; rien, jusqu'alors n'avoit pu faire connoître lequel des deux avoit de la supério-

rité sur son émule; on desira les voir aux prises. Cet essai, que le comte de Toulouse lui-même proposa, ne put être refusé. Au jour fixé, une foule innombrable de spectateurs environne la lice. La barriere s'ouvre; le signal se donne; ils volent; mais à l'instant de se frapper, sans s'être rien dit du projet que chacun d'eux a formé, le même sentiment les anime; ils ont la même pensée; l'ami veut céder à son ami; et les deux lances se baissant à la fois, vont se briser contre la terre.

A ce trait si touchant de l'amitié, et que personne n'imagina d'attribuer à la crainte de se mesurer ensemble, le comte fit cesser l'épreuve; leur partagea les prix qu'il destinoit au vainqueur, et leur promit que jamais il ne les sépareroit dans les tournois, ni dans les combats.

L'occasion d'employer plus utilement leur valeur vint enfin se présenter. Un des plus puissans princes voisins de Rai-

mond, le força de prendre les armes, pour repousser son attaque et des prétentions injustes. Les vassaux du comte de Toulouse chérissoient avec enthousiasme leur souverain qu'ils avoient presque toujours vu couronner par la victoire. Une nouvelle guerre promettoit de nouveaux lauriers. Dès qu'il eut déployé sa banniere, ils vinrent avec transport se ranger sous ses ordres, et Robert et Roger furent destinés à combattre à ses côtés.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, Raimond, après s'être fait instruire de la position des ennemis, sut, par une marche savante, se procurer l'avantage du terrein, et les réduisit à la nécessité de se battre, sans pouvoir déployer leurs forces. Le désespoir d'une part, et de l'autre l'habitude de vaincre, rendirent la bataille très-sanglante. Robert et Roger, toujours sous les yeux du comte, l'étonnerent souvent par la force et la rapidité de leurs coups. Lui-même entraîné par

leur exemple, et voulant se montrer à la fois général et soldat, voulut s'élancer dans la mêlée; mais précédé sans cesse par les deux amis qui faisoient un carnage effroyable de tout ce qui s'avançoit pour l'attaquer, il ne put, pour ainsi dire, trouver un seul coup à porter, et son bouillant courage fut enchaîné malgré lui.

La victoire ne demeura pas long-temps incertaine; elle se déclara pour Raimond. Son habileté sut en tirer le plus grand parti; l'ennemi fut forcé de toutes parts; il se retira dans le plus grand désordre, et ne put revenir former de nouvelles attaques, qu'après avoir été réparer ses pertes.

Cette guerre resta douteuse pendant quelque temps, et les combats se renouvellerent souvent; mais le comte de Toulouse, puissamment secondé par la valeur et quelquefois même par les conseils des deux amis, triompha de tous les obstacles. Son agresseur fut forcé de recevoir la loi que le vainqueur voulut prescrire, et Rai-

mond vit considérablement augmenter le nombre de ses vassaux et la richesse de ses domaines.

Ce prince, trop grand pour ne pas rendre un juste hommage à l'héroïsme, déclara hautement que c'étoit à la valeur de Robert et de Roger, qu'il devoit la plus grande partie de ses succès. Il s'occupa d'autant plus vivement des moyens de leur en prouver sa reconnoissance, que toute leur ambition sembloit se borner à mériter son estime. Ce noble désintéressement redoubla son desir de les récompenser. Vous m'avez, leur dit-il, en présence de toute sa cour, acquis assez de gloire et de biens, pour que je vous en rende la part à laquelle vous avez de si grands droits. Cessez de cacher votre naissance; elle ne peut qu'être illustre; je ne veux la connoître, que pour vous investir des fiefs, par lesquels je desire vous attacher à mes états.

Seigneur, répond à l'instant Robert, l'estime dont vous nous honorez, est la

plus grande récompense que nous puissions desirer. Le suffrage que vous daignez nous accorder, devient pour nous l'assurance que nous nous sommes acquis de la gloire. Cependant, mon compagnon d'armes et moi, nous nous croyons loin d'avoir rempli la carriere que nous nous sommes proposés de parcourir. En nous interrogeant sur notre naissance, vous nous faites connoître que nous avons encore besoin qu'elle soit éclatante, pour justifier vos dons généreux. Permettez-nous de ne les accepter, qu'après que nos actions nous auront assez illustrés, pour n'avoir plus besoin de la gloire de nos ayeux.

Raimond ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de ce refus. Je dois remplir ma promesse, leur dit-il; je ne vous demande plus quel rang occupoient vos peres; mais à votre tour, cédez au plus beau de mes droits; celui de prouver ma reconnoissance, et de récompenser le courage. Ce

ne sont point des dons que je prétends vous faire, je ne veux que vous rendre une foible partie des biens que votre courage a conquis. A ces mots, Robert et Roger, pénétrés de la plus vive admiration et du plus profond respect, embrassent les genoux du comte de Toulouse, et n'opposent plus de résistance à recevoir ses bienfaits.

Pendant que tous les jours, les deux amis se faisoient admirer et chérir davantage dans la brillante cour de l'illustre Raimond, la colere du pere de Roger commençoit à perdre de sa violence. Dans les premiers momens, le caractere sévere du comte l'avoit en quelque sorte empêché d'éprouver des regrets; longtemps il avoit espéré voir son fils revenir à ses pieds, pour implorer sa clémence; mais après une vaine et longue attente, indigné de son silence, il s'étoit commandé à lui-même de l'oublier. Il ne permettoit plus à personne de prononcer son nom

devant lui; et déjà plusieurs mois s'étoient écoulés, lorsque l'inquiétude dont il ne pouvoit se défendre, et la solitude qui l'environnoit, commencerent à peser douloureusement sur son cœur. La nature reprit tous ses droits; mille regrets pénibles vinrent l'assaillir malgré lui. Quelquefois, lorsqu'il étoit seul, il se reprochoit les larmes continuelles qu'il voyoit répandre à la comtesse, et ne pouvoit s'empêcher de les partager. La consternation étoit générale dans ses domaines; ses vassaux attristés gardoient un morne silence; et tous les regards inquiets sembloient l'interroger. Cette vue redoubloit à chaque instant ses peines. Il sentit enfin trop vivement le besoin de retrouver son fils, pour combattre encore les mouvemens de son cœur; mais il se promit de ne pardonner qu'à la condition qu'il reconnoîtroit sa faute, et qu'il viendroit abjurer solemnellement à ses pieds la foiblesse qui l'avoit rendu si coupable.

Aussitôt qu'il eut pris la résolution d'agir avec indulgence, il fit partir un de ses écuyers pour la cour de France, avec des lettres pour son fils, dans lesquelles il lui permettoit d'espérer son pardon, s'il remplissoit exactement ses ordres. Il lui commandoit de se séparer, à l'instant même, des deux vassaux coupables qui avoient osé favoriser sa fuite, et de revenir avec l'écuyer qu'il lui envoyoit.

L'émissaire du comte, après d'inutiles recherches, revint annoncer que Roger n'avoit jamais paru à la cour de France, et que rien n'avoit pu faire connoître quels lieux il habitoit. Cette nouvelle accrut vivement la douleur qui déchiroit le cœur de la comtesse; mais elle ne fit qu'exciter toute l'indignation du comte. Son fils, en choisissant un asile, n'a pas même respecté la volonté qu'il lui avoit fait connoître! Il ne se cache, sans doute, que pour mieux se soustraire à son autorité! C'en est fait: il ne songe plus qu'à le punir.

Il croiroit partager son crime, s'il cédoit à de nouvelles instances; il ne répond plus que par des regards séveres, aux pleurs qu'il voit répandre; la mere de Roger elle-même n'ose redemander son fils; Robert devient plus que jamais un objet de haine; et la malheureuse Elvige, délaissée dans sa tour, ignoreroit ce qui se passe autour d'elle, si elle n'étoit instruite par sa fidele amie qui lui redit tous les détails qu'elle peut apprendre. Elle met tout son espoir dans les soins que Robert ne se lassera sûrement jamais de rendre à Roger; et la rigueur de son sort, et les douleurs de l'absence s'adoucissent pour elle, toutes les fois qu'elle peut renouveller les traits de celui qu'elle aime.

Pendant que le pere de Roger faisoit de vains efforts, pour l'oublier entierement, le comte de Toulouse tiroit chaque jour de nouveaux avantages de ses services et de ceux de Robert. Un aussi bon juge avoit promptement apperçu, com-

bien il pouvoit employer utilement leur courage. Après avoir souvent été le témoin de la valeur de Robert, après avoir plusieurs fois éprouvé son zele et sa capacité, il l'avoit chargé d'expéditions importantes et périlleuses, que la victoire avoit toujours couronnées. Le nom qu'avoit choisi Robert, depuis le moment de son arrivée à Toulouse, étoit déjà très-célebre. Roger avoit partagé tous ses combats et ses périls; par ses efforts il avoit souvent déterminé les succès; mais fidele au plan qu'il avoit formé, de contraindre tous les regards à se fixer sur Robert, il l'avoit toujours honoré comme son chef. C'est ainsi que par son exemple, il avoit forcé les autres guerriers, dont les exploits avoient été bien moins brillans que les siens, à ne point lui disputer le premier rang.

Le comte de Toulouse, persuadé que des richesses n'étoient plus une récompense suffisante pour les services des deux

inconnus, résolut de leur témoigner sa reconnoissance et son estime, d'une maniere conforme à leurs desirs, en les armant chevaliers, sans exiger d'eux qu'ils dévoilassent le secret de leur origine. Il vouloit ainsi prouver à toute la terre, qu'ils ne devoient qu'à leurs brillantes actions, l'honneur d'être élevés à ce haut rang. Il se proposa de donner le plus grand éclat à cette cérémonic; mais avant qu'elle eût lieu, il chargea Robert d'une nouvelle expédition.

Un des plus puissans et des plus entreprenans châtelains de ses états, après avoir long-temps exercé sa patience, le forçoit à déployer contre lui toute l'étendue de son pouvoir, et toute la sévérité des loix. Ce chevalier trop ambitieux, et jaloux d'accroître ses domaines, n'avoit point craint d'employer les moyens les plus injustes et les plus violens, pour parvenir à son but. Le droit de la force et de la vaillance lui sembloient être les seuls que

l'on dût respecter. Devenu très-présomptueux et très-arrogant, à force de succès, possesseur d'un château que l'on regardoit comme imprenable, il n'avoit jamais eu la moindre déférence pour les avis pleins de modération et de sagesse, que lui avoit souvent fait donner le comte de Toulouse. Il avoit porté l'audace jusqu'au point de le faire menacer qu'il porteroit le ravage dans ses domaines, s'il prenoit la défense de ceux qu'il voudroit attaquer. Très-libéral envers quiconque s'enrôloit sous sa banniere, il s'étoit composé une troupe extrêmement redoutable, et tous les jours de nouveaux infortunés venoient implorer la justice et la protection du comte de Toulouse, contre ce fléau destructeur de leurs biens et de leur repos.

Raimond, regardant comme sacré pour lui, le devoir d'arrêter des attentats aussi multipliés, avoit rassemblé ses barons, et fait sommer le châtelain de paroître en sa cour, pour y rendre compte de sa con-

duite, et pour s'y entendre condamner à réparer les injustices nombreuses dont il s'étoit rendu coupable. Le refus d'obéir à cet ordre, et des provocations insolentes avoient été sa seule réponse. Les barons, après l'avoir jugé coupable de félonie, avoient déclaré toutes ses possessions confisquées, avoient autorisé le comte de Toulouse à les réunir à ses domaines, et s'étoient engagés à l'aider, pour combattre, et soumettre ce sujet qui s'étoit montré rebelle envers la justice, et envers son souverain légitime.

Le généreux Raimond, ne chargeoit Robert de cette nouvelle expédition, que dans la persuasion, qu'en le couvrant d'une nouvelle gloire, elle lui donneroit en même temps des droits sur la dépouille de l'ennemi qu'il auroit vaincu. Il lui confia un nombreux corps de troupes, avec l'ordre d'aller s'emparer de vive force de toutes les possessions du châtelain.

Les deux amis ne se séparoient jamais.

Ils marcherent ensemble, pour exécuter les ordres qu'ils avoient reçus. La diligence extrême avec laquelle Robert environna le château, et la prudence habile avec laquelle il plaça ses différens corps, enleverent au châtelain la possibilité de recevoir des secours. Averti par les remords dont il ne pouvoit se garantir, que son audace ne resteroit pas toujours impunie, il avoit su se pourvoir de vivres suffisans pour plusieurs mois. Robert, ne doutant pas que ces précautions n'eussent été prises, résolut d'employer les moyens les plus certains, pour réduire un ennemi qu'il regardoit comme le plus coupable des hommes, puisqu'il ne se servoit de son courage, de ses richesses et des avantages de sa naissance, que pour commettre des vexations et des rapines.

Le premier soin des deux amis, fut de visiter tous les passages par lesquels on pouvoit se rapprocher du château. Bientôt ils reconnurent que l'art et la nature

s'étoient réunis, pour les rendre impossibles à forcer. Robert, avare du sang de ses guerriers, ne voulut point les exposer à des combats inutiles: il établit en avant de ces passages, des retranchemens capables de résister, dans le cas d'une surprise. Il prévit, avec justesse, qu'une pareille précaution causeroit plus d'inquiétude au châtelain, qu'une attaque de vive force, puisqu'elle lui donneroit lieu de croire que l'on vouloit se borner à le tenir renfermé dans son château, jusqu'au moment où le manque de vivres le forceroit à s'en rapporter à la clémence du vainqueur.

Cette sage prévoyance de Robert produisit tout l'effet qu'il en avoit espéré. Bientôt le châtelain, irrité du repos dans lequel on le laissoit se consumer, et désespéré de penser que le temps suffiroit pour le vaincre, et pour le livrer au ressentiment du comte de Toulouse, résolut de se servir de tout son courage et de toutes ses forces, pour renverser les obs-

tacles avec lesquels on prétendoit l'enchaîner. Après avoir choisi ses soldats les plus déterminés, il vint, pendant une nuit obscure, attaquer les retranchemens établis devant le principal défilé qui conduisoit au château. Mais vainement il a cru surprendre la vigilance de Robert; un cri de guerre avertit de son approche; les soldats sont réunis; ils soutiennent son attaque; et, lorsqu'après avoir renversé ceux qui lui font tête, il veut s'élancer dans les retranchemens, Robert le contraint à s'arrêter. Malgré les ténebres de la nuit, il a su le distinguer à la violence de ses coups; il ne veut céder à personne l'honneur de combattre un rival aussi redoutable; il suit tous ses mouvemens; il pare tous ses coups; il en porte lui-même de terribles. Le châtelain, garanti par une armure presque impénétrable, redouble ses efforts, pour triompher d'un ennemi qui l'étonne; mais tandis qu'il lutte encore, avec l'espoir de vaincre, il entend les cris de sa troupe

en désordre; elle n'a pu résister aux soldats de Robert; elle fuit vers le défilé. Le châtelain commence à craindre de tomber au pouvoir de son rival, qui vient de donner l'ordre de l'environner. Il se retire lentement, et sans cesser de combattre; Robert ne lui laisse pas un instant de relâche. Mais lorsqu'il est parvenu jusqu'au défilé, dont il ne connoît ni les détours, ni les moyens de défense, il modere son bouillant courage, et revient dans son camp.

Cet inutile essai ne détruisit pas les espérances du châtelain. Il n'attribua son peu de succès, qu'au désordre inséparable des ombres de la nuit. Il se promit de tenter un nouvel effort; mais auparavant il voulut essayer un moyen avec lequel il espéroit terminer cette guerre qu'il commençoit à redouter. Plein de confiance dans sa force prodigieuse, et dans son habitude de vaincre dans les combats particuliers, il envoya un héraut d'armes, pré-

senter aux deux amis un défi conçu dans ces termes.

Vous n'êtes connus que par votre adresse à vaincre dans des jeux. Il ne sied qu'à des femmes, d'attacher quelque prix à de pareilles palmes. Si vous avez du courage, si vous êtes dignes du haut rang auquel vous aspirez de monter, ne vous cachez plus derriere vos nombreux défenseurs. Unissez-vous tous les deux contre moi seul. Osez me combattre. Si vous êtes vainqueurs, ma défaite suffira pour votre gloire, et vous rendra les maîtres de tout ce que je possede. Assignez l'heure et le lieu du combat, je m'y rendrai seul. Mais si j'éprouve un refus à ce défi, vous n'êtes que des lâches; vos soldats rougiront de vous avoir pour chefs, et les miens apprendront combien il doit être facile de vous vaincre.

Les deux amis frémirent d'indignation, en lisant cet insolent défi. Roger voulut, à l'instant même, donner son gage, et se présenter seul, pour combattre le châte-

lain; mais Robert, fidele à son devoir, et aux ordres qu'il a reçus du comte de Toulouse, ne songea qu'à les exécuter, et ne se crut point le droit de repousser un outrage personnel.

Retournez, dit-il au héraut, vers celui qui vous envoie. Apprenez-lui que j'ai reçu l'ordre de le punir, et non pas celui de me venger. Si le hazard des armes me fournit l'occasion de le combattre, j'espere le forcer à m'accorder plus d'estime. Voilà ce que l'honneur et mon devoir m'ordonnent de lui répondre.

Le châtelain, en recevant cette réponse, s'abandonne à sa fureur. Il proclame hautement le refus qu'il vient de recevoir. Il peint les deux amis comme des lâches. Il annonce à ceux qui l'environnent, que ce n'est plus comme des guerriers que l'on vient les attaquer, mais comme de vils assassins. Aussitôt tous se préparent à seconder sa nouvelle entreprise. Plus il la médite, moins il veut se couvrir des om-

bres de la nuit. Il sent que ses soldats auront besoin de son exemple, et que lui-même saura mieux diriger leurs mouvemens: il espere aussi, qu'en choisissant le moment où le crépuscule commence à paroître, il pourra peut-être causer tout le désordre d'une surprise; il se résout à préférer ce moment, pour diriger son attaque.

Le châtelain, persuadé que les deux amis doivent éprouver le plus vif desir de venger l'injure qu'ils ont reçue, ne doute pas qu'ils se réuniront, pour mieux s'opposer à tout ce qu'il pourra tenter. Il calcule, que, sans doute, ils doubleront leurs forces, pour mieux défendre le passage qu'il a déjà voulu forcer; il espere les tromper, en ordonnant de ce côté, le simulacre d'une attaque, tandis qu'avec l'élite de ses troupes, il sortira par un autre défilé. Toutes ses mesures sont prises d'après ce plan; il veille à son exécution. La nuit pendant laquelle il a fait ses derniers pré-

paratifs, s'écoule; le crépuscule va bientôt paroître. C'est alors que le châtelain, couvert d'armes fortes et légeres, afin d'avoir la facilité de combattre à pied, sort à la tête des siens, avec la volonté de vaincre ou de périr. Mais tous ses calculs et sa prévoyance sont en défaut. Robert et Roger ne se sont point réunis. Chacun d'eux veille à son poste, et ne croit pas que son compagnon d'armes aura besoin d'un second bras, pour le défendre. C'est contre le retranchement, que commande Roger, que le châtelain a dirigé son attaque.

Dès qu'il paroît, un cri de guerre lui fait perdre l'espoir de causer une surprise. Il n'écoute plus que sa fureur. Elle anime la vîtesse de sa marche; il a devancé ses soldats; il est déjà prêt à s'élancer dans les retranchemens, lorsque Roger se présente, et s'apprête à le repousser. Aussitôt les deux chefs se reconnoissent à leur armure. Egalemeut enflammés par

la colere, pressés par le même besoin de se venger, et craignant d'être séparés par la foule des combattans, ils font à la fois à la troupe qui les suit le signal de s'arrêter.

Châtelain, s'écrie Roger, tu n'as pas craint de m'insulter; tu me crois un lâche; ne répandons pas inutilement le sang; je reçois ton défi; commandons à nos guerriers d'attendre que nous ayons vengé notre querelle.

A ces mots, une joie cruelle naît dans le cœur du châtelain; il doute un instant s'il a bien entendu; mais en voyant Roger retenir les siens, les faire reculer, et leur ordonner de suspendre leur attaque, il se retourne précipitamment vers sa troupe; et se croyant déjà sûr de la victoire, il fait arrêter ses soldats, et leur commande à haute voix de se retirer sans combattre, s'il vient à succomber sous les coups d'un aussi foible adversaire.

Cette nouvelle insulte ne peut ajouter au courage de Roger; il n'y répond qu'en

franchissant le fossé qui le sépare, et s'avance seul au-devant du châtelain. A cette vue, les guerriers des deux partis restent sans mouvement, et gardent le silence.

Les deux rivaux, le glaive à la main, se mesurent, se menacent, se rapprochent et se frappent. Bientôt le feu jaillit de leurs armures; le châtelain plus grand, plus furieux et mieux armé, précipite ses coups; Roger plus adroit et plus inaltérable, sait les parer et ménager les siens; sans perdre de terrein, s'agitant à la même place, tous deux cherchent le défaut de leurs armes; ils se portent de nouveaux coups qui tombent sur leurs boucliers; l'œil ne peut suivre leurs glaives qui voltigent et se croisent mille fois. Cependant, le sang ne coule pas encore; la victoire paroît demeurer incertaine, et la fatigue semble seule devoir la fixer.

Enfin le châtelain, qui veut vaincre ou mourir, jette son bouclier; recule quel-

ques pas; saisit à deux mains son redoutable glaive; et revenant comme la foudre, frappe son ennemi. Le fer partage le bouclier de Roger, coupe sa cuirasse, la pointe atteint sa poitrine, et fait jaillir son sang. Roger chancelle sous ce coup terrible. Le châtelain, plein d'espoir, veut redoubler; mais Roger, profitant de l'instant où son ennemi releve son bras, saisit le défaut de sa cotte de mailles, lui porte un coup qui pénetre jusqu'au cœur, et le renverse mort à ses pieds.

Dans le même moment, des cris de victoire se font entendre dans le camp de Roger; ce n'est point de sa troupe qu'ils partent: elle est trop inquiete, en le voyant lui-même se soutenir à peine. Ces cris sont mille fois répétés par les soldats de Robert. Après avoir repoussé l'attaque essayée contre lui, il avoit volé au secours de son ami; il l'apperçoit couvert de sang. Il s'élance; sa troupe le suit; et les soldats du châtelain, trop foibles et trop dé-

couragés, pour soutenir un pareil choc, se retirent, en abandonnant le corps de leur chef.

Roger commence par rassurer son ami sur sa blessure, qu'il dit être légere. Tous les deux, à l'aspect de leur ennemi vaincu, sentent mourir leur haine, et regrettent qu'il ait pu flétrir sa naissance et tant de courage, par une ambition injuste et féroce. Robert, après avoir donné des ordres, pour qu'on enlevât son corps, et pour qu'il fût environné par une garde d'honneur, ne songea plus qu'à donner des secours et tous ses soins à la blessure de son ami.

Pendant qu'il s'inquiete et s'empresse, les soldats du châtelain rentrent dans le château. Sa fille, la belle Adele, vient précipitamment à leur rencontre. Eperdue et tremblante, en appercevant leur consternation, elle craint d'en demander la cause. Elle cherche à conserver les doutes qui lui restent encore; mais bien-

tôt ils sont cruellement détruits, en voyant celui qui commandoit sous les ordres de son pere, se prosterner devant elle, et lui demander ce qu'elle veut ordonner. Elle ne peut lui répondre que par un cri de désespoir; les sanglots la suffoquent, et ses femmes l'entraînent dans son appartement, où elle s'abandonne à sa douleur.

Dès que ses premiers transports furent un peu calmés, le commandant lui fit demander la permission de se présenter devant elle, et la força de suspendre pendant quelques momens ses larmes, pour prescrire ce qu'il devoit faire. Elle apprit alors que le corps de son malheureux pere étoit resté sur le champ de bataille; et, dans cet instant, où elle sentoit redoubler son désespoir, il lui fallut décider si l'on continueroit à se défendre, ou si l'on s'en rapporteroit à la clémence du comte de Toulouse.

Adele ignoroit et la cause de cette guerre et les injustices dont son pere s'étoit

rendu coupable. Son quatrieme lustre venoit de finir; elle ne s'étoit occupée jusqu'alors qu'à cultiver les talens qui pouvoient relever ses graces naturelles. Les exploits guerriers lui étoient trop étrangers, pour chercher à les juger. Jamais elle n'avoit connu les projets de son pere; elle savoit que le comte de Toulouse étoit son souverain légitime; souvent elle avoit entendu le châtelain lui-même vanter la justice et la générosité de ce prince; elle ne concevoit point d'où pouvoit venir tant de haine, ni quelle étoit la cause de la vengeance qu'il prétendoit exercer; elle ignoroit sur-tout que c'étoit pour elle seule que son pere s'étoit abandonné à la plus injuste ambition.

Le châtelain, entraîné par son extrême tendresse pour sa fille, et voyant qu'elle unissoit à sa naissance illustre tous les dons que la nature peut accorder, avoit souvent regretté de ne point égaler les souverains les plus puissans; il auroit voulu lui laisser

un trône pour héritage. N'ayant point à lui transmettre ce brillant avantage, il avoit cru du moins pouvoir imiter les nombreux exemples des chevaliers, qui par leur vaillance, avoient agrandi leurs domaines, et s'étoient rendus indépendans. Il s'étoit d'autant mieux persuadé qu'il obtiendroit de pareils succès, que jusqu'alors personne n'avoit pu lui résister dans ses attaques et dans ses combats particuliers. Excité par son bouillant courage, que la justice et la raison ne guidoient point, regardant le droit de conquête comme le plus noble et le plus légitime, et déjà très-puissant par les possessions dont il avoit hérité de ses peres, il avoit porté la désolation et le ravage dans les terres de ses voisins. En vain le comte de Toulouse lui avoit envoyé des ordres, pour qu'il eût à rendre les possessions qu'il avoit usurpées, il ne lui avoit jamais répondu que par des menaces outrageantes.

Tels furent les tristes éclaircissemens

que reçut Adele, lorsqu'elle interrogea les personnes qui l'environnoient. Elle ne put s'empêcher de reconnoître toute l'injustice des prétentions de son pere. Son cœur en gémit; et persuadée qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit résister plus long-temps, elle envoya déclarer à celui qui commandoit les troupes du comte de Toulouse, qu'obéissant aux ordres de son souverain, elle ne vouloit que les connoître, pour les exécuter. Elle fit en même temps demander qu'il lui fût permis de faire ensevelir le corps de son malheureux pere dans le tombeau de ses ayeux.

Dès que Robert eut reçu ce message, il fit répondre que le comte de Toulouse, toujours généreux, et toujours prêt à pardonner, n'étendroit pas plus loin sa vengeance. En même temps, il donna des ordres pour faire transporter dans le château les restes inanimés du châtelain; il voulut même qu'on leur rendît tous les honneurs dûs au rang d'un chevalier re-

nommé par sa bravoure, et dont les fautes ne pouvoient plus être jugées que par le ciel.

Tandis qu'Adele, toute entiere à sa douleur, s'occupoit du lugubre soin de rendre les devoirs funebres à son pere, Robert envoya au comte de Toulouse les détails du dernier combat. Il se plut à rendre hommage à la valeur de son ami; il garda le silence sur tout ce qui ne concernoit que lui seul, et ne se croyant pas le droit de disposer du sort d'Adele, il pria le comte de Toulouse de prescrire la conduite qu'il devoit tenir à son égard.

Après avoir laissé le temps nécessaire, pour inhumer le châtelain, Robert, aussi rempli de respect pour le malheur, qu'il étoit intrépide dans les combats, ne voulut point ajouter l'effroi à la douleur qu'Adele éprouvoit. Il lui fit demander la permission de se présenter devant elle. Une pareille déférence de la part d'un vainqueur, qui n'avoit plus que des ordres à donner,

excita sa reconnoissance. Elle avoit appris que ce n'étoit point sous ses coups que son pere avoit succombé; elle craignit moins de le voir. Elle lui fit répondre qu'elle étoit prête à obéir à tout ce qu'il viendroit lui commander de la part du comte de Toulouse.

Adele étoit au milieu de ses femmes, au moment de l'arrivée de Robert. Les voiles funebres qui la couvroient, servoient à relever l'éclat de son teint; sa taille majestueuse, la perfection de ses traits, et ce charme si touchant de la douleur, qui semble donner encore plus de puissance à la beauté, exciterent vivement l'admiration de Robert. Pour la premiere fois, il fut agité par ce trouble secret que le cœur éprouve au moment d'aimer. Il eut déjà besoin d'un effort, pour ne pas oublier quel motif l'amenoit auprès d'Adele; et loin de songer à lui donner des ordres, il regrettoit de n'avoir pas le droit de se prosterner à ses pieds.

Dès qu'elle l'apperçut, elle vint à sa rencontre ; et du ton le plus imposant et le plus noble, elle le pria de l'instruire sur le sort qui l'attendoit. J'ai reçu l'ordre de combattre, lui dit-il, j'ai rempli ce devoir; mais le plus juste et le plus généreux des princes m'ordonne aussi d'avoir pour le malheur tous les égards qui lui sont dûs. Le comte de Toulouse a seul le droit de prescrire des loix à l'illustre Adele; le reste de l'univers lui doit des hommages; elle ne cessera point de commander dans ces lieux, jusqu'au moment où son souverain aura fait connoître ses volontés.

Adele n'avoit jamais vu que les guerriers qui servoient sous les ordres de son pere. Leur langage, presque toujours dur et farouche, n'avoit servi qu'à l'effrayer; son cœur avoit mille fois gémi de les trouver insensibles aux maux qu'ils causoient. Le plus grand, le seul bonheur qu'elle eût connu jusqu'alors, avoit été celui de

soulager quelques-unes des victimes que faisoient ces guerres cruelles qui la désoloient. Combien n'auroit-elle pas employé d'efforts, pour les empêcher, si elle en avoit pu connoître la cause! En voyant Robert aussi modeste dans la victoire, aussi respectueux avec le droit d'ordonner, et sachant qu'il est déjà couvert de lauriers, tandis que toutes les graces de la jeunesse brillent encore sur sa figure, elle ne put s'empêcher de reconnoître sa supériorité sur tous ceux qui l'environnoient; elle cessa de le regarder comme un ennemi dangereux; elle commença même à penser que dans son malheur, elle aura besoin d'un appui, et qu'elle pourra le trouver dans le guerrier qui lui témoigne d'aussi grands égards.

Chevalier, lui dit-elle, la liberté de pleurer est le seul bien que je réclame. Incapable d'autres soins, j'attendrai les ordres de mon souverain, vous me trouverez toujours soumise à ceux que vous

m'annoncerez de sa part; et puisque vous seul avez le droit de commander dans ces lieux, je vous demande de ne pas permettre que l'on me trouble dans la retraite, où j'attendrai les volontés du comte de Toulouse. Après ces mots, elle s'éloigne; elle rentre dans son appartement; elle a disparu; mais les yeux de Robert la cherchent encore; et déjà son cœur apprend à connoître les regrets que peut causer l'absence.

Bientôt les nouvelles pensées qui l'occupent et le troublent, lui font sentir le besoin de les peindre à son ami; il vôle auprès de lui; mais lorsqu'il l'apperçoit souffrant de la blessure qu'il a reçue dans son combat contre le châtelain, l'amitié triomphe de tous ses autres sentimens; il ne sent plus que sa vive inquiétude; il ne songe plus qu'à faire transporter Roger dans le château, pour être plus à portée de lui prodiguer tous les secours; et ce n'est qu'après s'être convaincu qu'il n'a

rien à craindre pour ses jours, que la charmante image d'Adele renaît dans son souvenir. Il veut la peindre telle qu'il l'a vue; mais il ne trouve aucune expression qui lui paroisse suffire. A peine il peut la nommer et dire qu'elle réunit tous les charmes. Le feu de ses regards trahit le secret de son cœur; et Roger, souriant doucement à son embarras, ne peut s'empêcher de lui dire: désormais, mon ami, vous ne combattrez plus aussi fortement ma tendresse pour Elvige. A ces mots, le front de Robert se colore; ses regards se baissent tristement vers la terre, et le chagrin paroît altérer tous ses traits. Qu'avez-vous, mon ami? s'écrie vivement Roger; vous souffrez.... Vous venez, lui répond Robert, de rappeller à ma pensée la plus sévere et la plus triste des vérités. Adele! Adele! pourquoi l'obscur et malheureux Robert vous a-t-il vue?

Ce cri plaintif plonge aussi Roger dans la plus sombre mélancolie; il voit à la fois

les obstacles insurmontables qui s'opposent à son bonheur et à celui de son ami; il craint de ne pouvoir jamais les vaincre. Cependant, il reprend un peu d'espérance et de calme, en se rappellant les exploits de Robert, et toute la gloire dont il a déjà su se couvrir; mais en vain il se plaît à redire à haute voix les nombreuses et brillantes actions de son ami; la modestie de Robert ne peut appercevoir que la distance qui le sépare d'Adele.

Tandis que Roger reprend chaque jour de nouvelles forces, et guérit de sa blessure, Robert reçoit la réponse et les ordres du comte de Toulouse. Il les lit avec empressement; mais quelle est sa surprise et sa douleur! lorsqu'il apprend que, d'après le jugement porté par les barons, Adele ne possédera plus le château de ses peres, et que c'est à lui-même que le comte de Toulouse en donne l'investiture, avec la propriété de la plus grande partie des domaines qui peuvent en dépendre. Ce sou-

verain décide cependant, que, malgré les crimes du pere, Adele recevra des marques de sa clémence. Il ordonne qu'elle vienne habiter sa cour; il daignera lui-même veiller à sa tutelle; il ne cessera point de la protéger; et la portion des biens dont il n'a point encore disposé, pourra devenir son partage, aussitôt qu'elle aura mérité cette grace par une entiere soumission.

Ces ordres sont un coup de foudre pour Robert. Lui! Ravir les biens d'Adele! et recevoir la récompense d'un service, dont il croit que toute la gloire appartient à Roger! Non, jamais il n'acceptera d'aussi funestes dons. Il vole auprès de son ami, pour lui peindre ses tourmens, et pour implorer ses conseils. Roger partage son noble désintéressement; il conçoit ses peines; il sent la nécessité de refuser de pareils présens; il plaint les malheurs d'Adele; et dans l'instant où il répete qu'elle n'a point été coupable des crimes

de son pere, Robert le serre entre ses bras, et le remercie comme s'il venoit de lui accorder un bienfait.

Bientôt l'esprit plus calme de Roger entrevoit un moyen qui lui laisse de l'espérance, et qu'il saisit avec ardeur. Suspendons, dit-il, pour quelques momens, l'exécution des derniers ordres du comte de Toulouse. Nous avons la certitude que son cœur généreux trouvera du bonheur à rétablir Adele dans ses droits, lorsqu'il apprendra qu'elle n'a connu les fautes de son pere, que pour les pleurer. Son innocence et ses charmes la rendent trop intéressante, pour que cet illustre souverain n'appprouve point un retard qui lui conservera les moyens d'être bienfaisant envers elle. Robert renaît en écoutant son ami. Les seuls vœux qu'il ose former, sont d'aller aux pieds du comte de Toulouse, défendre des droits qui lui paroissent aussi sacrés, qu'ils sont déjà chers à son cœur. Mon ami, dit-il, en pressant

vivement la main de Roger, qu'Adele ignore à jamais le projet de refuser ses dépouilles. L'honneur commande un pareil silence, et les liens de la reconnoissance ne doivent pas l'enchaîner, lorsqu'il ne faut qu'être juste envers elle.

Après avoir fait toutes les dispositions nécessaires, et pris les précautions que la prudence exigeoit, Robert, voulant éviter de troubler la retraite d'Adele, la fit instruire d'une partie des intentions du comte de Toulouse. Il lui fit dire que, ne doutant pas de la reconnoissance avec laquelle elle recevroit l'assurance de la protection de son souverain, et la permission qu'il lui accordoit de venir habiter sa cour, il alloit retourner auprès de ce prince, pour l'assurer qu'elle se préparoit à venir recevoir ses ordres.

Roger, presque entierement guéri de sa blessure, se sentit assez de force, pour accompagner son ami. Ils revinrent ensemble auprès de Raimond, qui les reçut

avec tous les égards que méritoient leurs nouveaux services. Le premier mouvement de ce prince, en revoyant Robert, fut de lui témoigner toute la joie qu'il avoit goûtée, en trouvant une occasion de lui faire des dons considérables. Mais son étonnement fut extrême, en le voyant se précipiter à ses genoux, pour réclamer, en faveur d'Adele, les droits sacrés de l'innocence. Il l'entend rappeller combien sa naissance est illustre; il le voit plus timide, lorsqu'il essaie de peindre tout l'intérêt qu'inspirent ses charmes; mais le feu qui l'anime, donne tant de puissance à ses paroles, que Raimond commence à s'inquiéter, et craint d'avoir commis une injustice; il cite la sentence des barons; il promet d'examiner si elle n'a point été trop sévere; il annonce qu'il saura dédommager Adele... Non, seigneur, s'écrie Robert, vous n'avez rien à réparer. Nous avons su rendre hommage à la générosité de votre ame; nous avons prévu tous les

mouvemens qu'elle éprouve; et nous avons osé suspendre l'exécution de vos ordres; Adele les ignore; c'est l'espérance de trouver un pere dans son souverain, qui l'amene à vos pieds; c'est avec cette noble confiance qu'elle vient dans votre cour; et son cœur, en gémissant encore de la justice que vous n'avez pu vous dispenser d'exercer, n'éprouve que des sentimens de dévouement et de respect.

Votre exemple est trop beau, lui répond le comte de Toulouse, pour que je ne veuille pas l'imiter. Je cede à votre demande; j'aurai pour Adele la tendresse d'un pere; elle conservera tous les biens de ses ayeux; je trouverai pour vous d'autres récompenses; mais je lui laisserai connoître la sentence des barons, et le don que je vous avois fait; je ne souffrirai point qu'elle ignore que vous avez été son généreux défenseur, et que c'est à vous, et non pas à moi, qu'elle doit de la reconnoissance. En vain Robert multiplia ses

instances, pour que le secret fût gardé sur une démarche que la justice et l'honneur lui commandoient également, il ne put obtenir que la certitude de voir Adele rétablie dans tous ses biens.

Bientôt cette charmante personne, empressée d'obéir à son souverain, vint embellir sa cour; et chaque jour ce prince attacha plus de prix au pardon qu'il n'avoit d'abord accordé qu'aux généreuses sollicitations de Robert.

Cependant, le comte de Toulouse, vivement pressé par le desir de témoigner aux deux amis combien il étoit satisfait de leurs services, et voulant donner à Robert un dédommagement égal à son noble sacrifice, ne crut pas pouvoir mieux satisfaire leurs vœux, qu'en prouvant à toute la terre, que les honneurs qu'il se proposoit de leur accorder, étoient le prix de leurs seules actions. Pour donner plus d'éclat au plan qu'il méditoit, il résolut de rassembler tous les chevaliers de ses

états. Il étoit assuré que ces juges de l'honneur et du courage, après avoir entendu le récit des exploits de Robert et de Roger, applaudiroient à la volonté qu'il avoit de récompenser le mérite, en élevant ces deux guerriers jusqu'au rang des chevaliers, sans les forcer de déclarer le secret de leur naissance.

Bientôt le comte de Toulouse instruisit les deux amis de ses desseins. Après l'avoir entendu, Roger, ne pouvant plus résister aux mouvemens de joie qu'il éprouve, tombe à ses genoux, pour lui exprimer sa reconnoissance. Son ami lui paroît si digne de l'honneur qui lui est promis! Le comte de Toulouse est si généreux, si grand! qu'il ne balance plus. Il lui découvre le secret de leur naissance et celui de son cœur; il fait le récit des deux actions dans lesquelles le courage du pere de Robert a sauvé la vie au sien; il peint la maniere dont il est mort, et lui dit comment le comte de L... a voulu

s'acquitter envers les enfans de ce brave guerrier; il avoue avec plus d'embarras, mais avec tout le feu de l'amour, ses sentimens pour Elvige; et il rend compte des motifs qui l'ont déterminé à venir dans sa cour, après avoir quitté le château de ses ayeux.

Ce récit ne fit que redoubler l'estime et l'intérêt que le comte de Toulouse accordoit aux deux amis. Il crut s'agrandir lui-même, en saisissant une pareille occasion de récompenser le courage. Son cœur, inspiré par le plus vif desir de les rendre heureux, voulut aussi ne rien oublier de ce que la prudence conseilloit, et de ce qui pourroit les conduire plus sûrement au bonheur.. Que le secret de votre naissance, leur dit-il, reste toujours ignoré. Je vais faire inviter les chevaliers de mes états à se rassembler à ma cour, sous le prétexte de les consulter pour une affaire importante; je réclamerai la parenté qui m'unit au pere de Roger, pour l'engager

à se rendre auprès de moi. La justice et l'élévation de son ame me sont de sûrs garans, que lorsqu'il entendra le récit de vos actions, il unira son suffrage au mien, et décidera que vous méritez les plus grandes récompenses. Vous verrez alors tous les chevaliers, entraînés par notre exemple, vous juger dignes de partager leurs honneurs et leur rang; lorsque cette décision aura été prononcée, Roger pourra venir tomber aux genoux de son pere, et je suis certain qu'en le retrouvant couvert de gloire, il n'éprouvera que du bonheur, en le serrant dans ses bras; il sentira en même temps qu'il n'a plus le droit de repousser Robert, devenu son égal, à force de vaillance et de vertus.

Les deux amis admirent le projet du comte de Toulouse; ils ne peuvent cependant bannir entierement leurs craintes; mais Raimond, ne partageant point leurs doutes, se préparoit à faire inviter les chevaliers, lorsqu'il vit arriver à sa cour un

envoyé du comte de L... qui venoit implorer son secours, et lui peindre le déplorable état dans lequel il se trouvoit.

Depuis le départ de Roger, le silence que le comte avoit gardé sur la fuite de son fils, avoit d'abord étonné tous les seigneurs voisins de ses terres. Après avoir vainement essayé de pénétrer son secret, ils avoient appris que la tristesse, les regrets et le deuil, couvroient le château du comte. Le bruit de la mort de Roger s'étoit généralement répandu; les larmes que la comtesse ne cessoit de verser, avoient confirmé ce soupçon. Les familles alliées de celle du comte, après avoir connu l'inutilité de ses recherches, avoient songé à s'assurer les riches héritages qui devoient appartenir à Roger.

Le chef de la plus puissante de ces familles, voulant écarter tous les autres prétendans, et ne consultant que son avide ambition, avoit eu la barbare indiscrétion d'envoyer sommer le comte de L... de

le reconnoître comme l'héritier de ses domaines. Une réponse remplie d'indignation et de mépris avoit été faite à cette demande. Animé par l'avarice, et par le desir de la vengeance, ce parent avide avoit rassemblé des troupes, dans l'espoir de ravir par la force ce qu'il n'avoit pu obtenir par la persuasion.

Le comte, n'ayant pu prévoir cette injuste attaque, n'avoit pris aucune précaution pour s'en garantir. La force de son château le mettoit à l'abri d'une surprise; mais n'ayant point assez de troupes rassemblées, pour se rendre maître de la campagne, et n'ayant point eu le temps d'amasser des provisions, il alloit être bientôt forcé de se livrer à la discrétion de son cruel ennemi, s'il n'obtenoit pas les plus prompts secours. Dans cette fatale détresse, ne connoissant que le comte de Toulouse, qui fût assez généreux et assez puissant, pour aider à sa délivrance, il avoit profité d'un conduit souterrain, qui

n'étoit pas connu par l'ennemi, pour envoyer un émissaire solliciter la protection de son souverain, et la réponse qu'il en recevroit, devoit décider son sort.

Aussitôt que Raimond eut appris ces détails, il ne resta pas un moment indécis. Mais toujours occupé du bonheur des deux amis, et ne voulant point que l'envoyé du comte pût les reconnoître, il le fit repartir sur le champ, avec l'ordre d'aller porter à son maître l'assurance qu'il lui enverroit de prompts secours, et qu'il sauroit le venger. L'émissaire fut assez adroit, pour échapper aux partis ennemis, et à son retour, il ranima toutes les espérances du comte, par les promesses qu'il lui fit de la part de Raimond.

Le comte de Toulouse voulut instruire lui-même les deux amis de la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Leur inquiétude égala leur fureur. Ils s'élancerent aussitôt, pour courir à leurs armes, et voler au secours de tout ce qu'ils avoient de plus

cher. Modérez cette ardeur, leur dit Raimond. J'ai déjà donné mes ordres; mes troupes se rassemblent; vous marcherez à leur tête; c'est à vous seuls que je confierai le soin de défendre une aussi belle cause. Mais vous, Roger, remerciez-moi; ce sera Robert qui vous commandera; c'est à lui que j'ordonne d'aller sauver votre pere.... Le noble cœur de Roger sentit la sublime bonté de cet ordre. Des larmes de reconnoissance tomberent de ses yeux; et son ami et lui, frémissant également d'impatience, précipiterent leurs pas, pour aller hâter les préparatifs.

Bientôt tout se trouva prêt pour le départ. Les soldats, animés par l'ardeur de leurs chefs, ne voulurent prendre pendant les marches, que le repos le plus indispensable; et dans peu de jours ils arriverent à la vue de l'ennemi qui investissoit le château. Robert alors commande à sa fureur, pour ne plus écouter que la pru-

dence. En chef habile, il examine la position de ceux qu'il doit combattre, et n'omet rien de ce qui pourra lui assurer la victoire.

Roger, à l'aspect des lieux qui l'ont vu naître, et qui renferment tout ce qu'il a de plus cher, pleure, soupire, éprouve tous les sentimens à la fois; mais bientôt étincelant de fureur, il ne songe plus qu'à sauver ceux qu'il aime; il n'existe plus que pour les venger.

Pendant que Robert prépare ses attaques, le comte de L... a fait observer, du haut des dongeons de son château, les mouvemens et les dispositions de ceux qui viennent d'arriver à son secours. Il se prépare lui-même à faire une vigoureuse diversion, aussitôt qu'il verra le combat engagé; et le même souterrain qui lui a servi, pour envoyer un émissaire au comte de Toulouse, lui fournit le moyen de faire instruire de ses intentions celui qui commande les troupes de ce prince.



Robert, après avoir séparé ses guerriers en deux bandes, se met à la tête de la premiere, et Roger commande la seconde. L'un et l'autre parcourent les rangs; ils communiquent l'ardeur qui les anime; le signal du combat se donne; et ces troupes accoutumées à vaincre sous de pareils chefs, surmontent facilement les premiers obstacles qu'on leur oppose. Cependant, les combats se renouvellent à chaque poste, et la victoire demeure quelque temps incertaine.

Pendant que les deux amis, aussi terribles, aussi prompts que la foudre, renversent tout ce qui se trouve sur leur passage, et volent partout où leur présence est nécessaire, le comte fond avec son impétuosité ordinaire sur les ennemis les plus rapprochés du château; il parvient à les mettre dans le plus grand désordre: animé par ce succès, il veut poursuivre sa victoire; bientôt son courage imprudent l'entraîne trop loin; la troupe qu'il

vient de repousser, revenue de sa premiere surprise, s'apperçoit du petit nombre de ceux qui l'attaquent; le centre paroît fuir; mais il ne recule, que pour former un cercle épais, au milieu duquel le comte se trouve enveloppé de toutes parts.

Certain alors de sa défaite, il ne veut plus que vendre cherement sa vie; la force de ses coups abat ce qui est à sa portée; sa forte armure le garantit pendant quelque temps; mais les assaillans se renouvellant sans cesse, la fatigue se fait sentir; son cheval tombe percé de coups, et l'entraîne dans sa chute. Il va périr, lorsque Robert, à qui rien n'a pu résister, et qui n'a plus d'autre soin que celui de poursuivre les fuyards, apperçoit le peloton redoutable, au milieu duquel se continue cette lutte inégale. A cette vue, il pousse un cri terrible; il n'écoute que son désespoir; il vole presque seul, et veut mourir ou sauver le comte. La violence et la

rapidité de ses coups lui frayent un passage; il peut déjà le couvrir de son écu, et déjà son glaive a donné la mort à tout ce qui a osé l'approcher, lorsqu'il reconnoît avec surprise, qu'il n'a plus d'ennemis à frapper, et que de toutes parts ce sont ses propres soldats qui l'environnent. Ardens à suivre son panache qui a toujours été pour eux le signal de la victoire, ils sont accourus sur ses pas; ils ont imité son exemple; tout ce qui a voulu leur résister, a reçu la mort; le reste a pris la fuite, et le comte et Robert n'ont plus autour d'eux que leurs braves défenseurs.

Le premier mouvement de Robert fut de venir se jetter aux genoux du comte; mais toujours timide, ne croyant pas avoir encore assez fait, et se rappellant les conseils prudens et généreux de Raimond, il laisse baissée la visiere de son casque, et pense à s'éloigner. Le comte s'empresse d'accourir auprès de son libérateur, pour lui témoigner sa reconnoissante admira-

tion; mais Robert sait l'éviter; il donne à sa troupe l'ordre de marcher à la poursuite de l'ennemi: il est déjà prêt à s'éloigner, lorsqu'il apperçoit sur la terre l'écu dont le comte s'étoit servi dans le combat; il est fracassé par les coups qu'il a parés, et plusieurs morceaux en sont épars. Robert s'élançant à bas de son cheval, en releve un qu'il fait appercevoir au comte, et dans le même instant, il part avec la vîtesse de l'éclair, en le laissant également étonné de cette action, de son silence et de sa fuite.

Dans cette partie du champ de bataille, les ennemis sont dispersés de toutes parts, Robert na plus qu'à les poursuivre; Roger a fait également plier tout ce qui s'est présenté devant lui. Les deux amis se cherchent, ils se réunissent; et dès que Robert apperçoit Roger, il va se jetter dans ses bras, il le rassure pour les jours de son pere, et lui montre le trophée dont il vient de s'emparer. L'un et l'autre sentent

également la nécessité de ne point nuire aux projets du comte de Toulouse, en se laissant reconnoître; ils prennent en soupirant la résolution de s'éloigner du lieu qui leur est le plus cher.

Robert, après s'être assuré que les ennemis ne pourront pas tenter de nouvelles entreprises, laisse une partie de ses troupes avec l'ordre d'obéir à tout ce que leur commandera le comte. Il le fait prévenir que, rappellé par des ordres pressans que lui envoie son souverain, il a le regret de ne pouvoir aller lui présenter ses hommages. Le comte ne peut s'empêcher de remarquer le soin avec lequel son libérateur paroît l'éviter; mais vainement il fait des questions: la précaution que les deux amis avoient prise de changer leurs noms, en arrivant à la cour de Toulouse, empêche qu'ils ne soient reconnus. Il insiste encore plus vainement, pour les voir avant leur départ, il apprend qu'ils sont déjà loin.

Aussitôt que Robert et Roger, de retour auprès du comte de Toulouse, l'eurent instruit des détails de ce dernier combat, ce prince ne voulut pas reculer plus loin son projet de leur accorder les honneurs dont ils s'étoient rendus si dignes. Il donna, dès le jour même, ses ordres, pour que l'on invitât tous les chevaliers de ses états à se rendre à sa cour.

Habile à faire des heureux, il écrivit au pere de Roger, qu'il desiroit le consulter sur une affaire importante. Sa lettre portoit aussi que, préparant une fête qu'il desiroit embellir, il demandoit à la comtesse sa parente, de venir en partager les honneurs.

Les deux amis, en apprenant du comte de Toulouse la démarche qu'il vient de faire, et les projets qu'il a formés, frémissent sur le sort qui les attend. Robert se rappelle son obscure origine; il craint de n'avoir point assez fait pour la gloire. Roger, rempli d'une juste admiration

pour son ami, croit qu'on ne peut pas assez l'honorer; mais il tremble encore, en songeant à tout le prix que son pere attache à l'éclat de la naissance. Raimond, témoin de leur trouble, les console et les rassure, en leur disant avec une noble fierté : vous avez obtenu mon suffrage; je dirai vos actions; soyez assurés que les chevaliers que j'unirai à moi, pour juger quel prix vous est dû, se souviendront, en m'écoutant, que le rang et les honneurs dont ils jouissent, seroient sans valeur, s'ils ne les devoient à la gloire et à leur courage, bien plus qu'aux prérogatives de leur naissance. Pendant qu'ils se rassembleront, vous resterez dans l'asile que je vous ai fait préparer, et vous ne paroîtrez qu'à l'instant où je vous ferai donner mes instructions et mes ordres.

Les deux amis ne crurent pouvoir exprimer mieux leur reconnoissance pour tant de bonté, qu'en assurant le généreux comte de Toulouse, que leurs cœurs s'a-

bandonnoient à l'espérance du bonheur. Dès le même jour ils allerent dans le lieu que ce prince avoit fixé, bien résolus de ne plus reparoître, et de ne point se faire connoître, si le jugement des chevaliers étoit contraire à leurs vœux; mais ils n'oserent s'arrêter à cette derniere pensée, et mutuellement ils se cacherent combien elle leur laissoit de crainte.

Tandis que Robert, tremblant pour le bonheur de son ami, pour le repos de sa sœur, et tourmenté par un sentiment secret et tendre qu'il s'efforçe de combattre, se croit encore si loin d'avoir franchi l'intervalle que la naissance met entre le comte et lui; tandis que Roger, plus confiant, se plaît à compter les lauriers qu'a cueillis son ami, et voit sa gloire illustrer Elvige, le comte reçoit les lettres de son souverain. La reconnoissance ne lui permet pas de balancer; il ordonne à l'instant même les préparatifs de son départ; rien ne peut plus le retenir: il a su forcer son

avide parent à lui demander pardon de son insulte, et à renoncer à ses injustes prétentions; il ne s'occupe plus que du soin de paroître avec éclat, et la comtesse doit le suivre. C'est alors qu'il se souvient des graces, des talens et de la beauté d'Elvige; il reconnoît combien elle embellira son cortege; il permet qu'elle reparoisse en sa présence, et dans les dispositions nouvelles où se trouve la comtesse, elle est bien éloignée d'y vouloir opposer un obstacle.

Depuis le départ de Roger, elle n'avoit presque point cessé de répandre des pleurs; mais elle avoit constamment repoussé l'idée de sa mort. L'espérance de retrouver son fils, étoit le seul bien dont son cœur n'avoit pu se détacher. Pendant long-temps Elvige, la cause de ses peines, n'avoit été pour elle qu'un objet de tourment. Entraînée par ses regrets qu'elle se plaisoit à redoubler sans cesse, elle s'étoit enfin arrêtée au souvenir qu'Elvige

pleuroit aussi Roger. La pensée que leur douleur étoit la même, et qu'elles pourroient unir leurs larmes, avoit fait triompher aisément la tendresse maternelle, d'une haine inspirée par la fierté d'une haute naissance, et avoit en même temps fait naître le desir de revoir celle que son fils aimoit si tendrement. Elle n'avoit osé s'avouer à elle-même un pareil vœu, qu'une mere seule pouvoit former, et que le comte auroit regardé comme une foiblesse coupable; mais son cœur avoit en quelque sorte contraint ses levres à le prononcer en présence de la femme qui lui inspiroit le plus de confiance. Cette femme, la même à laquelle Elvige doit déjà tant de reconnoissance, sent combien ce mouvement de l'ame pourra devenir favorable à sa malheureuse amie; elle veut aussi sauver à sa maîtresse un embarras trop délicat et trop difficile à vaincre. Elle accourt auprès d'Elvige, et sans écouter sa frayeur, elle l'entraîne dans l'apparte-

ment de la comtesse. Hors d'elle-même aussitôt qu'elle l'apperçoit, Elvige ne peut que tomber à ses genoux, ses sanglots sont prêts à la suffoquer. La comtesse jette un cri. L'étonnement, les regrets, la tendresse, et le besoin de parler de son fils, s'emparent à la fois de son cœur; elle ne peut suffire à tous les sentimens qu'elle éprouve; elle regarde Elvige toujours prosternée devant elle; le silence qu'elle garde pendant quelques momens, donne à celle qu'elle avoit élevée comme sa pupille, le courage de lever sur elle des regards attendris et supplians; la comtesse ne peut leur résister, elle la releve et la serre dans ses bras. Le silence qu'elles n'ont point interrompu jusqu'alors se prolonge encore; elles n'essayent point d'exprimer ce qui se passe au fond de leur ame; elles n'ont de forces que pour répandre des larmes....

Bientôt cependant, la crainte de voir arriver le comte, les force d'interrompre

cette premiere entrevue. La comtesse regarde Elvige avec bonté, lui tend sa main qu'elle lui permet de baiser, et la quitte, en lui disant qu'elle aura besoin de la revoir et de pleurer avec elle.

Quels que fussent les tourmens et les craintes d'Elvige, sa tendresse aussi constante et aussi vive que celle de la comtesse, l'avoit empêchée de croire à la mort de Roger. Le silence que Robert et Rainulfe n'avoient jamais cessé de garder, l'avoit confirmée dans ce doute. C'étoit cet espoir secret qui l'avoit seul empêchée de succomber sous l'excès de ses peines.

Aussitôt qu'elle peut revoir la comtesse, elle ose lui parler des motifs qui la portent à repousser la funeste idée de la mort de son fils. Cette mere l'écoute avec transport, il lui semble qu'elle vient d'obtenir un bienfait; et sa reconnoissance s'exprime dans les termes les plus touchans. Elvige alors, n'écoutant plus que les inspirations de son cœur, tire de son sein le

portrait de Roger, et l'ayant présenté à la comtesse, elle se couvre le visage de ses mains.

En revoyant des traits aussi chers, et que l'amour a su rendre aussi ressemblans, la comtesse reste pendant quelques momens sans pouvoir parler; ses forces paroissent prêtes à l'abandonner; ce n'est qu'à l'instant où des torrens de larmes coulent de ses yeux, qu'elle revient entierement à la vie. Ses regards avides contemplent mille fois ce portrait; mille fois elle essaye de peindre son bonheur et sa surprise; s'abandonnant ensuite à tous ses sentimens, elle s'élance vers Elvige, elle la serre tendrement entre ses bras, et lui pardonne enfin d'aimer son fils.

Déjà plusieurs mois s'étoient écoulés, depuis que la comtesse alloit secretement pleurer avec Elvige, lorsque les lettres du comte de Toulouse arriverent. En instruisant la comtesse de l'invitation dont son souverain l'honoroit, le comte lui dit qu'il

croyoit convenable qu'elle fût accompagnée par sa fille d'honneur ; il voulut même que l'on préparât pour elle des habits magnifiques, ordre qui ne fut nullement contrarié par la comtesse ; et lorsqu'il revit Elvige parée des plus brillans atours, et de tous les charmes qu'elle avoit reçus de la nature, il trouva son fils moins coupable de l'aimer, peut-être même regretta-t-il tout bas de s'être montré trop sévere.

Le comte de Toulouse, en envoyant inviter les chevaliers de ses états à se rendre à sa cour, avoit fixé le jour de leur arrivée, et ses ordres avoient été donnés, pour les recevoir avec la plus grande magnificence. Voulant sur-tout honorer le comte, dès qu'il sut qu'il approchoit de Toulouse, il envoya une escorte au-devant de la comtesse. Pénétré de reconnoissance pour l'honneur que son souverain daignoit lui accorder, le comte quitta son cortege ; et pour mieux prouver son empressement, il devança la comtesse, et

vint à Toulouse, suivi seulement de quelques-uns de ses écuyers.

Aussitôt qu'il fut en présence du comte de Toulouse, il rendit à ce prince un nouvel hommage de tous ses biens, en déclarant qu'il ne devoit leur conservation qu'à son généreux secours.

Comme votre souverain, lui dit Raimond, en le relevant avec bonté, la justice me commandoit de repousser une agression injuste; d'autres liens dont je m'honore, m'imposoient aussi des devoirs: j'ai dû vous défendre comme mon parent, et c'est en cette qualité que je vous appelle auprès de moi, pour vous consulter. Le comte ne répondit qu'en se prosternant avec respect.

Déjà les chevaliers étoient arrivés. Le comte de Toulouse, pour donner plus d'éclat à la réception qu'il vouloit faire à la comtesse, avoit rassemblé toutes les dames de sa cour. La vivacité, les graces, la jeunesse et la beauté du plus grand nom-

bre, excitoient l'admiration encore plus que l'élégance et la richesse de leurs parures; mais tous leurs charmes sembloient s'effacer auprès de ceux d'Adele, simplement vêtue de ses habits de deuil. Elle n'avoit pu se refuser, d'après les instances du comte de Toulouse, d'être présente à la réception de la comtesse.

Raimond, dans l'espérance qu'Elvige l'accompagneroit, avoit eu le soin de prévenir Adele, qu'il accordoit le plus grand intérêt à cette charmante personne; mais fidele à son secret, il ne l'avoit point instruite qu'Elvige étoit la sœur de Robert; ce titre cependant, eût été le plus puissant de tous, pour la lui faire aimer; car elle avoit appris du comte de Toulouse les grands sacrifices que Robert avoit faits pour elle; et remarquant avec quelle soigneuse délicatesse il évitoit tout ce qui pouvoit en rappeller le souvenir, la reconnoissance et l'admiration ajoutoient chaque jour aux sentimens qu'elle ne pouvoit lui refuser.

Lorsque la comtesse parut, le comte de Toulouse la reçut avec les plus grands égards; et lui présenta lui-même les dames et les chevaliers de sa cour. S'approchant ensuite d'Elvige qui se tenoit éloignée par respect, il lui dit avec bonté: je connois quel étoit le courage de votre pere; je sais comment il a sacrifié sa vie; je prie le comte de me permettre de m'unir à lui, pour vous servir de pere. Charmante Adele, ajouta-t-il, en se tournant vers elle, Elvige mérite d'intéresser tous les cœurs; je vous demande vos bontés et votre amitié pour cette nouvelle compagne.

Le comte témoigna quelque surprise, en voyant un aussi grand prince traiter d'une maniere si flatteuse une simple fille d'honneur. La comtesse n'éprouva que de la joie; et la belle Adele appercevant l'embarras d'Elvige dont les joues se couvroient d'un vif incarnat, vint l'embrasser tendrement, et lui promit de l'aimer comme une sœur.

Le comte, après avoir rempli tout ce qu'il devoit à son souverain, témoigna vivement son desir de connoître son libérateur, pour l'assurer de sa reconnoissance. Il attendra pour paroître, lui dit le comte de Toulouse, l'instant où les chevaliers et vous, aurez décidé quelle récompense il a méritée. C'est pour entendre le récit de ses actions, c'est pour les juger, que je vous ai rassemblés à ma cour; je ne puis douter de tout le bonheur que vous éprouverez, en vous montrant juste et généreux envers celui qui vous a déjà si bien servi.

Raimond, ne voulant plus différer une démarche à laquelle il attachoit le plus grand intérêt, indiqua le lendemain, pour rassembler les chevaliers, et prendre leurs avis. Aussitôt que l'heure marquée fut arrivée, ce prince couvert de tous les attributs qui convenoient à sa puissance, monta sur un trône; fit placer le comte à sa droite, et les chevaliers couverts de

leur mortier, et de leur manteau d'hermine, prirent séance.

" Illustres et vaillans chevaliers, leur dit le comte de Toulouse, comme souverain j'ai le droit d'accorder des honneurs à ceux qui m'en paroissent dignes, et je ne dois compte de mes actions qu'à Dieu seul. Mais quelle que soit l'étendue de ma puissance, la justice est mon premier devoir, et ma faveur ne peut suffire, pour donner de la renommée à qui ne l'auroit pas acquise par ses actions. Je vous ai rassemblés, pour vous consulter; vous êtes les juges de l'honneur et du courage; c'est à ce titre que je veux déférer à vos avis, pour m'assurer que la gloire elle-même confirmera la décision que je vous demande.

Deux guerriers inconnus sont venus se présenter à ma cour, pour m'offrir leurs services. Ils avoient pour appui une action courageuse et brillante; leur armure, leur maintien, leur langage, leur habileté

dans les exercices des chevaliers, servoient à faire croire que leur origine est illustre; mais inspirés par le noble desir de ne rien devoir qu'à leurs actions, ils ont demandé de taire leurs noms, en déclarant qu'ils ne vouloient accepter d'autres honneurs que ceux que l'on croiroit devoir à leur vaillance. Je me suis servi de leurs bras; leurs services ont dépassé mon attente; je leur dois des récompenses; mais fidele à ma parole, je veux leur prouver ma reconnoissance, en remplissant les conditions qu'ils ont eux-mêmes prescrites. Je ne les forcerai point à déclarer si leur origine est illustre ou obscure; entendez le récit de leurs actions, et prononcez si vous les trouvez dignes de monter à votre rang."

Après ces mots, le comte de Toulouse garda le silence; un héraut d'armes fit entendre les détails des faits nombreux par lesquels les deux inconnus s'étoient couverts de gloire; et dès qu'il eut cessé de

parler, Raimond, s'adressant au comte, le pria de donner son avis.

Dans ce moment il étoit occupé par une foule de pensées. La derniere action, celle de sa délivrance, citée par le héraut d'armes, excitoit toute sa reconnoissance, en lui rappellant le danger dont la valeur des deux amis l'avoit sauvé. Il ne pouvoit rester long-temps indécis, puisqu'il s'agissoit de récompenser son libérateur; d'autres sentimens plus puissans et plus tendres venoient encore déterminer son jugement. Il commençoit à penser que des nœuds bien chers pouvoient l'attacher à ces deux inconnus. Le secret qu'ils gardoient sur leurs véritables noms, la maniere extraordinaire dont l'un d'eux s'étoit éloigné dans l'instant où il lui avoit sauvé la vie, le morceau de son écu qu'il lui avoit fait voir, en le quittant si rapidement, l'accueil honorable et si peu prévu par lui, que le comte de Toulouse avoit fait à Elvige, et plus encore que tout cela, le desir, l'es-

pérance de retrouver un fils vivement regretté, et de le retrouver couvert de lauriers, tout se réunissoit, pour inspirer au comte le besoin de faire des questions, et d'éclaircir ses doutes; mais prévoyant qu'il tenteroit vainement d'interroger sur ce mystere, il ne songea plus qu'à donner un avis qui fût d'accord avec la justice, la reconnoissance, et les vœux secrets de son cœur.

Nous devons, dit-il, nous borner à juger les récits que nous venons d'entendre. Ce fut en faisant des actions semblables, que nos ancêtres ont illustré leurs noms; le bruit de leur gloire est le plus bel héritage qu'ils aient transmis à leurs descendans; et les honneurs dont nous jouissons aujourd'hui, ne sont que le tribut que la reconnoissance a cru devoir payer à leur héroïsme et à leurs vertus. Prouvons à l'univers qu'il ne faut que les imiter, pour obtenir les mêmes récompenses. Nous n'avons pas le droit de soulever le voile

dont les deux inconnus ont voulu se couvrir; qu'ils taisent leur origine et leurs noms; ce sera nous associer à la gloire dont ils ont su se couvrir, que de les élever à notre rang.

Ce fut avec transport que le comte de Toulouse entendit ce suffrage. Il étoit appuyé sur des motifs si nobles, que tous les chevaliers l'adopterent, et déciderent que les deux guerriers inconnus seroient armés chevaliers, sans auparavant déclarer quelle étoit leur origine, et leurs véritables noms.

Le généreux Raimond ne perdit pas un instant, pour envoyer annoncer aux deux amis le triomphe qu'ils venoient d'obtenir. En l'apprenant ils entrevirent un rayon d'espérance; mais il leur restoit encore trop d'obstacles à lever, pour ne pas éprouver tous les tourmens de l'incertitude; et c'étoit le lendemain de ce même jour que, se retrouvant en présence des êtres qui leur étoient les plus chers, ils

devoient ou voir couronner leurs vœux, ou devenir la proie de la plus mortelle douleur.

Tandis qu'ils employoient leurs efforts pour repousser la crainte, sans oser croire à la possibilité de leur bonheur; tandis qu'ils se plaignoient à la fois de la lenteur du temps, et redoutoient sa vîtesse, le comte de L... retenu par des doutes que rien ne pouvoit encore éclaircir, se bornoit à former secretement le vœu de retrouver son fils, et s'efforçoit de ne point laisser appercevoir ce qui se passoit au fond de son ame, dans la crainte de redoubler les peines de la comtesse, en lui laissant concevoir un espoir dont rien ne lui assuroit la réalité. Il l'avoit vue tressaillir de douleur dans le moment où elle avoit appris que deux inconnus qui s'étoient couverts de gloire, devoient le lendemain recevoir la récompense de leurs nobles travaux; elle n'avoit pu s'empêcher de s'écrier en présence du comte: où est mon fils? Après

cette question déchirante, elle l'avoit brusquement quitté, pour venir répandre des larmes dans le sein d'Elvige. Une sorte de pressentiment qu'elle ne pouvoit définir, l'agitoit si fortement, qu'elle ne pouvoit être calmée, qu'en répétant mille fois ses questions sur le sort de son fils; et quoique Elvige partageât ses plus tendres inquiétudes, elle cherchoit à les cacher, et ne lui répétoit que ce qui pouvoit servir à rassurer l'une et l'autre.

Le lendemain, aussitôt que le jour parut, le son bruyant de la trompette annonça la fête qui se préparoit. Le comte de Toulouse avoit donné tous les ordres nécessaires, pour la rendre la plus magnifique possible. Il avoit décidé que pendant le premier jour, un seul des deux aspirans seroit armé chevalier; il avoit paru ne vouloir que multiplier les fêtes, en armant les deux chevaliers dans des journées différentes; mais son véritable projet étoit de connoître l'effet que produiroit sur le

comte la vue de Robert: il desiroit en même temps préparer en quelque sorte le cœur de la comtesse au bonheur de retrouver son fils.

Bientôt des acclamations générales annoncerent l'arrivée de celui des deux aspirans qui le premier devoit être créé chevalier. La lice qu'il avoit à parcourir, étoit terminée par une immense estrade, au milieu de laquelle étoit placé le trône du comte de Toulouse. Ce prince, environné de tous les chevaliers de sa cour, avoit fait placer auprès de lui le comte et la comtesse; Elvige et la belle Adele les accompagnoient. Aussitôt que le signal fut donné, on vit s'avancer Robert; il étoit couvert d'une simple armure blanche. Le seul ornement qui le paroit, étoit le fragment d'écu qu'il avoit ramassé après son dernier combat. Aussitôt que le comte apperçut ce trophée, il voulut s'élancer; mais Raimond attentif à ses mouvemens, l'arrête, et lui dit qu'il se réserve le droit

de lui présenter son vaillant défenseur. En finissant ces mots, ce prince se leve de son trône, ordonne à Robert d'en monter les marches; et sans lui permettre de baisser la visiere de son casque, il le présente au comte et à la comtesse, pour qu'il reçoive de leurs mains son écharpe et son épée. Aussitôt le comte veut serrer son libérateur entre ses bras; mais au même instant, il le voit tomber à ses genoux; il sent qu'il les embrasse, et il l'entend lui dire: pardonnez à votre vassal.... En disant ces mots, Robert a baissé la visiere de son casque, et le comte le reconnoît... A sa vue, il n'a plus d'autre souvenir que celui de ses services; il n'a plus d'autre sentiment que celui de la tendresse paternelle. Où est mon fils? Rendez-le moi, s'écrie-t-il, en le serrant contre son cœur...

Elvige et la comtesse ont également reconnu Robert; elles se précipitent vers lui. L'étonnement, la crainte, le besoin de revoir ce qu'elles ont de plus cher, se font

sentir à la fois; mais ce n'est qu'en étendant leurs bras, ce n'est qu'en poussant des sanglots, qu'elles peuvent supplier le comte de Toulouse de les instruire davantage.

Raimond voit leurs transports, il en redoute l'effet; il croit même nécessaire d'opposer un retard à leur bonheur. Vous le reverrez, leur dit-il, mais il ne viendra dans ces lieux, que lorsqu'il sera sûr de son pardon, et sur-tout de celui de son ami. Comte, lorsque Robert vous sauvoit la vie, votre fils étoit avec lui; jamais ils n'ont cessé de combattre ensemble. Vous avez entendu le récit de leurs actions; apprenez les véritables motifs qui jusqu'à ce jour les ont faits se couvrir d'un voile impénétrable. Ils attendoient, pour avouer leur naissance et leurs noms, que la gloire de Robert fût assez grande pour illustrer Elvige. Prononcez à présent si votre fils mourra de douleur, ou s'il obtiendra de vous la certitude de son bonheur.... A peine a-t-il achevé ces mots, que le comte,

cédant à sa reconnoissance, se hâte de présenter à Robert l'épée qui lui est destinée : à son exemple, la comtesse lui ceint son écharpe ; et tous les deux entraînés par le même mouvement, vont serrer entre leurs bras Elvige éperdue et tremblante, qu'ils trouvent prête à succomber sous la multitude des sentimens qui l'agitent.

A cette vue, le comte de Toulouse, assuré de tout l'effet que pourra produire la présence de Roger, ne voulut point prolonger les inquiétudes et les tourmens de ceux qu'il desiroit si vivement rendre heureux ; il quitta son trône, et revint dans son palais.

Le comte, la comtesse, Elvige, Adele et Robert sont les seuls qui suivent le comte de Toulouse dans l'intérieur de ses appartemens. Aussitôt qu'ils ne sont plus contraints par les regards d'une cour nombreuse, et lorsqu'ils peuvent s'abandonner librement à tous les sentimens qu'ils éprouvent, le généreux Raimond prononce de

nouveau le nom de Roger... Mon fils! mon fils!... s'écrient à la fois le comte et la comtesse... A ce cri de leur-cœur, Roger paroît, et vient se précipiter entre leurs bras. La comtesse, en quelque sorte accablée par son bonheur, a besoin de chercher un appui, et c'est le bras de Robert qui la soutient, tandis qu'Elvige, ne pouvant plus respirer, penche sa tête, et la cache dans le sein d'Adele. Roger, sans pouvoir proférer une parole, ne s'arrache aux embrassemens de son pere, que pour venir tomber aux genoux de sa mere; elle ne peut que le serrer, et le couvrir de ses larmes. Il se fait un silence que des soupirs seuls interrompent. Le comte enfin a repris assez de force, pour exécuter le projet qu'il vient à l'instant même de former. Il s'approche d'Elvige encore chancelante; il la soutient, s'empare de sa main, et vient l'unir à celle de Roger, sur les genoux de la comtesse.

Nous abandonnons à nos lecteurs le soin

de se peindre un pareil moment; il est du nombre de ceux qui ne peuvent se décrire, mais que le cœur sait si bien sentir. Il fut à la fois le triomphe de la tendresse paternelle, de l'amitié, de l'amour et de tous les sentimens généreux.

Le comte de Toulouse ne voulut point qu'un aussi beau jour pût être troublé par des devoirs importuns. Après avoir fait annoncer que Roger seroit armé chevalier le lendemain, il se sépara de sa cour, et vint se joindre à ceux dont le bonheur devenoit la plus douce et la plus belle récompense de ses bienfaits et de ses soins. Habile à saisir tout ce qu'il croit pouvoir les rendre plus heureux, il prévient Roger que ce sera des mains d'Elvige qu'il recevra son écharpe, et que son ami lui ceindra son épée. Robert, ajoute-t-il, sera revêtu des habits des chevaliers, et paré de tous leurs attributs; il se présentera pour faire reconnoître ses emblêmes; mais c'est à lui seul qu'appartient le soin

d'orner son écu; les ornemens et les devises dont il fera le choix, seront consacrés à jamais; je crois devoir en même temps l'avertir que s'il est quelque dame que son cœur préfere, le plus grand et le plus bel hommage qu'elle pourra recevoir de lui, sera de voir ce même écu paré de ses couleurs. Ce dernier mot colora d'un rouge vif le front de Robert, et fit soupçonner que son cœur étoit vivement agité; mais n'osant s'avouer à lui-même les vœux qu'il formoit secretement, et craignant qu'un regard ne décelât sa pensée, il baissa modestement les yeux, et garda le silence.

Le comte de Toulouse avoit prévu cet embarras, et ce n'étoit pas sans dessein qu'il venoit de le faire naître. Depuis long-temps il avoit apperçu tout le pouvoir que la belle Adele avoit sur Robert; il avoit aussi remarqué l'admiration et la tendre reconnoissance qu'avoit éprouvées cette charmante personne, lorsqu'il lui avoit appris qu'elle ne devoit qu'à la dé-

licate générosité de Robert, la restitution du bien de ses ayeux; il avoit facilement jugé qu'un chevalier aussi respectueux s'étoit sûrement interdit tout espoir; il ne l'avoit jamais interrogé sur ses sentimens; mais il s'étoit réservé d'éprouver son cœur et celui d'Adele, à l'instant où élevé au rang des chevaliers et couvert de gloire, il auroit franchi l'intervalle qui le séparoit d'elle.

Adele avoit ignoré jusqu'alors que Robert étoit d'une naissance bien inférieure à la sienne; il étoit à ses yeux son bienfaiteur, et le plus aimable des héros; elle avoit souvent observé qu'elle seule étoit l'objet de ses soins timides et respectueux. Sans se demander à elle-même si son cœur étoit capable de tendresse, elle ne craignoit point qu'il restât toujours indifférent; et quand par fois elle se souvenoit qu'un jour il lui faudroit choisir un appui, son cœur bien pur et presque libre encore, sentoit que le bonheur pourroit suivre la

préférence qu'elle accorderoit à Robert. Sa tendresse pour Elvige étoit devenue plus vive, depuis qu'elle avoit appris qu'elle étoit la sœur de ce héros. Lorsqu'elle avoit entendu le comte de Toulouse lui dire qu'il pouvoit orner son écu des couleurs de la personne qu'il préféroit, son attention avoit redoublé; les battemens de son cœur s'étoient même accélérés, et dans ce moment on avoit pu voir qu'elle étoit attentive à pénétrer la cause du silence, de la rougeur et de l'embarras de Robert.

Plusieurs observations de la même nature avoient achevé d'éclairer le pénétrant comte de Toulouse; mais respectant les voiles funebres qui couvroient encore Adele, il ne voulut point presser des aveux que le temps et les soins de Robert devoient seuls décider; et dès lors, espérant pour lui le bonheur, il termina l'embarras qu'il venoit de lui causer, en lui rappellant qu'il devoit aller s'occuper du soin de préparer son écu.

Le comte de Toulouse ne borna pas ses soins à donner les ordres nécessaires pour la cérémonie dans laquelle Roger devoit être armé chevalier. Il profita des transports que le comte et la comtesse éprouvoient à la vue de leur fils, pour obtenir d'eux, que du champ de l'honneur ils le conduiroient au pied des autels, pour y voir consacrer son union avec Elvige.

Le lendemain dès que l'on eut annoncé la fête, le comte de Toulouse vint occuper son trône. La barriere s'ouvrit; Robert s'avança le premier, couvert d'une magnifique armure qu'il devoit à la générosité de son souverain; son écu étoit couvert d'un voile blanc que le comte de Toulouse avoit seul le droit de détacher. Il venoit le présenter, pour en faire reconnoître les emblêmes, les couleurs et la devise, afin que la mémoire en fût consacrée.

Aussitôt que Raimond eut détaché le voile, on apperçut un *champ blanc*, sur lequel *un large ruban noir* fixoit *un frag-*

ment d'écu; le tout étoit surmonté par cette devise: *On obtient tout par la gloire.*

Le premier devoir du nouveau chevalier étoit de déclarer à haute voix les motifs qui lui avoient fait choisir ses emblêmes, ses couleurs et sa devise: il se fit un silence général.

Le champ blanc de cet écu, dit Robert, me rappellera sans cesse que la vie d'un chevalier doit être sans tache et sans reproche; il m'avertit aussi que je ne pourrai laisser aucun souvenir honorable, si je n'acquiers pas le droit de l'enrichir par des emblêmes qui puissent attester des actions glorieuses.

Le fragment d'écu qui pare le champ blanc, est le trophée qui m'honore le plus, et qui m'est le plus cher.

Le ruban de couleur noire est le symbole de mon obscure origine; il me rappellera sans cesse que je ne suis rien par moi-même, et que je ne puis rien obtenir que par la gloire.

La modestie de cette déclaration excita l'admiration générale. Le comte sentit redoubler sa reconnoissance pour Robert, en voyant qu'il citoit comme son action la plus glorieuse, celle où il lui avoit sauvé la vie. Adele n'avoit pu s'empêcher de remarquer attentivement le choix de la couleur noire; et le comte de Toulouse la rendit encore plus pensive, en lui disant: tant de délicatesse mérite que la devise de Robert se réalise entierement.

La réception de Roger fut aussi brillante que celle de Robert l'avoit été; et parvenu dès le jour même au comble du bonheur, il n'eut plus d'autre vœu à former, que celui de voir le sort de son ami devenir semblable au sien.

Lorsque le temps eut adouci les regrets qu'Adele devoit à la mort de son pere, sa tendre amitié pour Elvige la rendit si sensible au bonheur dont elle la voyoit jouir, elle fut si tourmentée par le desir de prouver à Robert combien elle étoit reconnois-

sante, il étoit si difficile de le payer des sacrifices qu'il avoit faits pour elle, qu'enfin elle consulta le comte de Toulouse sur les moyens qu'elle pouvoit prendre, pour s'acquitter envers le plus respectueux, le plus délicat et le plus tendrement dévoué des chevaliers. Ce prince parvint à lui persuader que le seul Robert pourroit assurer à jamais ses droits et son bonheur, en recevant le don de sa main.

C'est de l'un des descendans d'Adele et de Robert, que nous tenons le titre dans lequel nous avons trouvé les faits que nous venons de citer. S'il nous étoit permis de le nommer, la France entiere se plairoit à répéter qu'il a conservé la loyauté, le courage, et toutes les qualités chevaleresques de son illustre ayeul.

Nos lecteurs peuvent être assurés que l'honnête et fidele Rainulfe reçut toutes les distinctions et les récompenses que méritoient son dévouement et sa fidélité.

FIN.

De l'Imprimerie d'A. Dulau et Co. et L. Nardini,
N° 15, Poland Street.

